



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

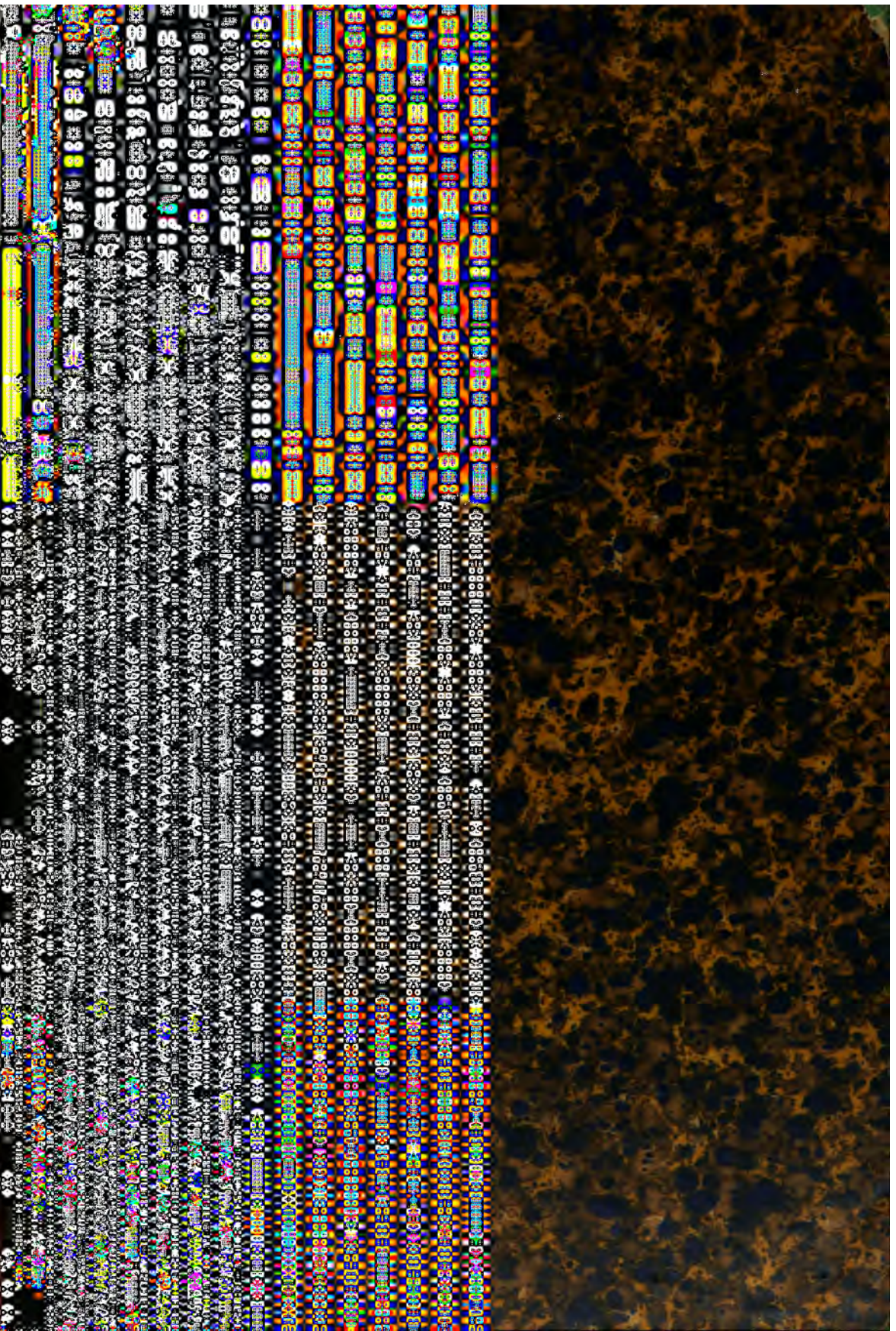
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

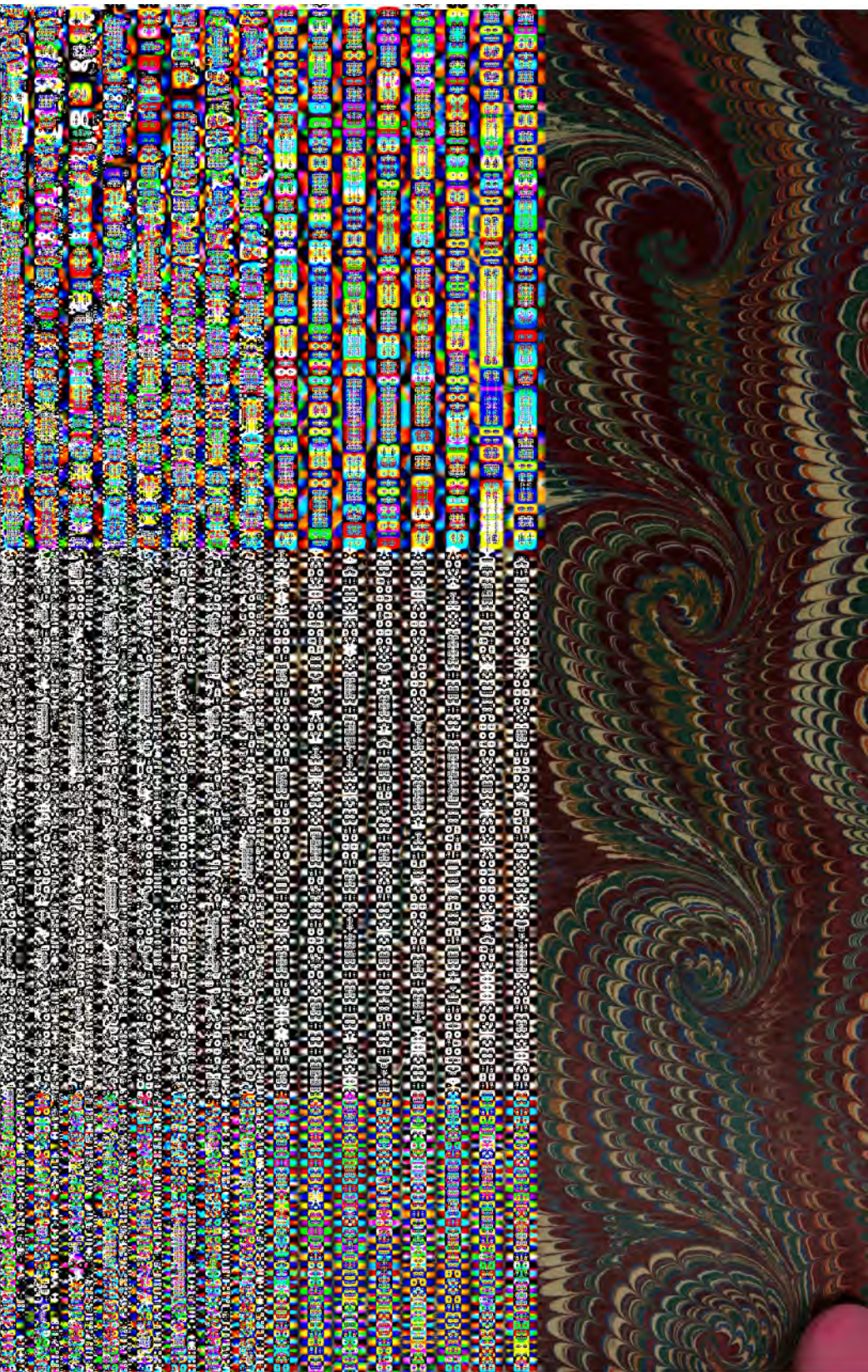
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





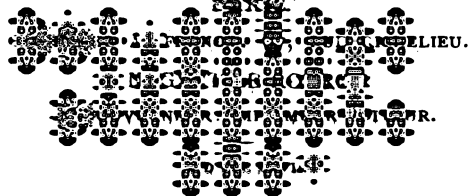
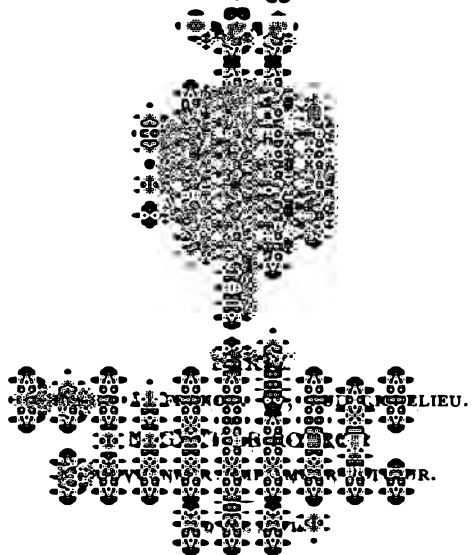
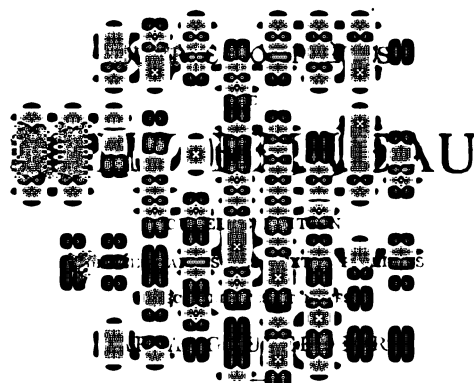


NS_{2d} 17

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

REMY BELLEAU.





LES AMOVRS

ET NOVVEAVX ESCHANGES

DES

PIERRES PRECIEVSES,

VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES.



AV TRES-CHRESTIEN

ROY DE FRANCE

ET DE POLOGNE

HENRY III.

N'AYANT peu recouurer chose plus
rare ny plus digne de vostre maiesté,
SIRE, que ces Pierres precieufes
tirees du riche & sacré cabinet des
Muses, i'ay bien osé vous les présenter, espe-
rant qu'aurez le present agreable, tant pour

vne particuliere affection que vous portez aux vertus & beautez d'icelles, que pour l'excellence & valeur des miennes, que la violence des ans ne ſçauroit offenser, comme les vulgaires qui tirent leur naiſſance de la terre, ſubiettes à corruption. Auffi, SIRE, que vous eſtes le Prince de ce monde qui prend plus de plaifir à diſcourir des ſecrets de la Philoſophie & choſes naturelles, & qui plus honore ceux qui font exercice en ce meſtier. Ce qui m'a plus encouragé à vous les preſenter, eſperant que plus liberalemēt vous donnerez quelques heures de celles que vous tenez en reſerue pour le plaifir, à la lecture de ceſte mienne & nouuelle inuention d'eſcrire des Pierres, tantotſ les deſguifant ſous vne feinte metamorphoſe, tantotſ les faiſant parler, & quelquefois les animant de paſſions amoureuſes & autres affections ſecretes, ſans toutesfois oublier leur force, ny leur proprieté particuliere. Ce que i'ay ſoigneuſement recueilly de la fertile moiſſon des auteurs anciens, qui en ont parfemé la memoire iuſques à noſtre temps. Suppliant tres-humblement voſtre maieſté, SIRE, les receuoir d'auffi bonne main, que ſi elles vous eſtoient apportees de l'Inde Orientale, mere nourrice de tels preſens, & où poſſible ſeroit malaiſé de recouurer mar-

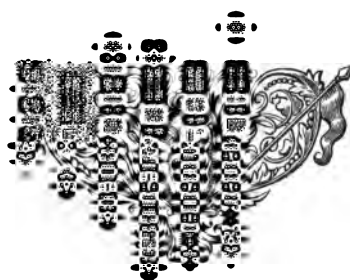
chandise de meilleure estoffe que la mienne,
que de tres-humble & tres-obeissante volonté
ie vous présente.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur & subiect

REMY BELLEAV.



68





AD HENRICVM III

GALLIÆ ET POLONIÆ REGEM

DE

REMIGII BELLAQVÆI LAPIDIBVS PRETIOSIS

IO. AVRATVS, POETA REGIVS.

CARMINE dum blando Veneris decantat amores
 REMIGIVS bellæ flumine potus aquæ:
 Ne non digna suo referatur gratia vati,
 Tollit eum concha Diua, vehitque sua,
 Utque Deum celer est currus, maris illicet Indi
 Ad freta peruenit, gemmiferosque sinus.
 Et iubet, vt Pelagi gazas populatus Eoi,
 Ad Regem referat præmia digna suum.
 Sedulus ille legit rubro quodcunque profundo
 Nascitur, eque mari pauperiore redit.
 Dumque redit, quæ vis, quæ nomina cuique lapillo,
 Non ignara maris Diua marina docet:
 Ille quidem Veneris felix HENRICE fauore
 Diues Erythræis factus ab exuvijs,
 Sed tamen & pretium pretiosis grande lapillis
 Accedet, gratum si tibi munus erit.

*In quo virtutes totidem speculere licebit
 Ipse tuas, tibi quas gemma quaterna notet.
 Candor Cryſtallus, regalis fulgor Iaſpis,
 Vis Adamas, frugimens Amethyſtus erit.
 Cætera virtutum gemmis ſignare tuarum
 Qui velit, huic totus vix ſatis Oceanus.*

DES VERS LATINS DE M. DAVRAT.

PENDANT que mon BELLEAV d'un vers doux & facile
 Va chantant les amours de Venus la gentile,
 Elle, de ſes faueurs le voulant careſſer
 Pour ne paroître ingrate à le recompénſer,
 L'embarque dans ſa conque, & de viſte carriere,
 Comme eſt le char des Dieux, le porte mariniere
 Sur le riuage Indoïs, où le flot précieux
 Des pierres ſe retrouue en l'Océan perleux :
 Luy commande piller la riſeſſe Indienne,
 Puis porter à ſon Roy toute la proye ſienne,
 Et le rare butin de ce larcin nouveau.
 Luy de ſongneuſe main recueille deſſous l'eau
 Du rougiſſant profond, les Pierres recelees
 Dedans le ſein ſecond des ondes emperlees :
 Dont laiſſant la mer pauvre, il reuiet glorieux
 En France, où il apprend de Cyprine aux beaux yeux,
 Deeſſe de la Mer, de Mer non ignorante,
 Les noms & les vertus, & la couleur brillante
 Que chaque Pierre fine a naturelle en foy.
 Eſt-il pas donc heureux ce Poëte, mon Roy,
 Ayant ſous la faueur de Venus la doree
 Butiné le threſor de la riuée Erythree?

Threſor plus precieus, & de trop plus grand pris,
 S'il t'agree, mon Roy, & ne l'as à meſpris :
 Où pourras contempler en quatre pierres belles
 Les vertus qui en toy paroissent immortelles.
 La candeur au Cryſtal, au laſpe la ſplendeur,
 Au Diamant la force, en l'Amethyſte l'heur
 D'une ame temperee : & qui voudroit encore
 Le reſte des Vertus qui en toy ſe redore,
 Remarquer curieux par ce gemmeux amas,
 Tout l'Ocean Indoïs ne luy ſuffiroit pas.

IN LIB. REMIGII BELLÆI DE GEMMIS

G. VALENS GVELLIVS PP.

INVIDET humano generi Lyncurion ut Lynx,
 Atria deſoſſum quod noſtris uſibus aufert,
 Gemmantes chartas, lapidumque arcana premebat
 BELLÆVS, cæca duruſque fouebat in arca,
 Quærens diuitijs ſolus gaudere repertis,
 Stellio uti, propriam quem fama vorare ſeneſcam :
 Erupi, certus communi occurrere damno,
 Extorſit vinclis à vate oracla marino
 Sicut Ariſtæus, BELLÆVM ad præla coëgi
 Compulſum patriæ famæ ſeruire ſuæque,
 Lucifugum & tandem cælo proferre laborem.
 Paruit euiſus noſtris precibuſque miniſque,
 Hanc mihi deberent ventura ut ſecula laudem.
 At, Leſor, frueri audaci molimine vatis,
 Utilia hic mixtim confuſaque dulcia carpens,
 Diſce poteſtates gemmarum, uſumque, decuſque,

*Quas canit, expediens genitali semine notas
 Ut sibi, cognata primaque ab origine gentis.
 Nam neque de saxo triuiali fingere formam
 BELLEO omniparens potuit Natura, nitenti
 Verum illi e gemma duxit primordia & ortus,
 Phœbum ipsum testorque suo cum coniuge Pyrrham.*

DV LATIN DE M. DE PIMPONT.

COMME l'Once escarté cache dedans la terre,
 Jaloux de nostre bien, l'usage de sa pierre,
 Ainsi mon cher BELLEAV dans son coffre poudreux
 Couuoit & repressoit sous le silence ombreux
 Ceste charte emperlee, & les vertus secrettes
 Que l'on peut remarquer en ces fines pierrettes,
 Seulet voulant iouyr de son ouurage beau,
 Ainsi que le serpent estoilé sur la peau
 Deuore sa despouille : Alors ie m'encourage
 Resolu m'opposer à ce commun dommage,
 Et ainsi qu'Aristé, garrotant le deuin,
 Les oracles tira du prophete marin,
 Je contrains mon Belleau de force & d'industrie,
 A fin qu'en honorant son nom & sa patrie,
 En fin il meist au iour ce croupissant labeur :
 De priere vaincu, de menace & de peur,
 Il le met sous la presse, à fin que la memoire
 Des siecles aduenir m'en donnast quelque gloire.
 Pren donques le dessain hardiment entrepris
 Du Poëte, Lecteur, où trouueras compris,
 Confusément ensemble & le doux & l'vtile :
 Appren le lustre beau de la pierre gentile,

L'vîage & les vertus qu'il chante en ces beaux vers.
 Il les cognoist de race, & luy sont decouuers
 Ces secrets de naissance & premiere origine,
 Nature ne pouuant que d'une pierre fine,
 Non d'un caillou commun, faire naistre un Belleau :
 l'en appelle à tefmoin ce Dieu porte-flambeau,
 Pyrrhe & Deucalion qui les pierres femees
 Arriere sur le dos, rendirent animees.

Εἰς εἰκόνα τοῦ Ρ. Βελλαίου.

Ὁ ἦ χειρ ἄνδρα βροτὸν δυνάται πλάσσειρα τυπᾶσαι
 Ἀθάνατον· θεῶν μὴδέ γε ζωγραφίη.
 Οὐδὲ γὰρ ἀρχαίων βασιλέων εἰκόνες εἰσὶν,
 Οὐ βρέτας ἡρώων μέννε παλαιωγόνων.
 Καὶ τὸν μὲν Ροδίων χρόνος ἡμαύρωσε Κολοσσόν,
 Θαύματα τῆς γαίης ἐπὶ καὶ ἠφάνισεν.
 Ἔργα μόνης ἀρτέως πυκιναῖς κεχαρσμένα βίβλοις
 Αὐτὰ μένει· κενεὴ τὰλλα δὲ πάντα κόνις.
 Ἐνθά δὲ Βελλαῖος παγχρύσιος ἵσταται αὐτὸς,
 Ἡδὴ μελιφθόγων πληθόμενος χάριτων.

Ν. Γουλόνιος.

TRADUCTION.

Sculpteur, tu veux tailler d'immortelles images;
 Peintre, tu crois d'un homme éterniser les traits;
 Mais des vieux rois quel marbre a gardé les visages?
 Des antiques héros avons-nous les portraits?
 Les merveilles du monde au temps n'ont pu survivre,
 Rhodes a vu périr son colosse géant :
 L'œuvre de la pensée empreinte dans un livre
 Survit seule au trépas. Tout le reste est néant!
 Et ta statue à toi, Belleau, c'est ton génie :
 Une immortalité de grâce et d'harmonie.

AV PEVPLE DE FRANCE.

CESSEZ de reprocher aux vierges Pierides
 La pauureté qui suit leurs doctes nourriçons,
 Et qu'en vous repaissant du vent de nos chançons,
 Le feul vent à bon droit repaist nos bouches vuides.

Voyez BELLEAV, l'honneur des bandes Aonides,
 Qui ses threfors desploye en cent mille façons,
 Vous bienheurant ici de tous les riches dons
 Que l'Orient descouure à ses riues humides.

Si celle on prise tant, dont la prodigue main
 D'un ioyau distilé festoya son Romain :
 Que merite cestuy qui fait largeffe telle

Non d'une perle seule, ains de ioyaux diuers,
 Qu'il ne conforme pas en vinaigre, comme elle,
 Mais au miel fauoureux qui coule de ses vers?

SCE. DE SAINTE-MARTHE.

IN POEMATA REM. BELLÆI.

AMISSVM fletet cùm Gallica Musa Marotum,
Sangelasum, atque illos melior quos protulit ætas,
Bellaium, patriis Romana Poemata rhythmis
Miscentem, necnon spirantem magna Perusam,
Et maiora suis spirantem mente Iodellum :
Creditur hoc nuper rupisse silentia questu.

Tune etiam nostri pars, & rata gloria cœtus,
Tune etiam BELLÆE iaces? nec inhospita turpi
Mens vitio, charis nec amor virtutibus hospes,
Teque tuosue dies Parcarum à lege redemit?
I nunc, & longam tibi polliceare salutem,
Æternosque lares, & colludabile fatum,
Quisquis es ignari de cœno, & sæce popelli!
Quandoquidem vates, sacris sacra turba Camœnis,
Dedecus, ærumnas, morbos, nec funera vitant.

Sic ait : & laniata genas, laniata capillos,
Numina sæua vocat : tristisque, diuque gemiscens,
Errasset, solito velut i&a Mimallonis œstro,
Mollia ni iustis adhibentes verba querelis
Diique, Deæque omnes, noti, notæque perito
BELLÆO, flentis sedassent tœdia Nymphæ.

Proxima Cypris adest, famuli monumenta nepotis
Apportans : quæ dum malè tēctos prodit amores,
Cantabat vates, malè tēcto proditus igni :
Huic cum Sylvanis, Satyrisque agrestibus, instat
Pan, & ab Amphryso pastor : releguntque vicissim
Quicquid inæquali quondam modulatus auena est :
His comes accedit comitante Cupidine Bacchus,
Teia queis gaudet Lyra, quam trahere solebat
BELLÆVS, Franco donans sua murmura cantu :
Mox subit, & diues quas parturit India gemmas
Oscentat Iuno, regali gemmea luxu,

*Quam sequitur sapientis amans Sapientia Regis,
Scripta ferens sanctis quæ Gallus transtulit hymnis.
Sic vnâ coeunt, studio, curaque fideli,
È tot dispersis plenum fecere volumen
Versibus : extinctoque parant dum ferre Poetæ
Auxilium quid enim superum nequit alta potestas?
Et cælo mentem, & terris lugubre cadauer .
Eripiunt, gemino pensantes munere mortem :
Inde sua supereſt BELLEVS vt integer arte,
BELLEI corpus librorum in corpore viuut.*

I. GESSEVS.

Le Pair qui posseda, merueille! tout le monde
Sur la poincte du roc, qui premier veit le iour,
Après que le débord des ondes à l'entour
Eut delaiſſé la terre & hideuse & immonde,

Par l'Oracle se fit de ses mains vne fronde,
Dont ruant à son dos des pierres tour-à-tour,
En forma son pareil d'un nonpareil amour,
Et l'enuoya soudain habiter à la ronde.

Au merueilleux départ de tant de damoiseaux,
Il sortit vn essaim des escadrons Nymphéaux,
Qui se triant à part tous les autres surpasse.

Mais ces nouueaux mondains le cuidant outrager,
Les pitoyables Dieux le refirent changer
Aux Pierres que BELLEAV sceut eslire en Parnasse.

PASC. ROB. DV FAVX.



LES AMOVRS
 ET NOVVEAVX ESCHANGES
 DES
 PIERRES PRECIEVSES,
 VERTVS ET PROPRIETEZ D'ICELLES. (1)

DISCOVRS.

RECHERCHANT curieux la semence premiere,
 La cause, les effets, la couleur, la matiere,
 Le vice & la vertu de ce threfor gemmeux,
 L'ay faintement fuiui la trace de ces vieux
 Qui premiers ont escrit que les vertus secretes
 Des pierres s'escouloyent de l'influs des planetes :

1. Une édition des *Pierres précieuses*, du *Discours de la Vanité* et des *Eglogues sacrées*, avait été publiée par Belleau (Paris, Mamert Patisson, au logis de Robert Estienne, 1576, grand in-8); mais elle ne contenait que les vingt-une premières *Pierres*, les

Autres plus aduifez, meuz d'autre opinion,
 Renuoyent ceste bourde à la religion
 Et myfteres sacrez des prestres de Chaldee,
 Qui ont ceste cabale en l'Egypte fondee,
 A fin d'enretenir les peuples ignorans
 Sous telles vanitez, & signes apparens,
 Pour les espouuanter & les tenir en crainte
 De quelque opinion, fust-elle vraye ou feinte.

dix autres n'ayant point été imprimées du vivant de l'auteur, ainsi qu'il est dit dans la préface du 1^{er} volume. Le *Discours* préliminaire était en prose dans cette édition première; il nous a semblé intéressant de le donner en note.

DISCOURS DES PIERRES PRECIEUSES.

ESCRIVANT ce petit discours des Pierres precieuses, j'ay bien voulu suyure, avec toute religion, l'opinion des anciens auteurs qui nous ont laissé par leurs doctes et diuins escrits, les vertus et proprieté particulières d'icelles, comme prouenant des Planetes et de l'infus celeste des Estolles, encores que la plus part des Philosophes subtils et diligens chercheurs des causes plus secretes de Nature, soyent d'opinion contraire, remettant telle vanité, comme ils disent, à la superstitieuse religion, loix et ordonnances des Prestres Caldees, qui nous ont pu de telle folle et legere creance: Toutesfois ne voulant faire tort aux cendres et precieux restes de la venerable antiquité, comme d'Orphee et autres, ie me suis proposé les ensuyure, non pour vous de-guiser le faux sous vne apparence de verité, mais pour tousiours admirer les ceuvres de ce grand Dieu, qui a diuinement renclos tant de beautez et de perfections en ces petites creatures: remettant le tout à l'experience de la force et vertu d'icelles, et discretion du lecteur.

De la matiere des Pierres. — Aucuns des Philosophes parlans de la matiere des Pierres, disent que celles qui ne se peuvent dissoudre par le feu, et se faire liquides, se font d'une vapeur, ou d'une exhalaison seiche et ignee: S'il estoit ainsi, il aduendroit qu'elles se formeroyent plus communément en la haute region de l'air, qui n'est que feu, que dedans la terre. Parce que le mouuement et conuersion des Astres plus viste et plus hasté eschaufferoit la vapeur, et la desecheroit plus tost beaucoup que dedans la terre. Aussi s'il estoit vray ce que d'autres asseurent, que tout ce qui naist en terre est ou terrestre ou aqueux: aqueux, comme les metaux d'or, d'argent et autres: terrestre, comme les pierres, il s'ensuyuroit necessairement qu'il n'y eust pierre

Mais craignant offenser le reste precieux
 Des monumens sacrez, & les cendres des vieux,
 L'ay bien voulu les fuire, en imitant la trace
 Et les pas mefurez du vieil chantre de Thrace,
 Non pour vous deguifer deffous vn masque feint
 La simple verité, qui ne se cache point,
 Mais bien pour admirer la noble architecture

precieuse qui fust transparente et pellucide. Car celles qui sont transparentes, sont composees d'un suc et d'une humeur aqueuse, dedans laquelle y a de l'eau qui gaigne et surmonte la terre de sa pesanteur : les autres qui ne sont pellucides, sont veritablement plus terrestres qu'aqueuses, estant composees d'une fange et d'un limon detrampe. Doncques la vraie matiere des pierres precieuses est une terre detrampee de quelque humeur, comme fange, ou bourbe limonneuse, que les Latins appellent *lutum*, dont naissent celles qui sont obscures et non transparentes. L'autre est une humeur meslee, plus aqueuse que terrestre, qui s'appelle *succus*, congelee par un grand froid, ou recuite par une chaleur temperee dedans la terre, dont naissent celles qui sont pellucides. Ce que nous voyons ordinairement aduenir es rongnons et vessie des animaux, où les pierres se forment de trop de chaleur, endureissant l'humeur visqueuse, dont se fait la pierre et le grauiois : Tout ainsi que le feu violent d'un fourneau à potier, cuist et endureist l'ouurage de terre anparauant mollassé et limonneux, la chaleur ayant chassé l'humide, ne restant que le sec, cause que les pierres sont sans odeur et sans vie, ne pouuant receuoir aliment comme les plantes. Il y a une autre matiere qui fait les pierres, qui est la racleure des pierres mesmes, ou ce qui suinte et distille des metaux : car ce que le flot violent d'une eau courante a sappé, racié et rongé au fray de son cours, estant rassis au fond de l'eau se caille et deuient pierre, de façon que la pierre engendre la pierre.

Des couleurs. — Quant aux couleurs, elles sont telles que la matiere dont elles tirent leur naissance : pour ce nous voyons une mesme pierre auoir couleurs differentes, pour estre composee d'une matiere meslee et diuersement bigarree, outre que la chaleur, cause efficiente des pierres, donne teinture à la matiere, ayant puissance d'esclaircir celles qui sont obscures, et obscurcir celles qui sont claires et transparentes, et semble que le froid ait peu de puissance de changer et alterer les couleurs de la matiere. Mais apres qu'elles sont formees, estans un long temps humides et detrampees, puis deseechees, elles prennent teinture selon l'assiette des terres et des minieres d'or, d'argent, cuivre, fer, estain, où elles naissent le plus souuent. Es lieux où le

De ce gemmeux threfor, miracle de Nature,
 Qui a mis & renclos d'effets diuins & forts
 Tant de rares vertus dedans ces petits corps.

Les grands obseruateurs & diuins interpretes
 De la mere Nature, & caufes plus secretes,
 Parlant de la matiere & premiers elemens
 Des pierres que la terre engendre dans fes flancs,

Soleil bat ordinairement se font les pierres vertes et noires, aux lieux sombres et ombreux les rouges. Le Crystal est fait d'un suc, ou d'une humeur tres-pure, pour ce il est tres-clair : l'Iris d'une humeur moins claire, le Diamant d'une humeur plus brune, pourtant il est plus brun que le Crystal. Le suc verd fait les Emeraudes, le celeste le Saphir, le rouge le Rubis, le violet pourprin l'Amethyste et le Hyacinthe, le doré le Chrysolithe, le suc meslé l'Opalle et l'Agathe : les autres qui ne sont transparentes, mais seulement luisantes par le dessus, sont faites d'un suc obscur, terreux, espais et non transparent.

Leurs vices. — Les vices des Pierres precieuses sont quand la matiere n'est de mesme couleur, dont il aduient qu'elles portent un ombre, ou un petit nuage. Quand on y apperçoit des pailles, filandres, ou qu'elles sont gendarmees, ou qu'on y voit de petits durillons, ainsi qu'il se rencontre dedans le marbre, qui sont comme petits clous de matiere diuerse, ou du sel, ou de la mine de plomb.

De leur naïveté. — On fait preuve de leur bonté, quand la lime ou la queue ne peuvent mordre, ny prendre sur icelles, comme sur les contrefaites, encores qu'il y en ait de vraies et naturelles qui ne peuvent souffrir ny l'une ny l'autre, estans tendres et molles de leur nature.

Leur difference. — On decouvre les contrefaites à la veüe, au poids et au toucher, outre la lime et la queue : à la veüe, quand le fard et le lustre de la pierre n'est pur et net, ny agreable à l'œil : au toucher, quand elles sont bossues, aspres, scabreuses et grumeleuses : au poids, quand elles sont plus legeres que les naïfues.

Voyla le Recueil que j'ay peu faire des vertus et proprietés des Pierres precieuses, pris de la meilleure part de ceux qui en ont escrit, tant pour honorer leur memoire que pour vous faire participans de mon petit labeur. Je ne doute point qu'aucuns ne trouvent estrange la façon dont j'ay usé en la description d'icelles, m'assurant toutesfois qu'en les lisant, ceux-là mesmes y prendront plus de plaisir que si je les eusse simplement decrites, sans autre grace et sans autre enrichissement de quelque nouvelle inuention.

Difent que celles-là qui ne peuuent, folides,
Se diffoudre par feu, ny fe rendre liquides,
Naiffent d'une vapeur & d'une exhalaiſon
Qui eſt & chaude & ſeche, & pure enflammaiſon.

Or ſ'il eſtoit ainſi, elles prendroyent naiſſance
Au plus haut lieu de l'air, où la viue ſemence
Et le germe de feu prend ſon accroiffement,
Pluſtoſt que dans la terre, vn trop froid element.
Car le cours viſte & prompt des flambeaux ordinaires
Qui roulent dans le ciel par mouuemens contraires
Secheroit la vapeur, & le limon terreux
Des pierres, ſimplement & terreſtre & aqueux.

Auſſi ſ'il eſtoit vray, ce qu'un autre propoſe,
Que ce qui naiſt en terre, & ce qui ſe compoſe
Dedans ſon large ſein, eſt terreſtre ou aqueux :
Aqueux, comme l'argent, l'or, le cuiure eſcumeux.
Et tous autres metaux, richeſſe de la terre :
Terreſtre & limoneux, ainſi qu'eſt toute pierre :
Il ſeroit neceſſaire, & vray aſſeurément
Qu'il ne ſe feroit pierre au terreſtre element
Qui euſt le luſtre clair, & qui fuſt pellucide,
Eſtant faite ſans plus d'humeur claire & liquide.
Car toute pierre en fin qui a le luſtre beau,
Transparent & vitreux, ſe forme plus de l'eau
Que de limon terreux, car l'eau la terre dompte
Et de ſa peſanteur l'affondre & la ſurmonte,
Ne reſtant rien terreux, car ſon luſtre eſclairci
Altere par le chaud le limon eſpaiſſi.

Les autres qui ne ſont claires ny lumineuſes
Sont terreſtres vrayment, noires & limoneuſes,
L'eau s'eſtant alteree, & ne reſtant ſinon
Dedans ce corps pierreux que terre & que limon.

Or de ces pierres donc qui n'ont point de lumiere,
Noiraſtres bruniffant, la matiere premiere
Eſt vn amas bourbeux, vne lente eſpaiſſeur,

Vn limon destrempé de quelque grasse humeur,
 Dont naissent celles-là qui ne sont transparentes :
 Mais les autres qui sont d'outre en outre luisantes,
 Et dont le lustre clair passe par le trauers
 Comme de blanc & verd, d'incarnat, iaune & pers,
 Naissent d'un suc aqueux, & d'humeur destrempée
 Recuite par le chaud, ou par froid congelee,
 Plus aqueuse beaucoup que terrestre, pourtant
 Elles ont la couleur & le lustre esclatant.

Comme dans les rongnons, ou dedans la vessie
 D'hommes & d'animaux, la pierre rendurcie
 Et le grauois menu se fait par la chaleur,
 Et se caille & se prend d'une glueuse humeur :
 Ou comme vn pot de terre au creux d'une fournaise
 S'empierre & s'endurcit aux vapeurs de la braise,
 Auparauant mollasse, humide & limoneux :
 Tout ainsi dans la terre, aux rayons lumineux
 De ce flambeau doré, les pierres s'endurcissent
 Dans les creux minéraux qui feconds les nourrissent.

Autre matiere y a qui se caille & se prend,
 Se ramassant en l'eau qui en pierres se rend :
 C'est quand des pierres mesme vne raclure tendre,
 Vn sablonneux amas, vne poudre, vne cendre
 Ensemble se rassiet, que le cours violent
 D'un grand fleuve dérobe & rait en coulant,
 Raclant, minant, sapant de ses ondes vitrees
 Des rochers cauerneux les costes empierrees :
 Vne autre reste encor, qui prouient de l'humeur
 Qui fuite des metaux, & durcit d'espaisseur.

Voilà ce que ie sçay des pierres que Nature
 Brasse dedans les flancs de ceste terre dure :
 Reste à dire sans plus le lustre clair & beau
 Qui la pierre embellit & qui farde sa peau.
 Telle est donc la couleur, quelle en est la matiere,
 Car s'elle est pure & nette en sa masse premiere,

Le lustre en fera net, mais s'elle a de l'obscur,
Elle fera meslée & brune d'espaiffeur.
Mais sur tout la chaleur qui donne la teinture
A la matiere mesme est la cause en Nature
Qui donne la couleur, la grace & le beau teint
Aux pierres, dont la glace & le visage est peint.
C'est doncques la chaleur qui leur donne la grace
Et les belles couleurs qui vont dorant leur face,
Ayant tant de pouuoir qu'elle peut esclaircir
Le lustre sombre & noir, & le clair obscurcir.
Aussi selon l'aspect du soleil & des terres,
Et des metaux diuers où s'engendrent les pierres,
S'imprime la couleur, autre estant de l'airain
Que de l'or ou du fer, du cuiure ou de l'estain.
Car où le soleil bat de sa flamme ordinaire,
Là les pierres se font de couleur verte & noire :
Aux lieux sombres & frais le rouge pourprissant
Donne teint à la pierre à l'esclat rougissant,
D'un suc fort destrempé & d'une humeur tres-pure
Le Crystal prend couleur, & la roche plus dure
Du Diamant se teint d'un suc & d'une humeur
Moins claire & plus brunette, & plus basse en couleur :
L'Emeraude se peint d'une humeur verdoyante,
Du rouge le Rubis à la peau flamboyante,
L'Iris du crystallin, du violet pourprin
L'Amethyste au beau teint, du bleu le Saphystrin :
Le suc fort bigarré fait l'Agathe & l'Opalle,
La Chrysolithe tient de l'humeur iaune & palle :
Ainsi par le soleil s'affinent les couleurs,
Suiuant le lustre fin des premieres humeurs.
Non pas que la couleur emprunte son essence
De la pure matiere & feconde semence
Des premiers elemens qui n'ont point de couleur,
Exempts de froid, de chaud, de saueur & d'odeur :
Car la couleur en fin se varie & s'altere

Selon l'œil, le mouuoir, l'obiet & la lumiere.
 Combien a de couleurs ce duuet doux & mol
 Qui menu va frisant & couronnant le col,
 La gorge & l'estomac des gentes colombelles,
 Quand aux rais du soleil vont tremouffant les ailes?
 Tantoft vous y voyez vn pourpre estinceler
 Comme vn feu de Rubis, & tantoft s'émailler
 Vn changeant colombin, & tantoft descouuertes
 Les naïues couleurs des Emeraudes vertes :
 Car l'aspect gauche ou droit, & le bat de nos yeux,
 Le mouuement, l'obiet, la figure & les lieux,
 Font changer la couleur, ainfi que la marine
 Va blanchiffant l'azur de fa large poitrine
 Aux foupirs d'Aquilon, couleur qu'on ne peut voir
 Sans lumiere, autrement ne se peut concevoir.
 Car on ne peut iuger par les nuits tenebreufes
 Quelles font les couleurs des pierres precieufes,
 Ny de tous autres corps, qui peints & colorez
 Ne se voyent finon par les rayons dorez
 Du soleil, c'est pourquoy la couleur apparente
 N'est qu'un fard deftrempé, qu'une lueur brillante,
 Variant fur le plain du deffus de la peau
 Sans penetrer le corps de fon lustre plus beau.
 On le voit quand la chose en petites parcelles
 Se tire & se diftrait, car les couleurs plus belles
 S'esteignent peu à peu, & se perdent en l'air :
 L'or détaillé menu perd fon lustre plus clair.
 Qui voudroit descharpir d'une escarlate fine
 La trame fil à fil, ceste couleur pourprine
 Qui belle en fon tissu & viue apparoiffoit,
 S'éuanouit defiointe & plus ne s'apperçoit.
 Les vices remarquez & la faute premiere
 De ces pierres de prix, seront quand la matiere
 N'est de mefme couleur, car les belles à voir
 Vne feule couleur fans plus doiuent auoir.

Puis c'est vn vice grand, quand vn ombreux nuage
Entrecourant le fond tache leur beau visage,
Brunissant leur beau sein d'une noire espaisseur.
Comme si au Rubis on voit vne noirceur,
Ou dedans l'Emeraude, ou s'on y voit des cendres,
Vne nue, vn brouillard, des pailles, des filandres,
De la rouille, du sel, vn grand amas poudreux
Surfemé dans le fond de durillons scabreux,
Ce sont vices marquez en toutes pierres faines.

De leur bonté naïue on fait preuues certaines
Quand la lime rongearde, ou le fray de la queux,
Ou le brasier ardent dessus le corps gemmeux
Des pierres de grâd prix, ne peut mordre ny prendre:
Il y en a pourtant qui de matiere tendre
Et molle, n'oseroient l'un ny l'autre approcher,
Tant leur nature est foible & debile au toucher.

De celle que le feu, la fonte, & l'artifice
Contrefait pour tromper, on descouure le vice:
Car outre que la lime en ses taillons mordans
Et le fray de la queux se cachent dans ses flancs,
On recognoist à l'œil les fraudes recelees,
Sous le fard de la peau artistement mellees,
N'ayant rien de gentil, ny d'agreable à voir,
Ne tenant que du verre ou trop clair ou trop noir.

On la iuge au toucher, quand on la sent rapeuse,
Sans lustre, sans poli, sous le doigt grumeleuse:
Au poids, quand trop legere elle est pour sa grosseur,
Car moins que la naïue elle a de pesantueur.

Celles donc que l'on fait d'une paste gommeuse,
Ou qui prennent couleur d'une masse vitreuse,
Se peuuent descouurir par la lime aisément:
Mais il est malaisé de iuger sainement
Quand une pierre fine en une autre s'altère.
Comme quand le Saphir par la flamme legere
Perd sa couleur celeste & se fait Diamant,

Le Hyacinth, l'Amethyste en ce mesme element
Perd sa couleur naïue & se fait autre pierre
Qu'elle n'estoit fortant fraîchement de sa terre.

Mais que ne fait çà-bas l'esperance du gain?
L'un pour trainer sa vie, & pour tromper sa faim,
Sous vn verre menteur qu'il teint & qu'il affine,
Ou changeant le Crystal en Emeraude fine,
Pipe les mieux voyans, & les yeux mieux appris
A donner aux metaux & aux pierres le prix.

Celles qui sont au fond & creusées & cauees,
Ou les autres qui sont en bosse releuees,
Sont de plus petit prix & de moindre valeur
Que celles que l'on voit d'une esgale splendeur :
On fait trop plus de cas de la forme languette
Qu'on ne fait de l'ouale, ou de la rondelette,
Mefme de l'angulaire, & tient-on pour certain
Qu'il n'y a rien plus beau que le long & le plain.

C'est ce que i'ay glenné de la moisson fertile
Des plus gentils esprits, qui de semence vtile
Ont semé, diligens, par ce grand vniuers
De ce gemmeux thresor les miracles diuers.



PROMETHEE,

PREMIER INVENTEUR DES ANNEAUX ET DE
L'ENCHASSURE DES PIERRES. (1)

VOTES de ce grand ciel, & vous, prompts
messagers
Qui d'un mol éventail & de soupirs légers
Par quatre coins diuers éventez ce bas mode :
Fontaines qui roulez d'une belle & claire onde
De haut en contre-val par le trac sablonneux
De ces rochers mouffus, ridez & cauerneux :
Fleuves, prez, monts & bois, & toy, mer courroucée,
De mon triste malheur fierement herissée :
Flots fur flots entassez, raboteux, pleins d'horreur,
C'est à vous que ie parle, escoutez ma douleur.
Ou si vous n'escoutez du pauvre miserable
La trop iuste complainte, ô Destin imployable,
Fais que ie sois ravi d'un tourbillon venteux,
Ou tost frappé du ciel ie meure malheureux :
Non pour rendre en mourant ma douleur apaisée,
Mais pour n'estre la fable & servir de risée

1. Cette pièce ne figure pas dans l'édition de 1576.

A la troupe des Dieux, troupe sans amitié,
Trop fourde à ma priere & de peu de pitié.

Fends-toy pour m'égoutir aux plus basses fondrières
De ton fein creuassé en profondes carrieres,
Terre, trop plus humaine & plus douce cent fois
Que du Ciel ny des Dieux les trop séueres lois.

Vous, germe de Tethis, Deesses Nereides,
Qui deffous les caueaux de vos palais humides,
Humaines, receuez de nous pauures humains,
Plus doucement qu'au ciel, les larmes & les plaints,
Voyez, ie vous supply, Princesses marinieres,
Mes membres bafouez sur les croupes meurdrieres
Et sur les flancs cauez de ce roc fourcilleux,
Audace de Mercure & colere des Dieux :
Où pour l'ardeur du iour mes prunelles recuites,
Mes paupieres sans poil, & mes léures despites,
Mes membres descharnez, dehallez & noircis,
Mes boyaux en curee, & mes chauues fourcils,
Vomiront contre moy innocent, incoupable,
Vn reproche eternal à iamais lamentable :
Où mes yeux eniurez & de sang & de pleur
Rien ne verront d'humain qui trompe ma douleur,
Où rien plus n'entendray sous les lampes brunettes
Des pauillons nuiteux, que les gorges prophetes,
Les frayeurs, les souleurs des sinistres oiseaux,
Compagnons coniurez à mes tourmens nouueaux.

Ainsi pouffoit au ciel ses complaintes cruelles
Le pauure Promethee, à iamais eternelles
Sans le secours diuin de ce grand Iupiter,
Qui fit, meü de pitié, ses peines allenter,
Se souenant encor que par sa prouidence
Il auoit de Thetis refusé l'alliance,
Ruine de son sceptre & de son ciel vouté
S'il eust de ces amours fuiui la volonté.

Donc pour le deliurer mande à son fils Alcide

Chasser ce carnaffier, ce vautour homicide,
Qui d'ongles & de bec deschirant, tiraffant,
Repaissoit son poulmon du poulmon renaissant
Du pauvre criminel, dont la chair prisonniere
Languissoit sous le fer de la chaisne meurdriere,
Ouvrage de Vulcan : mais Hercule foudain
Chasse l'oiseau, la chaisne il froisse de sa main.
Mais le Destin voulut qu'en memoire eternelle
Du larcin reconnu de la flamme immortelle
Qu'il avoit prise au char du soleil radieux,
Pour animer subtil son image terreux,
Qu'à iamais dans le doigt porteroit attachee
Dans vn anneau de fer, vne pierre arrachee
Au sommet bruineux du roc Caucasien,
De ses flancs descharnez l'infame gardien.

Voilà donc le premier qui mit la pierre en œuvre
Dans vn anneau de fer, industrieux manœuvre.
Du fer on vint au cuire, & à l'estain encor,
De l'estain à l'argent, & de l'argent à l'or,
Des pierres d'un rocher aux pierres plus eslites,
Emeraudes, Rubis, Diamans, Chrysolithes :
Et cela qui restoit pour marque d'un malheur,
Des Princes & des Rois fut la gloire & l'honneur.





L'AMETHYSTE,

ou

LES AMOVRS DE BACCHVS

ET D'AMETHYSTE.

MUSE, mon petit oeil, le foulas de mes peines,
 Qui destrempes le foin recuit dedans
 mes veines,
 Cherchons, Muse, cherchons quelque
 sentier nouveau,

Et fuyons le chemin de ce tertre iumeau :
 Il n'est que trop battu. Les ondes de Permesse
 Ne scauroyent contenter vne si forte presse,
 Qui pour se rafraischir & sa soif estancher,
 Court en foule, alteree, au pied de ce rocher :
 Les ruisseaux espuisez de bouches larronneffes
 Ne pourroyent satisfaire à ces troupes espaiffes.
 Je veux seul esgaré par des prez non foulez
 D'autre pied que le mien, & par monts reculez,
 Descourir le premier quelque source cachee :
 Je veux pincer la corde encore non touchee,
 Voler de mon plumage, & voguer dessus l'eau

III.

3

Fraîchement embarqué en mon propre vaisseau :
 Je veux puiser au fond d'une source inconnue,
 Que les courriers de l'air de leur bouche cornue
 Ne becquerent jamais, & que le clair soleil
 N'eschauffa tant soit peu de son feu nonpareil :
 Eau fourdant dans le creux d'un antre solitaire,
 Pucelle ne fuiuant vne trace ordinaire,
 Mais qui roule escartee, & qui d'un nouveau son
 Murmure gazouillant quelque douce chançon.

L'un a chanté le feu de la torche Hectoree,
 Et sous la main des Dieux Ilion desploree,
 Les ruses des Gregeois, le conseil de Nestor,
 L'empire de Pluton, la fille d'Agenor,
 Et des marests bourbeux l'onde non violable,
 Des vents & de la mer la colere indomptable,
 Les estranges hazards du soldat Ithaquois,
 Qui malgré les douceurs des filles d'Achelois,
 Le breuuage forcier de Circe enchanteresse,
 De Scylle & Charybdon la rage pilleresse,
 Eut avant que mourir ce désiré bonheur
 Voir faillir de son toit la fumeuse vapeur.

L'autre, dressant son vol de pennes plus hautaines,
 A recherché, diuin, les races plus qu'humaines
 Des habitans du ciel, a chanté le Chaos,
 Et comme en son enfance ayant le ventre gros
 D'un mélange confus, par vne douce guerre
 Nous enfanta le feu, l'air, les eaux & la terre.

L'autre voulant semer son nom par l'univers,
 Legerement porté sur l'aile de ses vers,
 A controuué, gentil, pour marque memorable,
 Des images du ciel & des Dieux vne fable :
 Comme si les flambeaux des celestes cantons
 Empruntoyent de la terre & l'influs & les noms.
 L'en appelle à tefmoin le Verseau Ganymede,
 Les pleurs & les trauaux de Perse & d'Andromede,

Les replis estoilez, & les yeux du Dragon,
Les auirons parlans de la nauire Argon,
La Chéure nourriciere au rauisseur d'Europe,
Le Cancré, le Belier, Caliste & Cassiope,
Le Lait qui dans le ciel se fit vn nouveau train,
Et mille autres furnoms dont le ciel est tout plein.

L'autre, sous les ormeaux, de cannes plus legeres
A fait danfer de Pan les Nymphes bocageres :
Les brebis porte-laine & les troupeaux barbus
Bondirent sautelant dessus les prez herbus.

L'autre, nauré d'Amour, a chanté ses complaintes,
Sa flamme, son destin & ses larmes non feintes :
Vn autre le venin des serpens escaillez,
Et les chantres oiseaux de couleurs émaillez.
Rien ne reste à vanter, les ondes tant prisees
De la source au Cheual font toutes espuisées.

Mais, Muse, mon souci, fais-moy ceste faueur
Que ie puisse, animé de nouuelle fureur,
De mes poulmons enflez & poussez d'autre haleine,
Remplir nostre air François d'une voix plus hautaine
Que n'est celle de ceux qui n'osent s'esleuer
Hors du commun sentier, à fin de gaigner l'aër,
Butinant & voguant loin des mers estrangeres
D'auirons empruntez comme nouveaux corsaires,
De larcins reconnus vainement honorez,
Et des plumes d'autrui impudemment dorez.

APRES que les Titans, vermine de la terre,
Furent mornez, froissez sous l'esclat du tonnerre
De ce grand Iupiter, colere les noyant
Sous vn torrent de feu flots sur flots ondoyant
Dans le camp Phlegreen : apres que la victoire
Hauffa des Immortels la vaillance & la gloire,
Ces mutins estouffez sous les monts fourcilleux,
Et le ciel fut paisible entre la main des Dieux :

Tous pour tenir conseil auffi toft s'assemblerent,
 Et d'aduis refolu enfemble deliberent
 De visiter la Terre, à fin qu'en l'appaisant
 Chacun d'eux l'honorast de quelque beau present,
 Qui larmoyoit encor voyant les corps en poudre
 De fes enfans meurdris des poinctes de la foudre.

Doncques à chef baiffé se plongent dedans l'ær,
 Portez deffus les vents, à fin de s'efcouler
 Plus doucement çà-bas, & d'ailes peinturees
 Hachent les plis frifez des plaines azurees.
 Ainfi que le faucon espiant fon gibier
 Muffé fous le riuage, ou dedans vn herbier,
 Fond de roide secouffe, ainfi la troupe belle
 Des habitans du ciel s'eflance à tire-d'aile.
 Le Ciel, veuf de fecours pour maintenir fon fort,
 Demeure espouuanté à ce nouveau débord.

Arriuez fur la Terre, & l'ayant careffee
 Ainfi que leur parente, & l'ayant embrassee,
 Ne voulant plus laisser les hommes si groffiers
 De paresse engourdis, comme leurs deuanciers,
 A fin de les polir deffous les lois ciuiles
 Les firent habiter enfemble dans les villes.
 Le premier Iupiter leur apprit à bastir,
 Mercure à trafiquer, Pallas à se vestir,
 Dompter l'orgueil des vents & les ondes coleres
 Sous les pins recourbez en fustes & galeres :
 Mars, animant leurs nerfs, à deuenir guerriers :
 Apollon à chanter, & de chastes lauriers
 Se couronner le front : Cérés la nourriciere,
 A tourner fous le foc la terre fourmentiere,
 Repoitrir le guéret, à dents de faucillons
 Moissonner les espis fur le dos des fillons :
 Et toy, pere Bacchus, tu changeas le breuuage
 Des cruches d'Achelois à ce doux pressurage
 Que tu fis escouler du raifin pourpriffant,

Par vn charme diuin tout soïn adoucissant.
 C'est toy, race de feu, qui deux fois pris naissance,
 L'une du ventre enceint de la noble semence
 De ce grand Iupiter, & l'autre de la peau
 De sa cuisse feconde, où comme en vn berceau
 Emmaillota, benin, le pur & sacré germe,
 De son enfantement surattendant le terme.
 Car plus que les humains les Dieux grands & parfaits
 Pareissent dans les flancs de leur mere imparfaits,
 Affranchis de la mort, d'ans & de pourriture,
 Riche present du Ciel & de l'alme Nature :
 Comme toy ieune & beau, tousiours gaillard & frais,
 Grasset & potelé, qui ne vieillis iamais
 Ainsi que les humains, à qui la douce vie
 Presque sans la goustier en naissant est rauie,
 A qui la Parque blesme, agençant le berceau,
 Prompte, de mesme main fossoye le tombeau.
 C'est toy, germe diuin, c'est toy donc que ie chante
 Tiedement arrosé de l'humeur de ta plante :
 Mais, Pere, aussi soudain que ie parle de toy,
 Herissé de frayeur ie sens ie ne sçay quoy
 Qui roule furieux ça & là dans mes veines.

Or comme le seiour cause nouvelles peines
 Qui prouiennent d'Amour, ce Dieu plein de repos
 Secretement nourrit vn brasier dans ses os,
 Esperdument outré d'Amethyste la belle,
 Amethyste aux beaux yeux, de beauté non mortelle,
 Esclave de ce Dieu qui dessus le grauois
 De l'Orient perleux endossa le harnois,
 Et demeura vainqueur de la gent bazanee
 Qui voit naistre au matin sous l'aube safranee
 Le soleil radieux, lors que du bain marin
 Moite va ressuant son visage pourprin.

Après donc que ce Dieu eut gaigné la victoire
 Sur les peuples Indois, triomphe de sa gloire,

Ce petit Dieu, vainqueur des hommes & des Dieux,
 Triomphe de ce Dieu & le rend amoureux,
 Luy tire droit au cœur, des yeux de la brunette,
 De sa main delicate vne ardente fagette
 Qui luy perce le flanc, volant, bruyant, sifflant
 Par le vague de l'air, ainsi que plomb coulant
 Qui sautelle à bouillons, & frissonnant gresille
 Quand dedans la froide eau bouillant on le distille,
 S'embrasant tout ainsi qu'une balle au voler
 Du ventre d'un canon, qui prend feu dedans l'ær.

C'estoit au mesme iour que les folles Menades,
 Et le troupeau sacré des errantes Thyades,
 Alloient criant, hurlant, dodinant & crollant
 Leur visage masqué, de serpens tout grouillant,
 Le iaelot au poing entouré de lierre,
 Bouffonnant, bondissant, & trepignant la terre
 Sans ordre, peste-messe, au son du tabourin,
 Sous le bruit esclatant des cornes à bouquin.
 Trop pleine de ce Dieu la brigade chancelle,
 Fouruoyant çà & là de pieds & de ceruelle,
 De rage espoissonnée errante par les bois.
 La terre gemissoit de leurs confus abois,
 La lumiere des yeux se bouchoit retenue
 Sous la brune espaisseur d'une poudreuse nue,
 Les oiseaux estourdis, les entendant hurler,
 Quitterent aussi tost les campagnes de l'ær.

L'une portoit en main vne lance estoiffée
 De lierre ondoyant, où pendoyent pour trophée
 Les despouilles d'un bouc : l'autre pleine du Dieu
 Qui la pousse en fureur, sur le fer d'un espieu
 Secouoit embroché, victime de la feste,
 D'un porc gaste-raisin le cimier & la teste :
 L'autre portoit d'un fan tauelé sur la peau
 Les cornichons poinctus, comme un croissant nouveau :
 L'autre sur vne fourche à deux poinctes guerrieres

La hure d'un sanglier aux défenses meurdrières :
De figues & de fleurs l'autre avec le coffin
Branloit au ventre creux un vase plein de vin.

Quand ce Dieu recherchant, ô diuines merueilles !
Les secrets croupillans au fond de ses corbeilles,
Trouue que le Destin cruel ne vouloit pas
Qu'il iouist bienheureux des allechans appas
D'Amethyste la belle, ayant pour ennemie
Diane au chaste sein, le secours de s'amie,
Et les astres aussi. Alors tout esperdu
Et rempli de fureur : « C'est par trop attendu
(Dit-il), fus, fus auant, Euantes, qu'on attelle
Mon char au timon d'or : l'ordonnance cruelle
Du Ciel ne fera pas que ie n'entre en fureur.
Sur un Dieu ne peut rien la force ny la peur. »

D'un pied prompt & léger ces folles Bassarides
Environnent le char : l'une se pend aux brides
Des onces mouchetez d'estoiles sur le dos,
Onces à l'œil subtil, au pied souple & dispos,
Au muse herissé de deux longues moustaches :
L'autre met dextrement les tigres aux attaches
Tifonnez sur la peau, les couple deux à deux :
Ils ronflent de colere & vont rouillant les yeux.
Un fin drapeau d'or frisé, semé de perles fines,
Les couvre iusqu'au flanc, les houppes à crespines
Flottent sur le genou : plus humbles deuenus,
On agence leur queue en tortillons menus.

D'or fin est le branquar, d'or la iante & la roue,
Et d'yuoire Indien est la poupe & la proue :
L'une soustient le char, l'autre dans le moyeu
Des rouleaux accouplez met les bouts de l'effieu,
Puis tirant la surpente, allegrement habile
Arreste les anneaux d'une longue cheuille
Dans les trous du branquar : le dessus est couuert
De lierre menu & de ce pampre verd,

Où pendent à l'enuy les grappes empourprees
Sous les tapis rameux des fueillades pamplees.

Ce Dieu monte en son char, les tigres vont d'auant,
Qui sans piquer voloyent plus legers que le vent;
Sous leurs pieds ergotez d'une griffe meurdiere
Faifoient voler menu la bruyante pouffiere,
D'un musle entrefendu remaschant, polissant
L'or fin entre leurs dents, d'escume blanchissant :
Iointes à ses costez ces folastres Euantes
Le fuiuoient au galop hurlantes & courantes.

« Sus auant (dit ce Dieu), sus, tigres, prenez cœur,
Et vous, onces legers, armez-vous de fureur :
C'est à ce coup qu'il faut secourir vostre maistre.
Grattez la terre aux pieds, & me faites paroistre
Que vous sentez, diuins, coleres dedans vous
Quelque peu de l'aigreur de mon iuste courroux :
Herissez-vous d'horreur, eschauffez courageuses
De queue & de fureur vos costes paresseuses,
Que l'Indois bazané sente comme inhumain,
Pour m'auoir dédaigné, les rigueurs de ma main.
Je veux que le premier qui tiendra ceste voye
Vous soit mis en curee & vous serue de proye. »

Mais qu'aduint-il, ô Dieu ! Amethyste aux beaux yeux
Humble se pourmenant pour saluer les Dieux
Et faire sacrifice à la chaste Deesse,
Se rencontre premiere en ceste troupe espaisse,
Qui se voyant forcee inuoque à son secours
Diane : « Ayez pitié de mes chastes amours,
Dit-elle en soupirant, & chaste te souuienne
De sauuer promptement vne ame toute tienne. »

A peine auoit fini, qu'une morne rigueur
Luy fait cailler le sang, les poulmons & le cœur,
Une froide sueur luy baigne le visage :
Par trois fois essaya de marcher, mais l'usage
Des pieds est engourdi : par trois fois essaya

De retourner le col qui iamais ne ploya
 Aussi dur qu'un rocher, ses larmes espandues
 Sur le grauiet Indoïs en pierres sont fondues.

A ce nouveau miracle espouuanté d'horreur,
 Encore qu'il fust Dieu, tremble & fremit de peur :
 Les tigres en defaut autour de ceste pierre
 De griffes & de dents vont poitrissant la terre :
 Ces folles vont dansant, hurlant, enuironnant
 Ce beau corps empierré qu'elles vont couronnant.

« Dôcques puisque le Ciel (dit ce Dieu), m'est cōtraire
 En s'oppoſant, cruel, de haine volontaire
 A mes deſſeins rompus : puisqu'il ne permet pas
 Que ie puiſſe, amoureux, finon par le trefpas
 Sauouer les baiſers d'Amethyſte la belle :
 Puisque l'enfant Amour & ſa mere cruelle,
 Diane & le Deſtin, ennemis de mon heur,
 M'ont banni de leur grace & manqué de faueur :
 Puisque deuant mes yeux, iuges de mon martyre,
 Le ſouffre, malheureux, de tous les maux le pire,
 En voyant empierrer celle-là dont les yeux
 Pouuoÿt meſme empierrer les hommes & les Dieux :
 Je veux à l'aduenir que ceste pierre fine,
 Nourriſſant dedans ſoy ma colere diuine,
 Teinte de mes couleurs, engarde ſon porteur
 De iamais s'eniurer de ma douce liqueur,
 Attirant les vapeurs qui d'haleines fumeuſes
 Vont troublant le cerueau de paſſions vineuſes.
 Plus ie vueil qu'elle rende agreable & gentil,
 Sobre, honneſte, courtois, d'eſprit prompt & ſubtil,
 Celuy qui dans le ſein la portera celee,
 Ou deſſus le nombril eſtroitement collee :
 Et qu'on la trouue auſſi ſur le grauiet Indoïs,
 Où s'empierrant perdit & la vie & la voix. »

Ce diſant arracha de la fueille pampree
 Qui couronnoit le front de ſa teſte ſacree

Le raisin pourprissant, & dans sa blanche main
L'espreignant & froissant en pressura le grain,
Dont la sainte liqueur escoula rougissante
Sur l'Amethyste encor de frayeur pallissante,
Qui depuis en vertu de ce germe diuin
N'eut le visage teint que de couleur de vin,
Violette, pourprine, en memoire eternelle
Du Dieu qui pressura de la grappe nouvelle
Le moust qui luy donna la couleur & le teint
Dont l'Amethyste encor a le visage peint.

Voilà du Bromien l'obsequie lamentable
Qu'il fit, élangouré, sur le corps pitoyable
De sa chaste maistresse : or voilà les douleurs,
Le funebre appareil, les sanglots & les pleurs
Qu'il poussa dans le ciel. Les riués emperlees
De Gange au sable d'or, les profondes vallees
Et les coustaux voisins retentirent au son,
Viuement animez de sa triste chanfon.



LE DIAMANT.

A LA ROYNE. (1)

C'est trop chanté, Vierge Deesse,
 Deffus les ondes de Permeffe,
 Autre labeur te faut choisir :
 Car l'viance trop familiere
 Du plaisir se change & s'altere
 Le plus fouuent en desplaisir.

Sus donc auant, que l'on trauaille
 Au moulin, & que l'on me taille
 Vn Diamant que le marteau
 Sur l'enclume ne fçauroit rompre,
 Ny l'acier ny le feu corrompre
 Ny conformmer dans le fourneau.

1. Louise de Lorraine, fille de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudemont, et de Marguerite d'Egmont; née en 1554, mariée à Henri III le 14 février 1576. Les vertus de cette princesse, aussi célèbre par sa piété que par sa beauté, eurent beaucoup à souffrir de l'influence altière de la reine-mère, qui parvint à changer en indifférence l'amour profond que la jeune reine avait inspiré à Henri. Louise de Lorraine mourut le 29 janvier 1601, au château de Moulins, où elle s'était retirée après l'assassinat du roi.

O pierre vrayment indomptable,
D'une durté non violable,
Naissant du Crystal Indien,
Qui ne tremble & qui ne frissonne
Des coups de la main forgeronne
Du grand Sterope Eolien.

Le Diamant pour faire preuue
S'il est bon, il faut qu'on luy treuue
L'esclat net & le feu brillant,
Comme le fer dans la fournaïse
Enseveli deffous la braïse
Drille & flamboye estincelant.

De couleur vn peu plus obscure
Que le Crystal, mais nette & pure,
Si qu'on y puisse concevoir
Les couleurs de mesme teinture
Que l'arc qui fait vne ceinture
Dedans l'air quand il veut pleuuoir.

Comme l'eau d'une fontainette
Prisonniere dans sa cuvette
Brunit d'un obscur argentin,
Ainsi faut qu'il fasse paroistre
Son teint clair brunissant pour estre
Du vray lustre diamantin.

Ceste race diamantine
Naist dans la roche crystalline,
Dedans l'or ou dedans le fein
Des sablonnières Indiennes,
Ou dans les mines Cypriennes
Où se prend le cuiure & l'airain.

Celle qui de plus pres approche
Au brillant esclat de la roche
Du Crystal au lustre argentin,
Est la plus rare & la plus belle :
La seconde apres elle est celle
Qui se trouue avecque l'or fin.

La plus blefme & plus iaunissante
Est celle qu'on voit pallissante
Dans l'airain foible estinceler :
La plus pesante & plus blafarde
Est celle qu'on trouue bastarde
Dedans les minieres de fer.

Aucuns disent que ceste pierre
Se tire des flancs de la terre
De Decan & de Bifnager,
De Mammeluc, & que bien proche
Se trouue encor la vieille roche
Es mains d'un Barbare estranger.

Qu'oncques ne se trouua meslee
Avec le Crystal, ny fouillee
Des mains auares de l'Indois,
Et que Cypre dedans ses mines
Ne trouue point ces pierres fines,
Ny l'Arabe, ny le Medois.

Miracle estrange de Nature,
De voir que ceste pierre dure
Qui du marteau ne craint le coup,
Ny de l'acier, ny de sa trempe,
Se ramollit & se destrempe
Au plonge dans le fang de bouc.

N'est-ce chose encor plus celee,
 Ne pouuant receuoir taillee
 Le poli que de son sablon,
 Ne pouuant estre combattue
 Que de foy, se voir abattue
 Au fray d'une lime de plomb?

Mais quel esprit, quelle science
 A descouuert l'experience
 De ce secret? Il ne vient pas
 Des cerueaux humains interpretes,
 Mais des puissances plus secretes
 Des Dieux qui commandent ça-bas.

Diray-ie chose non croyable,
 Chose vrayment espouuantable
 De la force du Diamant
 Opiniastre à son contraire,
 Combattant comme vn aduerfaire
 La force & vertu de l'Aymant?

Car estant la pierre voisine
 Du Diamant à l'aymantine,
 Au lieu de faire vne amitié
 Le fer tombe, & luy fait démordre,
 Exerçant le cruel desordre
 D'une secrete inimitié.

Comme le soldat qui s'employe
 A raur quelque riche proye
 Au sac d'un rauage mutin,
 Est forcé de son capitaine,
 Qui le va fraudant de sa peine
 Et de l'honneur de son butin.

Mesme les Dieux inexorables,
Qui sur les eaux non violables
Rigoureux president là-bas,
Ont de pierre diamantine
Le cœur, le foye & la poitrine,
Pour ne rompre & ne flechir pas.

Les boucliers aux riches grauures,
Les corcelets & les armures
Des Dieux, & les clous du Destin,
Sont-ils forgez d'autre miniere,
Ny burinez d'autre matiere
Que du courroy diamantin?

Diamant la garde fidele
Du maillot & de la mamelle,
Et du berceau Saturnien,
Lors que Iupiter dedans Crete
Nourrifon pendoit à la tette
Au fond de l'ancre Dicteen.

Mais ce grand Roy tenant l'empire,
Craignant que Celme ne peust dire
L'auoir veu dedans le berceau,
A fin d'éuiter le reproche
D'estre mortel, en corps de roche
Il empierra ce iouuenceau.

Diray-ie la puissance forte
Qu'il a pour celuy qui le porte
Pour se defendre, & pour s'armer
Contre les ronds & les figures,
Et les secretes impostures
Des Demons, citoyens de l'ær?

Contre la cire charmeresse,
Et la puissance enchanteresse
Qui furieuse nous poursuit?
Contre les fourbes des Incubes,
Des Folletons & des Succubes,
Bourreaux compagnons de la nuit?

Contre les horreurs pallissantes,
Les peurs & les frayeurs naissantes
Des songes qui trompent nos yeux?
Et contre ceux que la manie
Trauaille, tourmente & manie,
Pleins de rage & tout furieux?

Car cil qui porte ceste pierre,
Soit que l'or ou l'argent l'enferre
Prisonniere dans vn anneau,
Ne craindra l'amoureux breuage,
Les charmes ny le forcelage
Qui nous alterent le cerueau.

Et quoy? l'on dit (ô cas estrange!)
Sentant le venin, qu'elle eschange
Sa durté, & qu'elle amollit,
Ternissant l'esclat & la grace,
Et le clair rayon de sa face,
Par le poison qui l'affoiblit.

Or comme elle est constante & forte,
Celuy qui chastement la porte
Meurt constamment pour trop aimer :
Ferme tout ainsi qu'une roche,
L'exercice des vents, & proche
Des flots escumeux de la mer.

Propre, tant elle'a d'efficace,
Pour acquerir la bonne grace,
Le bon visage & la faueur
D'une maistresse bien choisie,
Qui plustost perdroit la vie
Qu'autre amour graue dans son cœur.

Diray-ie que la poudre mesme
Du Diamant est si extrefme
Et si violente en froideur,
Que prise elle amortit la flame,
Le seigneur fouuerain de l'ame,
Des veines, du sang & du cœur!

Ainsi l'ornement de sa grace
N'est pour la main, ny pour la face
Seulement, ny pour sa valeur :
Mais pour cil qui a plus d'enuie
De trancher le fil de sa vie,
Que se tramer vn deshonneur.

C'est assez trauaillé, mignonne,
Car la Princesse à qui ie donne
Le riche labeur de vos doigts,
Ne veut que foyez dauantage
Sur le poli de cet ourage,
Ce fera pour vne autre fois.

Royne constante & non ployable,
Et d'amitié non violable
Vers son Roy & loyal Ayment,
D'esprit net, sans paille & sans nue,
Comme la beauté reconnue
En l'esclat de ce Diamant.



LA PIERRE D'AYMANT

OV CALAMITE.

Se voit-il sous le ciel chose plus admirable,
Plus celeste, plus rare, & plus inimitable
Aux hommes inuentifs, que la pierre d'Ay-
mant,

Qui le fer & l'acier viuement animant,
Prompte les tire à foy, & de gente allegresse
Ces metaux engourdis & rouillez de pareffe
Esleue haut en l'air, fait tourner & marcher,
Les presse, les pourfuit, pour mieux les accrocher :

Tout cela que Nature en ses ondes enferre,
Sous les replis de l'air, sous les flancs de la terre,
N'est point si merueilleux. Et quoy? n'estoit-ce assez
Aux rochers cauerneux, aux antres emmoussez,
Aux pierres, aux cailloux, auoir donné en somme
La parole & la voix, qui respond mesme à l'homme,
Babillant, fredonnant, gazouillant & parlant
Les accens dedans l'air, qu'elle va redoublant?
Sans les auoir armez & de mains & d'accroches,
De petits hameçons, de secretes approches,
Des traits mesme d'Amour, pour attirer à foy
Le fer opiniafre & luy donner la loy?

Se voit-il rien çà-bas plus dur & moins domptable
 Que ce metal guerrier ? moins doux & moins traitable ?
 Mais en ceste amitié le dompteur est dompté,
 Et le vainqueur de tout d'un rien est surmonté,
 Courant deçà delà sans esgard & sans guide
 Apres ie ne sçay quoy, qui s'espand dans le vuide.

Chef-d'œuvre de Nature, & plus audacieux
 Que d'avoir esbranlé par les cercles des cieux
 De gros ballons ardents, & dans les eaux salees
 Fait faire le plongeon aux troupes escaillees !

Mais quel nœud d'amitié fait ioindre ces deux corps
 Que Nature a fait naistre imployables & forts ?
 La Calamite errante, & de soif alteree,
 De ne sçay quelle ardeur cruellement outree,
 Euente ce metal, haletant & soufflant
 D'un desir importun, qui chaud la va bruslant :
 Puis l'ayant descouvert, le cherit & l'embrasse,
 Le caresse, le baise, & le fuit à la trace,
 Comme vn ardent limier au plus espais du bois
 Lance & poursuit le cerf pour le mettre aux abois,
 Et de nez odoreux & d'haleine flairante
 Choisit l'air eschauffé de la beste courante.

Des choses que l'on voit sous le crystal des cieux
 Coulent de petits corps qui vont battant nos yeux
 Sans tréue & sans repos d'une viue secousse,
 S'amasse vn air voisin, qui s'efflance & se pousse,
 Qu'on ne peut concevoir que par le iugement
 Qui vient d'ouïr, de voir, du goust, du sentement.

Nous sentons en hyuer la froideur des riuieres,
 En esté du soleil les flammes journalieres,
 Et les vents orageux des ondes de la mer,
 Nous entendons les voix qui s'espandent par l'ær,
 Mesmes estant voisins des bords de la marine
 Il vient à nostre bouche vn fraischin de saline,
 Qui part de ce grand flot qui postant nous fait voir

De l'Aquilon venteux iufques au peuple noir.

Qui n'a senti de l'air la tempeſte orageuſe,
 Veu ſous les flancs cauez d'une roche orgueilleuſe
 Diſtiller goutte à goutte vne fraiſche liqueur?
 Qui n'a senti le froid, la chaleur & l'odeur,
 Veu rouler de nos fronts vne fueur ſalee,
 Au trauers de l'airain vne vapeur gelee,
 Penetrer la chaleur au trauers d'un vaiſſeau,
 Veu la barbe & le poil cotonner ſur la peau,
 Senti le doux parfum & l'odeur des fleurettes,
 La douceur & l'aigreur, & des herbes infectes
 La puanteur auſſi? Doncques il eſt certain
 Que la ſemence part comme vn nouuel eſſaim
 Au retour du printemps, qui ſe iette & ſe cruche
 Dans vn arbre fueillu au fortir de la ruche.

De ceſte pierre donc ſe dérobe & ſ'enfuit
 Vn mouuement, vn flot, vne chaleur qui ſuit
 Ce metal qu'elle anime, ayant de violence
 Eſcarté l'air voiſin, qui luy faiſoit nuifance.
 Dans ce vuide auſſi toſt les premiers elemens
 De ce fer à l'Aymant par doux accrochemens
 Embrassez & collez, comme par amourettes,
 Se ioignent ferrément de liaiſons ſecretes :
 Qui fait que l'air enclos dedans ces corps preſſez,
 Piquez à menus trous, eſchauffez, & percez
 D'un mouuoir importun, accole, frappe & pouſſe
 La ſemence du fer d'une viue ſecouſſe.
 Se rencontrant ainſi, ſe collent ferrément
 L'un à l'autre auſſi toſt d'un doux embrasſement :
 Tout ainſi que la vierge eſperdument eſpointe
 Des fleches de l'Amour, de forte & ferme eſtreinte
 Serre ſon fauorit, & de bras & de main
 Luy preſſant l'eſtomac contre ſon large ſein.
 Ou comme le lierre en tournoyant ſe pliſſe
 Contre vn cheſne mouffu, d'une allure tortiſſe :

Ce metal tout ainſi, ſe ſentant careſſé,
Toſt ſ'accroche à l'Aymant & le tient embraffé.

Voilà donc les appas & l'amorce friande
Dont il ſe païſt, goulu : le fer eſt la viande,
Et l'aliment confit & trempé de rigueur,
Qui benin l'entretient en ſa force & vigueur :
C'eſt du fer qu'il prend vie, & par les flancs armee
De limaille de fer ceſte pierre animee
Par ſecrete influence, ainſi que de la main,
Tire le fer à foy pour appaiſer ſa faim :
De ce metal abſente a les veines beantes
D'une bruſſante ſoiſ, ſes entrailles mourantes
Et ſon corps affoibli à faute d'aliment
S'altère languiſſant, & perd le ſentiment.

Comme vn amant pipé d'une faſcheuſe attente
Souſpire apres les yeux de ſa maiſtreſſe abſente,
La cherche, la reclame, & comblé de rigueur
Ne ſonge nuit & iour qu'à dompter ſa fureur :
Comme moy, plus chetif que n'eſt la Calamite,
Qui voſtre cœur ferré, d'une eternelle fuite
Vas touſiours deſirant, careſſant, pourſuiuant,
Mais plus ie l'importune, & plus me va fuyant.
Car le voſtre & le mien, comme deux aduerſaires,
Viuent ſeparément d'affections contraires :
Le mien prompt & ſubtil, de l'Amour eſt eſpoint,
Et le voſtre engourdi ne ſ'en eſchauffe point,
S'esbranlant auſſi peu de la force amoureuse
Qu'aux ſouſpirs d'Aquilon vne roche orgueilleuſe,
Eſtant plus froid que marbre ou que le vent d'hyuer,
Qui renglace, cuiſant, l'onde, la terre & l'ær.

Or l'image qui part de tous ces corps ſpirables
N'eſt de pareil effet, ny de forces ſemblables :
Autre eſt celui de l'or que celui de l'airain,
Du verre, de l'argent, du fer & de l'eſtain,
Eſtant ces corps entre eux de diuerſe nature,

Diuerfement ourdis, d'air & de contesture :
 Cause qu'ils vont fuiuant, flairant & recherchant
 Pareilles amitez qui les vont allechant,
 En fuyant leur contraire. Vne guerre immortelle
 Se couue & se nourrit si fierement cruelle
 Entre le fer massif & le corps de l'airain,
 Que mis entre le fer & l'Aymant, tout foudain
 Leur amitié se rompt, le fer prenant la fuite
 A fin de n'éuenter l'air de la Calamite.

Car apres que l'airain de ses rayons plus forts
 A bouché les pertuis, & comblé iusqu'aux bords
 Tout le vuide du fer, la force & la semence
 De l'Aymant se rebouche, & trouve resistance
 Qui luy defend l'entree, estant le fer tout plein
 Du flot & du bouillon des rayons de l'airain.

Mais entre nos deux cœurs y a-t-il point, maistresse,
 Quelque airain morfondu, qui fait que la rudesse
 Du vostre ne s'eschauffe, & n'approche le mien ?
 Le mien, qui ne souspire & qui n'aspire rien
 Que de vous estre serf : mais las ! plus l'esperance
 Trompeuse le repaist, moins prend-il d'assurance :
 Plus ie pense estre aimé de vos rares beautez,
 Plus ie sens de vos yeux les fieres cruautéz.

N'est-ce merueille encor, outre ces cas estranges,
 Et les accrochemens de ces nouueaux melanges,
 Voir ce corps aymentin animé de fureur,
 Ainfi que de l'Amour, ou de quelque autre ardeur,
 Suiure les feux dorez des estoiles Vrines,
 Qui craignent se baigner dedans les eaux marines,
 Eternelles roulant à l'entour de l'effieu ?
 Mais sent-il point encor la poincte de l'espieu
 D'Arcas, le fils bastard & gardien de l'Ourse,
 Quand chassant par les bois, eschauffé, prit la course
 Pour enfermer sa mere au poil aspre & rebours,
 De ce grand Iupiter trop cruelles amours,

Qui changea les beautez & les graces modeſtes
De Califton la vierge en ces flammes celeſtes,
Après l'auoir armee & de dents & de peau,
Pour accroître des ours le ſauuage troupeau?

Ou c'eſt l'inſus ſecret des rais & de la flamme
De l'Ourſe qui l'inſpire, & qui luy donne l'ame,
Ou quelque couſinage, ou bien ie ne ſçay quoy
De friand qui l'amorce, & qui l'attire à foy :
Car le fer aiguifé ſans force & ſans contrainte
Frotté contre l'Aymant, tourne touſiours la poincte
Vers le Septentrion, qui rend les iours partis
En minutes, en quarts, & les vents affortis
Chacun en ſon quartier, retranchant meſuree
La flamme du ſoleil, & l'humide contree.

Inuention des Dieux! auoir tiré l'eſprit
D'un caillou rendurci, qui ſans ſçauoir apprit
Aux hommes journaliers de tirer vn meſnage
Des iours, des mois, des ans, ruine de noſtre age!
De là nous cognoiſſons qu'en ce grand vniuers
Tout ſe fait d'amitié, rien n'y va de trauers,
Tout marche, roule & ſuit ſous la ſainte ordonnance
De ce grâd Dieu, qui tient tout le monde en balance.

Hà, ſiecle malheureux & veuf de iugement,
Où les hommes groſſiers ont moins de ſentiment,
Moins de grace & d'amour, que le fer ny la pierre,
Armez de cruauté & tous nez pour la guerre,
Ennemis de la paix, prompts à fouiller leurs mains
Au ſang de leur voiſin, tant ils ſont inhumains!
Siecle trop ignorant des douceurs de la vie,
Fertile de malheur & palliſſant d'enuie,
Nous faiſant ſauourer en ce val terrien
Plus aigrement le mal, que doucement le bien!

Or la pierre d'Aymant non ſeulement attire
La froide horreur du fer, mais le fer qu'elle inſpire
De ſa viue chaleur attire l'autre fer :

Communiquant sa force, & les rayons de l'air
 Qui coulent de l'Aymant, au fer qu'il outrepasse :
 S'entre-poussant ainsi que sur l'humide espace
 Les haleines des vents, prompts & vistes courriers,
 Vont poussant par derriere au gré des mariniers
 Et voiles & vaisseaux, volant d'ailes legeres
 Pour empieter l'or fin des riués esfrangeres.

Cause que nous voyons & quatre & cinq anneaux
 Suspendus dedans l'air d'accrochemens nouveaux,
 L'un à l'autre collez de liens inuisibles,
 Comme si de l'amour entre eux estoient sensibles,
 L'un l'autre se couplant de secrette amitié,
 Qui ces deux corps inspire à trouuer leur moitié.

Ainsi de la torpille vne vapeur se iette
 D'un air empoisonné qui coule à la languette
 De l'hameçon pipeur, passant subtilement
 Par le fer engourdi d'un estourdissement :
 Du fer il monte au poil de la ligne tremblante,
 Et du poil à la verge, & à la main pendante
 Du pefcheur dessus l'eau restant morne & blefmi,
 En voyant sa main gourde & son bras endormi.

Même l'on tient pour vray que les costes ferrees
 Des vaisseaux arrestez sur les ondes verrees
 Qui vont rongéant les pieds du rocher aymantin,
 Se deferrent soudain, & n'y a clou en fin,
 Espéron ny crochet, boucle, crampon ny bande,
 Qui ne laisse le bois, & prompt ne se débande,
 Ne s'arrache & ne sorte, à fin de s'accrocher
 Contre les flancs larrons de l'aymantin rocher.

Il y a de l'Aymant de couleur noire & perle,
 De blanc & de blafard, mais de force diuerse.
 Le noir, malle guerrier, n'attire que le fer :
 Et le blanc, féminin, n'attire que la chair.
 On dit que le blafard de couleur iaunissante
 Porte ceste vertu, qu'une lame innocente

De ce caillou frottee, entre par le trauers
Sans offenser la chair des muscles & des nerfs,
Qui plus est, sans douleur, & sans que de la playe
Le sang froid & glacé en ruisselant ondoie :
Car le coup se reprend, & se ferme soudain
Sans paroistre, restant le corps entier & sain.

On conte qu'un berger descouurit ceste pierre,
Fichant de son baston la poincte dans la terre
Sur le mont Ideen : car le fer approché
De l'Aymant espion soudain fut accroché.

Le plus voisin de nous est celui que l'Espagne
Liberale nous vend, l'Itale & l'Allemagne :
Le meilleur est celui que l'Ethiope Indoïs
Trouue dedans le sein de son riche grauois :
L'autre & le plus commun se nourrit és minieres,
Prend la force & le poids des terres feronnieres :
Nature ne voulant cacher dedans son sein
Le bien qui sert à l'homme, & qui luy fait besoin.
Car on tient pour certain que l'Aymant est propice
Pour les accouchemens, attaché sur la cuisse :
Bon contre le venin, & pour le mal des yeux
Quand ils sont larmoyans, rouges & chassieux :
Bon pour la chasteté, & pour se rendre aimable,
Courtois, facond, discret, gracieux, accostable :
Propre pour alterer, & pour estancher l'eau
Qui flotte entre la chair & le gros de la peau.

Va donc, va donc, Aymât, va trouuer ma maistresse,
Et si tu peux, subtil, destremper la rudesse
De son ame ferree & l'attirer à toy,
Plus fort te vanteray, & plus vaillant que moy,
Qui n'a peu l'esmouuoir par ouuertes alarmes,
Cruelle dédaignant mes soursirs & mes larmes,
Plus dure mille fois que le fer endurci,
N'ayant de mon malheur ny pitié ny merci.



LA PERLE.

A LA ROYNE DE NAVARRE. (1)

Le veux de main industrieuse
 Sur les bords de l'onde fameuse
 Choisir vne Perle de prix,
 Vne Perlette, dont la gloire
 Sur les colonnes de Memoire
 Immortelle emporte le prix.

Perle dont iamais ne ternisse,
 Ne s'enfume, & ne se iaunisse
 Le lustre argenté de son eau,
 Et que la force violente
 Du temps à la pince mordante,
 N'offense & n'entame la peau.

1. Fille de Henri II et de Catherine de Médicis, Marguerite de Valois était née le 14 mai 1552; elle fut mariée le 11 avril 1572 au prince de Béarn, depuis Henri IV, qui, à son avènement au trône de France, fit annuler ce mariage.

Beauté, grâces, esprit, voilà ce qu'amis et ennemis accordent à Marguerite; mais, élevée à la cour la plus dépravée qu'il y eût au monde, elle mit de bonne heure à profit les tristes leçons qu'elle avait sous les yeux. La reine de Navarre a laissé des Mémoires fort curieux qui sont une intéressante peinture des mœurs de l'époque. Elle mourut à Paris le 27 mars 1615.

Belle & gentille creature,
Rare merueille de Nature,
Threfor qu'on ne peut eftimer,
Plus precieux qu'on ne veit oncques,
Prifonnier au fond de deux conques
Sur le fablon de l'Inde mer.

Diuine & celefte femence,
Qui tient fa premiere naiffance
Du ciel & des aftres voifins,
Empruntant du fein de l'Aurore
Son beau teint, quand elle colore
Le matin de fes doigts rofins.

Ores qu'elle foit citoyenne
De la plaine Neptunienne,
Si n'y prend-elle fes appas,
Mais comme hofteffe dedaigneufe,
Des eaux de la mer escumeufe,
Ingrate, ne s'abreuue pas.

Ayant plus de commun vfage,
D'alliance & de coufinage
Dedans le celefte pourpris,
Qu'avec l'escume mariniere,
Or qu'elle foit fon hofteliere,
Et qu'ailleurs fon germe n'ait pris.

Car quand la faifon plus gentille
A conceuoir fe rend fertile,
La nacre s'ouure, & promptement
Cefte gourmande creature
Beant reçoit la nourriture
De fon perleux enfantement :

Qui vient de la douce rosee
Du grand ciel, dont l'huyfre arrosée
S'engroisse & s'eniure au matin,
Ainsi que la léure tendrette
De l'enfant se paist & s'allait
Sugotant le bout du tetin.

Comme la vierge espoinçonnée
Des chastes flambeaux d'Hymenee,
Brusle & meurt d'un ardent désir
D'appaier l'ardeur de sa flamme :
Tout ainsi ceste petite ame
Souhaite l'amoureux plaisir.

Qui ne soit vray, l'on dit encore
La Perle fille de l'Aurore,
Quand pour allegier ses douleurs
Soupirant apres son Cephale,
Dedans la mer Orientale
Pleurant s'emperlerent ses pleurs :

Larmes que les conques perleuses,
Du fruit de leur mere amoureuses,
Mirent au fond de leur berceau :
Puis rondes les emmailloterent,
Et nourrices les allaiterent
Du fecond germe de ceste eau.

Aussi la Perle se colore
Ainsi que sa flamme redore
Et donne teinture au matin :
S'elle est palle, elle est pallissante,
S'elle est iaunastre, iaunissante,
Pure, son fard est argentin.

Mesme quand Iupiter defferre
Les traits vengeurs de son tonnerre
De son bras rougissant d'esclairs,
Ou quand, despit, sur le riuage
Il braffe quelque espais orage
Par ses prompts & venteux courriers :

Ceste creature debile
Aussi tost dedans sa coquille
Se renferme tremblant de peur,
Cause qu'elle altere sa face,
Par trop ieufner perdant sa grace,
Son teint, sa force & sa rondeur.

Car conceuant en saison telle
Que la tourmente plus cruelle
Trouble les humides cantons,
L'une est plate, louche, bossue,
L'autre creuse, & l'autre mouffue,
Ainsi que petits auortons.

N'est-ce cas merueilleux en elles
De remarquer ces meres Perles,
Lors que la chaleur les atteint,
Se plonger dans les eaux profondes,
A fin que sous le frais des ondes
Elles conseruent leur beau teint?

Et pour punir les mains auares
Des pefcheurs & plongeons barbares,
Ou soit Arabe, ou soit Indois,
Les voir de pince vengereffe
Contre l'amorce pipereffe
Tronçonner la main & les doigts?

Sçachant bien receler enclose
 Vne richesse qui repose
 Dans leurs flancs, qui les fait aimer,
 Et fait qu'au peril de la vie
 Ceste noble proye est suiuite
 Iusqu'aux abysses de la mer.

Puis nagent ces troupes huystreuses
 Deffous les campagnes vitreuses,
 Sous vn chef en gros bataillons,
 Comme la troupe mefnagere
 Des auettes vole legere
 Sous vn Roy dans leurs pauillons.

Perle gentille, mise en poudre
 Qui sçait l'humeur fondre & diffoudre
 Qui nous rend froids & catarrheux,
 Et qui de vertu non connue
 Esclaircit & chasse la nue
 Qui nous flotte dedans les yeux.

Poudre qui retient la puissance
 Par vne secrete influence
 Secher toute mauuaise humeur :
 Et des palmoisons domptereffe
 Soudain remettre en allegresse
 Les poulmons, le foye & le cœur.

Poudre secretement vnique
 Pour purger le melancolique,
 Ou cil qui seche languissant
 D'une fièvre ou d'un mal de teste :
 Poudre qui doucement arreste
 Le flux qui coule rougissant.

Perle que iamais ne s'efface
Le lustre argenté de sa face,
Et que l'on ne destrempe pas
Ainsi que la Perle Indienne
Que la prodigue Egyptienne
Gourmanda seule en vn repas.

Or va doncques, Perle d'élite,
Va trouuer ceste MARGVERITE,
Des beautez la Perle & la fleur,
Et fais tant que tu trouues place
A son oreille, ou sur sa face,
A fin de gaigner sa faueur.

Si tu l'as, Perlette mignonne,
Ce faucheur ailé qui moissonne
Tout cela qui vit deffous l'ær,
Ne scauroit offenser la grace
Des chastes honneurs de ta face,
Ny le teint qui te fait aimer.



LES AMOVRS

DE

HYACINTHE ET DE CHRYSOLITHE.

HYACINTHE enamouré des yeux de Chrysolithe,
 Entre cent damoiseaux de beauté plus eslite,
 Espoinçonné des traits & de la viue ardeur
 De ce Dieu qui sans yeux frappe si droit au cœur,
 Dissimulant, nauré, vne playe en ses veines,
 Alloit de tels propos assaisonnant ses peines,
 Ayant tiré, craintif, de ses poulmons enflez
 L'air chaud entrecoupé de souspirs redoublez :
 « Chrysolithe, mon cœur, mon desir, ma sucree,
 Ma grace, mon fouhait, ma Cyprine doree,
 Chrysolithe m'amour, si iamais la pitié
 Logea dedans tes yeux, ou si quelque amitié,
 Ou quelque doux accueil a pris place en ton ame,
 Appaise, Chrysolithe, appaise ceste flame
 Qui deuore, gourmande, & ma chair & mes os,
 Appaise la fureur qui trouble mon repos :
 Seule me peux garder & me perdre, cruelle,
 Seule retiens chez toy, comme hostesse fidele,
 Et ma mort & ma vie : aduise donc, mon cœur,

Lequel te plaist des deux, & fais que ta rigueur
 Ou me plonge au cercueil, ou ta benigne grace
 Me redonne la vie & bienheureux me fasse.
 Je sçay que iustement ie ne puis excuser
 L'offense que i'ay faite, & ne puis accuser
 Autres que mon malheur, ou tes beautez extrefmes,
 Qui me font oublier mon deuoir & moymesmes,
 Indigne des faueurs d'un regard adouci
 De ton œil rigoureux : mais si ton ame aussi
 Iuge sans passion l'offense que i'ay faite,
 Pour n'auoir accompli l'entreprise secrete
 Entre nous deux iuree, elle n'est pas, mon cœur,
 Si lourde, si fascheuse & si pleine d'erreur,
 Qu'ell' ne merite bien, à pardonner facile,
 Quelque douce faueur de ta grace gentille :
 Excusable vrayment, & digne de pardon
 Si l'aueugle tyran du ciel auoit ce don,
 Comme il n'a pas, cruel, de supporter les fautes
 Des amoureux, pipez de ses ruses trop cautes.

» Il faut gouster le bien auant que s'en gorger,
 Il faut rougir le fer auant que le forger,
 Quelquefois l'on espargne à fin de mieux despendre,
 On se fait seruiteur pour plus libre se rendre,
 On s'altere aux chaleurs pour la soif estancher,
 On refuse l'honneur que plus on veut chercher.
 Le marinier se pend aux vagues de Neptune
 Pour bastir sur la terre, & dorer sa fortune :
 De la terre poudreuse on engerme le sein
 Pour en tirer l'vfure & redoubler le grain :
 Pour se mettre en repos fouuent on se trauaille,
 Pour gagner le rempart on vient à la muraille.

» Moy, soldat de l'Amour, pour assaillir ton cœur
 J'ay fait breche en tes yeux, dont ie reste vainqueur,
 De vainqueur prisonnier, & de ceste victoire,
 Seule, sans coup frapper tu remportes la gloire.

l'en appelle à tefmoin mes fouspirs & mes vœux,
 Qui pendent pour trophee à tes crefpes cheueux,
 l'en appelle à tefmoin mon ame prifonniere
 Dedans tes yeux, maiftrefse, & ta grace meurdriere
 De mon cœur languiffant fous ta fiere rigueur,
 Qui dédaigne mes pas, & rit de mon malheur.

» Auant que m'embarquer à vous aimer, cruelle,
 le deuois efpier de quel temps ma nacelle,
 De quel vent, de quel flot, fans trop l'auenturer,
 Deuoit eftre pouffee auant que démarrer :
 le deuois remarquer la mer & les eftoiles
 Propres à voyager, & mettre au vent les voiles.
 Mais las ! fans le cognoiftre, ignorant que ie fuis,
 Malgré l'onde & le ciel la voile au vent i'ay mis :
 Qui fait que maintenant fur les fentiers humides,
 Entre les flancs aigus des rochers homicides,
 Ma nef eft emportee & fans voile & fans mas,
 Voguant à la merci d'un orageux amas,
 N'ayant à fon fecours, deffous les eaux plongee,
 Qu'un image de mort, qui la tient affiegee
 Et en pouppe & en proue : ainfi loin de fupport
 Perit veufue d'efpoir d'ancrer iamais au port.

» Ne me dédaigne pas, ie te fupply, maiftrefse :
 Le Dieu qui terraffa en fa blonde ieunesse
 De fes traits empennez l'effroyable ferpent,
 Dont le ventre empefté couuroit plus d'un arpent,
 Le Dieu au crin doré, qui des nerfs de fa lyre
 Anime les fureurs de celui qu'il infpire,
 Me careffe, me fuit, & ne dédaigne pas
 Pour feulement me voir, de perdre mille pas :
 Zephyre aux doux fouspirs, pour plus humble fe rēdre
 Au feruice amoureux de ma ieunesse tendre,
 D'ailerons bigarrez vole de toutes parts
 Pour m'honorer, craintif, de fes baifers mignards :
 le cours, ie vais, ie viens, & mes peines perdues

Par le vague de l'air se fondent dans les nues. »

A tant met fin Hyacinthe à ses aigres douleurs,
Baignant ses yeux enflés de gros bouillons de pleurs.
Pres de luy verdifoyent les ieunes reuenues
De lauriers surfemez de perlettes menues,
Et les pins cheuelus bras à bras accolez
Espanchoyent à l'enuy leurs ombrages mollets :
Là les foupirs coulez des bouches Zephyrines
Esbranloyent suspendus les nouuelles crespines
Et les tendres iettons des arbres verdoyans,
Sur les plis argentez des ruisseaux ondoyans :
Là la terre de fleurs & de couleurs paree
Au soleil éuentoit sa robe bigarree.
Entre ces rangs feuillus s'esgayoit argentin
Vn ruisseau trepillant d'un repli serpentin,
Qui d'un murmure doux dans les eaux gazouillantes
Apprenoit le iargon aux pierrettes roulantes.
Lieu digne de l'Amour, m'en soit tefmoin l'oiseau
Fidele avant-coureur du beau printemps nouveau,
M'en soit tefmoin celuy qui sur les aubespines
Fredonne, babillard, ses notes argentines,
Hoste de la faison qui gaye de sa vois
Remet en allegresse & les monts & les bois.

Là le Dieu Delien, le Prince de la lyre,
Le Dieu qui souuerain tient le celeste empire
Sur les chantres sacrez, fit mourir de sa main
Hyacinthe, dont le sang empourpra le beau sein
Des œillets blanchissans, sang qui rougit encore
Dessus le front poli des pierres qu'il colore,
Sang qui rougit encor sur les tapis herbus
Le reproche eternal des amours de Phebus.
Car quand le renouveau en s'eschauffant repousse
Les glaces de l'hyuer de son haleine douce,
Et le Belier succede aux Poissons froidureux,
Hyacinthe, on te reclame, & fleuris odoreux

Dessus le verd gazon de la terre animee
D'un gracieux parfum qui la rend embasmee.

Ainsi donc d'an en an, quelque part que tu sois,
Tu reuis bienheureux au plus beau de nos mois,
Et devois luire au ciel quelque flamme agencee,
N'eust esté du Destin la contrainte forcee,
Qui choisit pour meurdrier (hà, cruauté des cieux !)
Le Dieu qui plus t'aimoit mille fois que ses yeux,
Qui pour toy fait esclave attife dans ses veines
Vn desir importun, compagnon de ses peines,
Qui va brulant son ame, ainsi que peu à peu
La neige fur les monts, ou le suif pres du feu.

Il le hante, il le suit pas à pas, le talonne,
Point ne le perd de l'œil, iamaïs ne l'abandonne :
Hyacinthe est son souhait, Hyacinthe est son fouci,
Il le vante le soir & le matin aussi,
Et dormant & veillant, lors que la nuit muette
Couvre cet vniuers sous son aile brunette.

Les replis embrouillez des oracles douteux
Luy viennent à dédain & luy sont odieux,
Laisse moisir au croc les cordes de sa lyre,
De Delphe & de Patare, amoureux, se retire :
Plus il n'aime, chasseur, que l'ombre des forests,
Au lieu de trouffe & d'arc il porte vn pan de rets,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que la chasse
Eschauffe apres vn cerf qu'il pourfuit à la trace,
Tant la force d'Amour esperdument le poind
Qu'en le suiuant se perd, & ne repose point.
Mais quoy ? n'est-ce vn malheur que la douleur cruelle
Est tousiours de l'Amour la compagne fidele ?
Car voulant s'exercer à tirer le ballon
Pour se donner plaisir, le premier Apollon
Le guinde haut en l'air, & se courbant le pousse,
Mais en tombant (ô Dieu !) d'une roide secouffe
Il rencontre le chef du ieune damoiseau,

Luy écrase le test, luy froisse le cerueau,
Qui flotte sur ses yeux, & n'y a medecine,
Charme, drogue ny ius, ny basme, ny racine,
Qui le puisse estancher : ses beaux yeux en mourant
Entreurent le ciel, qu'il alloit desirant.

On chante que Zephyre au branle de ses ailes,
Jalousement espris de passions cruelles,
Destournant le ballon auteur de ce mechef,
Pour se venger d'Amour luy brandit sur le chef.

Comme les lis froissez de la pince cruelle
De l'ongle ou de la main, ou battus de la gresle,
Fletrissent aussi tost, & blesmes vont baissant
Leur beau chef argenté, qui penche languissant
En œilladant la terre, & fanissant ne peuvent,
Aggravez, se dresser, tant foibles ils se treuvent :
Ainsi du damoiseau s'esrange la couleur,
Se dérobe le poulx, la force & la chaleur,
Ainsi le corps nauré de ce ieune Amyclide
S'affoiblit chancelant : mais le sang qui refide
Dans les vaisseaux rameux en ondoyant repeint
Les pierres & les fleurs, marques de son beau teint,
Et ne peut-on iuger à leur face blesmie
Si le mort ou le vif a plus ou moins de vie.

On conte qu'Apollon croupit sept mois entiers
Loin du ciel escarté sous les flancs des rochers,
Soupirant son malheur : les tronches orillees
Des vieux chesnes branchus, les monts & les vallees,
Larmoyèrent transis dessous le contre-son,
Et sous l'air mesuré de sa triste chanson,
Accoissant & flattant les coleres felonnes
Des tigres affamez & des fieres lionnes.

Comme le rossignol de lamentable vois
Fait gemir de douleur & les monts & les bois,
Ne trouuant plus au nid sa petite nichee
Qui beante l'attend pour prendre la bechee,

Que le berger a prise, ayant d'yeux trop subtils
Remarqué le buisson, la mere & les petits :
Ainsi le Delien ayant l'ame esploree,
Et d'extrefme regret esperdument outree,
Triste se lamentoit & pleuroit son malheur :
L'air comblé de son dueil rechant sa douleur,
Et les Nymphes des bois & des ondes parlantes
Reçoient dans leur sein ses larmes ondoyantes.

Le vray teint du Hyacinthe est le rouge vermeil,
L'autre est rouge blafard, en couleur tout pareil
Au grain d'une grenade, & rougissant & palle.
Le meilleur est celui que l'Inde Orientale,
Mere de ces thresors, tire de son beau fein
Pour embellir des Rois & le front & la main,
Estant rouge sanguin, n'ayant la face triste,
De couleur violette ainsi que l'Amethyste,
Sans paille, sans ordure, en pareille grandeur
Qu'un grain d'une lentille, & d'extrefme froideur.

L'autre & le plus commun est celui qui se treuve
Au fable Egyptien, que ce grand fleuve abreuve,
Ce grâd fleuve aux sept huis, qui trouble & poissonneux
Engraisse le gueret de son trac limoneux.

Porté contre la chair, il rend l'homme agreable,
Modeste, gracieux, riche, courtois, affable,
Cheri de sa maistresse : il le rend assure
Des esclats foudroyans du tonnerre enfoufré :
Il garde son porteur de l'ardeur immodeste
De l'enfant de Cypris, de venin & de peste,
Chassant l'air corrompu qui de grossiers amas
Prend & caille le sang, & nous mene au trespas :
Ennemi des frayeurs qui de melancolie
Troublent l'air plus serein de nostre fantaisie,
Ennemi des Demons & de l'estonnement,
Dont les songes menteurs nous trompent en dormant :
Retenant sous le mort de ceste pierre dure

Quelque douceur encor de sa gente nature,
Qui vivant ne peut onc au torrent de ses pleurs
De sa fiere maistresse adoucir les rigueurs.

Sur ce nouveau trespas Chrysolithe la belle,
Humble, se souvenant de la façon cruelle
Dort elle auoit traité ce ieune damoiseau,
Plus douce apres sa mort, & dedans le tombeau,
Que viuante cent fois, pour la demeure sienne,
Amoureuse, choisit la poudre Egyptienne,
A fin d'accompagner Hyacinthe, que le sort
Ne permit d'estre aimé sinon apres la mort.
Hâ, rufe d'Apollon! qui poingt de ialousie,
Poingt d'extrefme fureur & folle frenaisie,
Pour mieux eterniser les larmes de son dueil
Cacha ces deux amans en vn mesme cercueil :
Hyacinthe se trouuant deffous la mesme terre
Qui le cœur empierré de Chrysolithe enferme,
Morte ne retenant d'immortel souuenir
Que l'infame furnom d'ingrate à l'aduenir.

Doncques la Chrysolithe en couleur verdoyante
Tire sur le verd-gay de la mer ondoyante,
Ou au ius pressuré des fueilles d'un poreau :
L'autre a plus que l'or fin le visage & la peau
Plus iaune & plus doré, on l'appelle Topasse,
Qui de son lustre d'or l'or mesmement efface,
Tant il est iaunissant, semblable hors le furnom
A celle qui de l'or emprunte son beau nom.
Car l'une & l'autre en fin n'est qu'une mesme pierre
Qui molle s'endurcit sous les flancs de la terre,
De nature semblable & de mesme vertu.

Il rend l'homme vaillant & d'honneur reuestu :
Plongé deffous la langue, il destrempe & modere
Du fiéureux languissant la chaleur qui l'altere :
Mis sur le costé gauche, il repousse la peur,
Mesme aux Demons nuiteux il apporte frayeur :

Il arreste le flux d'une playe coulante,
Il appaise de l'eau sur la flamme brillante
Le bouillon sautillant dans les creux de l'airain :
D'une puissance occulte il dompte & met au frein
Des songes imposteurs les ruses tromperesses,
Qui vont charmant nos yeux d'amorces piperesses.

Voilà de deux amans & le sang & les pleurs,
Echangez pour memoire en pierres & en fleurs :
Fleurettes, du printemps seures avant-courrieres,
Pierrettes, de l'Amour fideles messageres.



LE RVBIS.

A MADAME LA DVCHESSE DE MONTPENSIER. (1)

Qroy le patron de la lyre,
 Animant de sainte fureur
 Le chancre qu'il te plaist effire,
 Pour le combler de ta faueur :
 Toy qui fais naistre les poëtes,
 Medecins, deuins, interpretes :
 Toy qui premier as inuenté
 L'honneur de la branche fameuse
 Où ta fuyarde dédaigneuse
 Vit encor en sa chasteté :

Toy qui de flamme non commune
 Attiedis iusqu'au fondement
 L'humide palais de Neptune,
 L'air, la terre & l'autre element :

1. Catherine-Marie de Lorraine, l'une des filles de François de Guise, assassiné devant Orléans; née en 1562, elle fut mariée à dix-huit ans à Louis II, duc de Montpensier. C'était l'ennemie acharnée d'Henri III, et l'on sait avec quelle violence de langage elle revendiqua sa part dans le meurtre de ce prince. Sa haine se reporta sur Henri IV, avec lequel elle finit par se reconcilier. Elle mourut à Paris en 1596.

Dis-moy l'honneur de ceste pierre,
 Qui deffous les flancs de la terre
 Emprunte le beau teint vermeil
 De ton feu, qui trempe & colore
 L'or, l'argent, & le cuiure encore,
 D'un artifice nonpareil.

L'Escarboucle est cil qui se vante
 Sur le Rubis plus excellent,
 Soit Indoïs, ou soit Garamante,
 Pour son feu viuement brillant,
 Qui rayonne & vif estincelle
 Ainſi que fait vne chandelle
 Par les tenebres de la nuit,
 Ou comme au vent d'une fournaïſe
 On voit rougir entre la braïſe
 Le charbon bluettant qui luit :

Dont le maſſe a trop plus de grace,
 Plus de luſtre, & plus de vigueur
 Que la femelle, qui de craſſe,
 De graiſſe, & de noire eſpaiſſeur
 Souille ſa face languiſſante,
 Entre le vermeil palliſſante
 Sous vn morne affoibliſſement :
 Tout ainſi qu'en chacune eſpece
 D'animaux, le maſſe a l'adreſſe,
 La force & le commandement.

Dans le feu ceste pierre fine
 Languit & perd ſon luſtre beau,
 Mais auſſi toſt elle ſ'affine
 Et reprend ſon teint dedans l'eau.
 Mais las ! ie vis tout au contraire
 Maltraité de mon aduerſaire,

Amour, sous ses fiers rigueurs :
Car son feu me donne la vie,
Et mon ame palle & blesmie
Se noye au torrent de mes pleurs.

L'on cognoist la bonté parfaite
Du Balays, quand vn petit feu
Comme de couleur violette
S'eslance hors de son milieu :
Quand on n'y voit paille, ny poudre,
Mais ainsi qu'un esclat de foudre
En pointe, vn rougissant esclair,
Vne viue couleur pourprine,
Espaïsse non, mais cramoisine
Sous vn lustre brillant & clair.

Or le Rubis plus agreable
Est celuy que l'on voit encor
Non sur la peau, mais dans sa table,
Comme petites gouttes d'or
D'ordre esgal, poussant leur lumiere :
Comme l'humide Pouffiniere,
Qui laissant le front du Toreau,
Est de l'huyuer la messagere,
Et de l'esté l'auant-courriere
Naissant apres le renouveau.

Cause que la sainte alliance
Des Pleiades, le sang d'Atlas,
Fait que ceux qui ont cognoissance
De l'influx qui coule ça-bas,
Ou par celestes coniectures
Predisent les choses futures
Du ciel despité contre nous,
Ainsi que le sage Chaldee

A la vertu recommandee
De ce Rubis, par dessus tous.

Le Rubis dedans sa carriere,
Au lieu d'estre rouge en couleur,
Quelquefois est blanc, sa matiere
N'estant encore en sa chaleur
Cuite, confite, assaisonnee,
Mais debile & fraichement nee,
Que le soleil va meurissant :
Si bien que celui que l'on tire
Trop ieunement de son empire
Est tousiours palle & blanchissant.

A l'Escarboucle est la victoire,
Le Balais le seconde apres,
Le Rubis emporte la gloire
Sur la Spinelle, qui de pres,
Braue, contre-imite son lustre,
Mais qui de beauté trompe & frustre
Le Grenat salement ombreux,
Pierre vulgaire & trop connue,
Brunissant d'une espaisse nue,
Sans grace & sans trait vigoureux.

Corinthe, Orchomene, Arabie,
Et ceux qui gellent sous le Nord,
Marseille, Espagne, Ethiopie,
Trouuent le Rubis en leur port :
Mais ie croy que si rare pierre
Ne s'engendre es flancs de la terre,
Et que ce grand ciel larmoyant,
D'un pleur cramoisi qui roufoye,
Fait naistre sur la riue Indoise
Le Rubis tousiours flamboyant.

Mais que fait l'artiste Nature
Que l'homme ne vueille imiter,
Ou soit en la morte peinture,
Fondre, mouler, tailler, enter?
L'un veut en vn fourneau recuire
Ce que le ciel ne peut enduire
Ny digerer dedans mille ans :
L'un donne la couleur au verre,
Le fond & en moule vne pierre
Pour tromper les plus clair-voyans :

L'un d'une table redoublée
De Crystal net & non scabreux,
Estant bien iointe & bien collée
Vne feuille rouge entre deux,
Sous ce doublet & fausse glace
Si bien contre-imite la grace
Du Rubis, que le plus rusé,
Ores qu'il ait la cognoissance
Des pierres & de leur naissance,
Bien souuent s'y trouue abusé.

D'un Saphir blanc bien mis en œuvre
Le Diamant se contrefait;
Et n'y a si bon œil d'orfèvre
Qui ne s'y trompe : mais s'il sçait
Que de toute pierre bastarde
La dent de la lime rongearde
Descouvre le lustre trompeur,
Soit Rubis, ou soit Chrysolithe,
Emeraude, Opalle, Hematite,
Ou autre glace de couleur.

Encor se descouvre la fraude
Au poids, & au lustre affoibli

Du Rubis & de l'Emeraude :
Ou les frayant sur le poli
De la pierre dont on affine
De l'acier la poincte subtile,
Ou du fer le taillant scabreux :
Ou s'en la glace menfongere
On voit l'amas d'une pouffiere
En petits durillons pierreux.

Le Rubis, tant il est celeste,
Chasse les frayeurs de la nuit,
Repousse & destourne la peste
Et l'air infecté qui nous nuit :
Met le refuseur en allegresse,
Ennemi mortel de tristesse,
Repurgeant en toute faison
L'homme de la melancolie,
Sous l'assurance que sa vie
Ne se peut noyer de poison.

Va, Rubis, & ne te lamente
D'estre repoli de ma main :
Possible une autre plus scauante
Se voudra traualier en vain
Pour faire mieux : & si l'adresse
Que ie te donne à ma Princesse
T'est fauorable, & qu'en son doigt
Elle te porte bien apprise,
Il n'y a pierre tant exquise
Qui soit plus heureuse que toy.



LES AMOVRS

D'IRIS ET D'OPALLE.

Ils chante le destin & la flamme fatale
 D'Iris la bigarree & de l'amant Opalle :
 Opalle ieune & beau, qui sur le sable Indoïs
 Perdit, élangouré, & la force & la vois :
 Iris, qui de sa mort cruellement outree,
 Ses larmes empierra sur la riuë Erythreë.
 C'estoit le iour qu'au ciel le soleil pur & beau
 Redore de son feu les cornes du Toreau,
 Le iour que du Belier les estoiles gaucheres
 Se plongent sur le soir és ondes hostelières
 Du grand pere Ocean, quand l'image à Perfé
 Descouure au plus-matin le pied gauche auancé :
 En la gaye saison que les humbles fleurettes
 Embasment de parfum leurs robes vermeillettes,
 Et les chantres oiseaux degoisent, babillards,
 Les accens decoupez de leurs fredons mignards.
 Quand Iris, de l'unon la fidele courriere,
 Se trouuant sur les bords de l'Indoïse riuere,
 Lasse d'un long voyage où les ialoux appas
 De sa maistresse absente auoyent guidé ses pas,

Espiant les larcins en ceste basse terre
 Du Dieu qui sous ses pieds eschauffe le tonnerre,
 S'affied contre les flancs d'un cauerneux rocher,
 Pour tromper la chaleur & sa soif estancher.

Mais las! vne autre soif a son ame alteree :
 Car en voyant d'Opalle vne grace asseuree,
 Vne façon gentille, vne ieunesse encor
 Luy frisant le menton d'un petit crespe d'or :
 Voyant les doux attraits de sa face riante,
 Ses yeux gros de l'Amour, son ame soupirante
 Vn orage de feu, qui luy trouble les sens :
 Voyant doncques Opalle en son gaillard printemps,
 Opalle, grand berger des troupeaux de Neptune,
 Aussi tost fut esprise. Vne flamme commune
 S'esprend de l'un à l'autre, & s'elle est à son tour,
 Opalle n'est pas moins eschauffé de l'Amour,
 Quichaud luy va brassant vn grâd feu dans les veines,
 Que les froids Aquilons, ny les eaux des fontaines
 Ne scauroyent allenter, tant il est violent.
 Car la voyant marcher d'un pas & graue & lent,
 Luy voyant sur le dos, richement colorees
 D'incarnat, iaune & pers, deux ailes bigarrees,
 Deux ailerons aux pieds, & sous vn voile obscur
 Vne extrefme beauté qui le poind iusqu'au cœur,
 Vn front large & poli, vne tressure blonde
 A petits flots ondez çà & là vagabonde,
 De Perles, de Coral & de baifers mignards
 Sa bouche toute pleine, & ses yeux babillards,
 Remarque, bien appris, que ceste grace belle
 N'auoit rien de l'humain, tenant de l'immortelle.
 Vne peur aussi tost court tremblante en ses os,
 Qui luy dresse le poil & luy bouche renclos
 Les souspirs, recherchant quelque nouuelle issue
 Pour fortir, eschauffez de la flamme conceue.
 Il tombe en pafmoison : mais Amour eslançé,

Prompt, de la même main dont il auoit blessé,
 Luy desfile les yeux, & du bout de ses ailes
 Entrouvre le rempart de ses léures jumelles,
 Luy baigne de parfum les tempes & les yeux,
 Puis le creux de la main, & d'un vent gracieux
 Luy redonne l'esprit, qui fait que le teint palle
 Se retire, honteux, du visage d'Opalle,
 Reprenant, vigoureux, cela que le sommeil
 Luy auoit dérobé de son beau teint vermeil.

Forcé des traits d'Amour, d'une allure gaillarde
 S'achemine dispos, & vaillant se hazarde
 D'accoster son Iris, qui l'attend de pied coy
 Pour hafter le desir qui la tient en esmoy.
 Mais plus le pousse Amour, plus une froide crainte
 Le retire, honteux : une vergongne empreinte
 Luy fait rougir le front. Mais y a-t-il rigueur
 Que ce Dieu ne destrempe, & ne dompte vainqueur ?

Car le voyant, Iris, encore que la honte
 Soudaine la retinst, d'une allegresse prompte
 L'embrasse, le caresse, & d'attraits gracieux
 Importune, eschauffee, & sa bouche & ses yeux :
 Mais ce pendant l'unon rougissant de colere
 Pour le trop long sejour d'Iris sa messagere,
 Sous les replis cauez d'un nuage ombrageux
 Soudain les emprisonne & les voile tous deux,
 Appaisant doucement les ardeurs violentes
 Qui secretes brusloyent leurs ames languissantes.
 Mais las ! on dit bien vray, que l'amoureux plaisir
 S'accompagne tousiours d'un nouveau desplaisir.
 Car l'unon, qui du ciel, jalousement esprise,
 Voit de ce doux larcin l'amoureuse entreprise,
 D'Opalle ieune & beau (hà, cruelle l'unon !)
 Fit ceste pierre encor qui porte son beau nom :
 Même entre les deux bras de sa belle maistresse
 Le iarret s'engourdit, une morne paresse

Gelle & morfond les nerfs, boit & suce le sang,
Le poulmon retiré ne s'estend plus au flanc.

Comme vn chancre malin, s'auançant insensible,
Rampe de nerf en nerf d'une allure inuisible,
D'Opalle tout ainsi vne froide rigueur
Rendurcit peu à peu les tendons & le cœur.
Vn hyuer eternel entre dans les iointures,
Dedans le creux des os & de leurs emboitures,
Vne glace, vne horreur iusqu'aux ongles s'estend,
Vn long sommeil ferré iusqu'au foye descend,
Qui luy bouche soudain le chemin de la vie :
Transi, plus ne soupire, & son ame rauie
Recherche sa maistresse, & son corps bigarré
Sur le grauiet Indoïs se retrouue empierré :
N'ayant de ses amours, pour memoire eternelle
D'auoir baïsé, mortel, vne dame immortelle,
Que les couleurs qu'il porte. Iris en ce malheur
Ne le pouuant cherir de plus riche faueur,
Soudain la larme à l'œil passe l'onde pourpree,
Pour reuoler au ciel, de la riue Erythree :
Du crystal de ses pleurs fait la pierre de prix
Qui maintenant encor porte le nom d'Iris,
Recolorant, naïue, en sa face empieree
De l'arc qui ceint le ciel la trace bigarree.

Voilà de ces amans l'employable destin
Qui les poussa, cruel, en si piteuse fin.



LE CORAL.

A MADAME LA DVCHESSE DE GVYSE. (1)

Qui ne croit les nouveaux eschanges
 Qui se refont en corps estranges
 Au sein de ce grand vniuers :
 Qui ne recognoist que l'ouurage
 Qu'ici-bas Nature mefnage
 N'est beau que pour estre diuers :

Celuy n'a pas la cognoissance
 Que tout cela qui prend croissance
 Est esclau du changement :
 Et que la naissance alteree
 Par la mort, se vest reparee
 D'autre & nouuel accoustrement.

1. Catherine de Clèves, fille de Marguerite de Bourbon, veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcian. Son mari lui avait expressément recommandé en mourant, si elle se remariait, de ne point épouser le duc de Guise, qu'il détestait. C'est pourtant ce que six ans après son veuvage, en 1570, elle ne manqua pas de faire.

Qui croiroit que ces fleurotieres,
 Ces abeilles, ces ruchotieres,
 Naissent du ventre d'un toreau
 Estouffé vif dessous la terre,
 Quand fourmillante elle defferre
 Ses flancs gros d'un essaim nouveau?

Qui croiroit qu'une branche tendre
 Tombant dedans l'eau peult estendre
 Ses fueilles en ailes d'oiseaux?
 Bois, escorces, nouveaux fruitages
 S'emplumer en oïsons fauuges
 Naissant qui flottent sur les eaux?

Qui croiroit que d'une brouée
 Naïsse la cigale enrouée?
 D'un ver rampant les papillons?
 Ou d'une vase limoneuse
 S'armer une brigade huystreuse?
 Des chevaux, guêpes & frelons?

Qui croiroit qu'une herbe puante
 Dessous l'escume blanchissante
 Enseuëlie au fond de l'eau,
 Sentant l'air, deuinst pierre dure,
 Empruntant la riche teinture
 Des rais du celeste flambeau?

Car ceste herbe palle & flestrie,
 Sans humeur, & seche & pourrie
 Languissante sur le grauier,
 Le flot crespant sur le riuage
 Pli sur pli cruel la rauage,
 Et la plonge au fond de la mer.

Là se confit & deuient molle,
Puis furnageant elle se colle
Contre les flancs d'un roc marin
Quand le vent sur l'onde commande,
Et la mer auare & gourmande
Aux bords reuomit son larcin.

Le fer s'endurcit à la trempe,
Mais ceste plante se destrempe
Et s'amollit dedans la mer,
Puis s'endurcit & se congelle,
Empruntant ceste couleur belle
Aussi tost qu'elle a senti l'air.

Car soudain les fœurs Nereides,
Les Naiades & les Phorcydes,
Voyant leurs cabinets pierreux
Enrichis de ceste merueille
Et de ceste herbe nonpareille,
Au Soleil dresserent tels vœux :

« Pere, qui d'œillade feconde
Fais engrosser la terre & l'onde,
Concevoir, produire & germer,
Et qui par ta diuine flame
Attiedis & reschauffes l'ame
Qui vit sur terre & dedans l'air :

» Regarde ceste herbe empierree,
Et de ta lumiere doree
Qui rougit de viue couleur,
Donne teinture à ceste branche,
Et fais qu'elle qui se voit blanche
De ton feu sente la chaleur. »

« Baïsez de vos léures mollettes
 (Dit-il) ces rameuses branchettes,
 Je leur donne le teint pareil. »
 Soudain ces branches corallines
 Au baïser deuindrent fanguines
 Par les rayons d'un beau soleil.

Cause que nous voyons que celles
 Qui de leurs bouches immortelles
 N'ont fucé le pourpre fanguin,
 Sont blafardes & blanchissantes
 Comme les flammes pallissantes
 D'un soleil malade au matin.

Non, ce n'est pas le sang des veines
 Du chef serpentín, sur les plaines
 Ruisselant qui l'herbe arrofa,
 Lors que Persé de mains sanglantes
 Sur un lit d'herbes roufoyantes
 Tout grouillant encor le posa.

Quand dessus les riués humides
 Des precipices Atlantides
 Ce cheualier vaillant & preux,
 Au fil d'une lame meurdrière
 Trancha la teste serpentière
 De la Gorgonne à l'œil affreux :

Œil plein d'horreur, espouuantable,
 Hideux, cruel, inexorable,
 Œil si mutin qu'au descocher
 Ses traits si fierement il darde
 Contre celui qui le regarde,
 Qu'il le fait deuenir rocher.

Mefme Pallas, qui viue armee
Nafquit de la teſte entamee
De Iupiter, en eut frayeur,
Craignant la colere homicide
De cet œil, où touſiours refide
Le meurdre, le ſang & l'horreur.

Soit qu'il emprunte ſa teinture
De ce monſtre, ou que de nature
Il ſoit tel, ſi eſt-il tres-bon
Contre la morſure enflammee
Ou la piqueure enuenimee,
De l'aſpic & du ſcorpion.

En poudre ſemé ſur la terre
Il rabat les coups du tonnerre,
Les foudres & les tourbillons,
Deſtournant la peſte & la greſle
Tombant qui froiſſe & qui martelle
L'eſpi ſur le dos des fillons :

Purgeant les arbres de vermines,
De brouillards, d'eſpaiſſes bruines,
Et toutes iniures de l'aër,
Et des peſtes qui font la guerre
Aux grains & aux fruits de la terre,
Qui croiſſent pour nous ſubſtenter :

Mortel ennemi des chenilles,
Rats, mulots, beſtes inutiles,
Qui rongent les germes nouveaux,
Qui rampent, qui marchent & gliffent,
Et grattant, leurs maiſons baſtiſſent
Sous la terre en petits caueaux.

Mesme celuy qui court fortune
Deffus les vagues de Neptune,
Le portant est franc de peril,
De tranchaifons, de cours d'vrines,
De fang qui court par les narines,
Attaché deffus le nombril.

Or va donc, branche coraline,
Va trouuer la chaste poitrine
De ta Duchesse, dont l'honneur,
Les beautez & les graces belles,
Bontez & vertus immortelles,
Du ciel empruntent la faueur.



L'ONYCE.

Le sommeil doux & lent sous sa plume en-
dormoire
Tenoit les bords coufus, paupiere sur pau-
piere,

Des beaux yeux de Cypris, foiblette delassant
Ses membres sous le frais d'un myrte fleurissant :
Les Graces à l'escart de leurs mains delicates
Cordonnoyent à l'enuy de roses incarnates,
De thym, de mariolaine, & de mille autres fleurs,
Un tortis bigarré de cent & cent couleurs,
Pour couronner le front de leur belle maistresse :
Lors que son fils Amour d'une prompte allegresse
Plonge sur son beau chef, du chef coule en son sein,
Où mourant de plaisir, dessus sa blanche main
Se déroband, accort, il se glisse & la baise,
De ses doigts yuoirins mignonnement luy fraise
Les plis de son collet, s'affiet sur ses genoux,
Admire les beaux traits de son visage doux,
Ores qu'il fust son fils, & qu'il eust cognoissance
De ses rares beautez du iour de sa naissance :
Admire, langoureux (comme faisant l'amour),
L'yuoire de son sein, & l'humide seiour

De cent baisers mignards dans ses léures iumelles :
 Il éuente, subtil, au branle de ses ailes
 Ses cheueux crespeluz, admire ses beaux yeux,
 Non pas comme son fils, sainte race des Dieux,
 Mais comme vn estranger forisfu de sa terre
 Qui la voulust forcer d'une plus douce guerre,
 Ravi de ses beautez. Mais qu'aduint-il en fin ?
 Ce petit Archerot, ce Demon, ce Lutin
 Bauolant sur sa main, veit (comme dans la glace
 D'un miroir de Crystal) contrefaite sa grace,
 Ses fleches, son carquois, ses ailerons dorez,
 Dedans le rond poli des ongles colorez
 De la belle Cypris : veit sous la banderole
 Qui luy ferroit les yeux, la léure tendre & molle
 De sa bouche riante : il veit sans l'éueiller
 (Comme dans vn Crystal) sa flamme estinceler :
 Ongles aboutissans de petites Perlettes,
 Le miroir de l'Amour, & des beautez parfaites,
 Miroir, le passe-temps des Graces & des Ris,
 Et des leux, compagnons de la belle Cypris.
 Or comme vn ieune enfant qui toute chose admire,
 Dans ces ongles polis se mire & se remire,
 Meu de la nouueauté, voyant vn autre Amour
 Ainsi qu'il se miroit se mirer à son tour,
 Delibere, finet, pendant que la Cyprine
 Deffous les rangs iumeaux de la fueille myrtine
 Tenoit les yeux fillez d'un sommeil froid & lent,
 Faire vn nouveau larcin : & de fait violent
 Empoigne aussi soudain de sa main prompte & fiere
 L'acier frais émoulu d'une fleche meurdriere,
 Dont il rongne, assure, ainsi que d'un ciseau,
 Le croissant vermeillet & le tendre cerceau
 Des ongles de sa mere, & de si gaye adresse
 Qu'oncques ne s'éueilla la Cyprine Deesse,
 Tant le fomme engourdi auoit fillé ses yeux :

Cuidant par ce butin se rendre plus heureux
Que s'il eust dérobé tous les threfors du monde
Enfouis dans la terre, ou plongez dessous l'onde.

Riche de ce larcin s'enuole haut en l'ær :
Mais sa mere en sursaut se reueille au voler
Par le siffle bruyant de son aile esbranlee,
Apperçoit aussi tost de sa main potelee
Ses ongles raccourcis, se courrouce aigrement
Contre son fils Amour, qui trop effrontément
Se moque & se sourit de la prompte colere
Et des propos mutins de Cyprine sa mere.
Mais (desastre à l'Amour!) hachant à l'enuiron
D'ailerons peinturez, comme d'un auron,
Les campagnes de l'air (ô puissances diuines!)
Laisse escouler, tremblant, de ses mains enfantines
Le threfor qu'il portoit, sur le sable perleux
De l'Indois bazané sous ses crespes cheueux.

Or comme il est certain que de tous corps celestes
Rien ne se deperit, la retaille & les restes
Des ongles de Venus furent aussi soudain
Qu'ils tomberent en bas, recueillis de la main
(Par le vouloir des Dieux) des Parques mefnageres,
Qui changent aussi tost ces retailles legeres
En pierre, qui de l'ongle a le surnom encor,
Ongle de la Cypris plus precieux que l'or.
Ongle estant empierré, cerné d'une ceinture
Vermeille blanchissante, ou de grise teinture
Qui tire sur le noir, ou dessus le vermeil,
Ou de l'ongle incarnat à nul autre pareil :
S'il a couleur de chair, on l'appelle Sardoyne,
S'il retient de la corne, ou du miel, Carchedoyne.
Mais toutes trois ensemble, ou bien separément,
Ont pouuoir d'appaier le chaud affolement
Ou les viues ardeurs de la molle Cyprine,
Si pendantes au col flottent sur la poitrine.

L'Onyce hors ce pouuoir, comme ayant sentiment
Et fouuenance encor de son empierrement,
Qui fut par vn forfait commis fur la querelle
D'un petit larronneau, a la puissance telle,
Que celui qui la porte est tousiours querelleux,
Triste, melancolic, refueur & cauteleux,
Plein de peur, comme Amour, qui déroband sa mere
Surprise de sommeil, l'eschauffa de colere,
Cause que son larcin fut mis deuant les yeux
Du grand ciel estoilé, la demeure des Dieux.



L'EMERAVDE.

A MADAME LA DVCHESSE DE NEVERS. (1)

IL faut confesser que nous, hommes,
 Entre les animaux, qui sommes
 Les serfs imitateurs premiers
 De ce grand Artisan du monde,
 Qui sous le frein la terre & l'onde
 Conduit de ses vistes courriers,

Empruntons les sciences belles
 Ou des peuples qui ont des æles,
 Ou de ceux qui courent, dispos,
 Par les forests, & qui herissent
 Fauues ou noirs, ou qui blanchissent
 De laine ou de poil sur le dos.

Les vns nous monstrent des racines,
 Les autres font des medecines,
 Naurez, qu'ils trouuent dans les bois :

1. Henriette de Clèves, petite-fille de François de Clèves, comte et premier duc de Nevers; mariée en 1666 à Louis de Gonzague, à qui elle apporta en dot le duché de Nevers.

Où l'Emeraude verdoyante
 Entre l'or fin estincelante
 Se decouvre & se trouue encor.

Plus noble que la Bactrienne,
 Laconienne ou Cyprienne,
 Ou celle qu'on trouue où le Nil
 Deffus les campagnes haslees
 Au flot de ses eaux escoulees
 Attraine son limon fertile.

Pierre nalue & verdoyante
 Ainfi que l'herbe rofoyante
 Sous la fraicheur d'un beau matin :
 Ny bleffmiffante, ny haslee,
 Mais loin du foleil reculee
 Pres d'un ruiſſelet argentin.

Couleur qui rassemble & rallie
 La force des yeux affoiblie
 Par trop longs & foudains regards,
 Et qui repaist de flammes douces
 Les rayons mornes, las ou mouffes
 De nostre œil, quand ils ſont eſpars.

Couleur belle & gayment brillante,
 Couleur en qui ſe repreſente
 Le fard qui raieunit les ans,
 Lors que les Graces par la pree
 Trouffent leur robe diapree
 Des honneurs d'un gaillard printemps.

Couleur dont iamais ne s'efface
 Le teint verdoyant ny la grace,
 Peignant l'air de ſon luſtre beau,

Qui n'affoiblit & ne s'offense
De l'ombre ny de la puissance
Des feux du celeste flambeau.

Couleur vrayment opiniastre,
Qu'on ne peut dompter ny combattre,
Tant est constante en sa valeur :
Couleur qui iamais ne s'altère,
Mais tousiours qui demeure entiere .
En sa gaye & gente verdeur.

Si plate ou creuse en est la glace,
Elle rend l'image & la grace
Comme le Crystal le plus beau,
Et comme dans les eaux dormantes
On y voit les formes viuantes
Empreintes comme en vn tableau.

Mais quand son esclat n'outrepasse,
Engourdi, foible, plein de crasse,
Ou trop destrempé de verdeur,
Ou quand vne petite nue
S'y voit d'un brouillard soutenue,
C'est un vice de la couleur.

Vice, s'elle est & grasse & sombre,
Dedans entrecourant un ombre
Comme un air brun entreluiſant,
Qui poitrir quelque espais nuage
Pour enfourner un grand orage
Dans ses flancs qu'il va recuifant.

Les moindres de ces pierres fines
Qui naissent dans le fond des mines
De Cypre, où se trouue l'airain,

Ont des pailles & des filandres,
Du grauois, du fel & des cendres
De plomb, qui fouillent leur beau fein.

On dit que celuy qui la porte
A tousiours vne grace accorte,
Propre & facond en son parler :
Qu'il peut sans ronds & sans figures
Predire les choses futures,
Et celles qu'on veut plus celer.

Bref, elle est si chaste & si sainte
Que si tost qu'elle sent l'atteinte
De quelque amoureuse action,
Elle se froisse, elle se brise,
Vergongneuse de se voir prise
De quelque sale affection.

Propre contre le mal de teste,
Et pour desflourner la tempeste,
Même pour nous mettre en repos :
Elle destrempe, elle modere
La chaude & bouillante colere
Qu'Amour recuit dedans nos os.

En poudre ell' guarit les morsures
Des Serpens, & toutes piqueures
D'aiguillon qui poind & qui cuit :
Propre pour donner allegeance
Au ventre qui veut deliurance
Pour le descharger de son fruit.

Or pour conseruer sa teinture
Et la remettre en sa nature,
I.a faut tremper dedans le vin,

La frotter ou tenir couverte
Quelque temps dedans l'huile verte,
Pour luy rendre son lustre fin.

Or va donc, belle & chaste pierre
Prisonniere en l'or qui t'enferme,
Va trouver la rare beauté
De la Princesse qui t'honore,
Et te portant, croiftra encore
Les honneurs de ta chasteté.



LE SAPHIR.

A MA DAMOISELLE D'ELBEUF

MARIE DE LORRAINE. (1)

Ny les roches fourcilleufes,
 Ny les abyfmes profonds
 Des campagnes escumeufes,
 Ny l'horreur des plus hauts monts,
 Ny les haleines mordantes
 Du froidureux Aquilon,
 Ny du Libyen fablon
 Les coleres plus ardentes,
 N'empeschent que le Marchand
 Auare n'aïlle cherchant,
 Pour redorer fa fortune,
 Quelque butin riche & beau,
 Prifonnier en vn vaiffeau
 Deffus le dos de Neptune.

L'vn des minieres profondes

1. Fille de René de Lorraine, marquis d'Elbeuf, et de Louise de Rieux; par conséquent la sœur de Charles de Lorraine, l'élève de notre poète.

Grain à grain tire l'or fin,
L'autre du plus creux des ondes
La Perle au lustre argentin :
L'un du repli des entrailles
De la terre au large sein,
Tire de soigneuse main
Cent sortes de minerais :
Ou soit que l'ardent desir,
Ou quelque nouveau plaisir
De voyager les y pousse,
Ny la peur ny le danger
Ne les sçauroit estranger,
Tant le gain est chose douce.

Tesmoins ceste pierre fine,
Ce Saphir riche en couleur,
Couleur celeste & diuine,
Et de petite valeur :
Mais la vertu qui surmonte
L'aveugle débordement,
Est celle ordinairement
De qui l'on fait moins de conte.
Et quoy? n'est-ce estrange cas
Que chose on n'estime pas
S'elle n'est fauorisee
Ou de quelque affection,
Ou bien de l'opinion
Qui seule en fait la prisee?

Lors que la mer est armee
De noirs & gros bataillons,
Et de colere animee
Par les venteux Aquilons,
Elle pousse, liberale,
Du profond de l'Ocean

Sur le fablon Libyen
Le Saphir, pierre royale :
Mais celuy que le Medois
Trouue, & celuy de l'Indois,
Est de couleur accomplie,
Plus brun & plus azurin
Que n'est pas le Saphystrin
Des arenes de Libye.

Pierre la plus precieuse
Qui se trouue dans le sein
De la terre plantureuse,
Pierre qui du ciel serein
Emprunte la couleur belle,
Et qui d'estrange pouuoir
Aux hommes se faisant voir,
Presque se monstre immortelle.
Et c'est pourquoy le renom
De sa force & de son nom
La fait furnommer sacree :
Qui fait, sainte, en la portant,
Du front qu'on n'aille heurtant
La fortune malheuree.

Qui les corps vains & debiles
De fueur ou de chaleur
Rend prompts, dispos & habiles
En leur premiere vigueur :
Saphir ami de la vie,
Du sang, du foye & des yeux,
Qui le breuuage amoureux
Et tous les charmes delie.
Propre contre le pipeur
Qui d'un langage trompeur
A la bouche toute pleine,

Qui fous vn air empesté
Contregarde la fanté,
Tant sa force est souveraine.

Bon pour dompter la colere
Et les flammes de ce Dieu
Qui, violent, nous altere
Et nous brulle de son feu :
Contre la fraude & l'enuie.
Bon pour adoucir la peur,
Qui de pallissante horreur
Glace le sang & la vie :
Ami de la pieté,
De paix & de chasteté :
Fauori de telle sorte
Et des Graces & des Dieux,
Qu'il rend tousiours bienheureux
Cil qui chastement le porte.

Quand vne petite nue
Comme d'un rouge pourprin
Se voit au fond retenue
Dessous le teint azurin,
De couleur aussi diuerse
Que le soufre peu à peu
Qui commence à prendre feu,
Et l'air de sa flamme perle
Taché de petits grains d'or
Brillans & luisans encor
De leurs viues estincelles :
Tel Saphir est le meilleur,
Et de plus riche valeur
Que ceux qui n'ont marques telles.

S'il est vray qu'en ta puissance

Se renforce le lien
Et la fidele constance
De l'amoureux entretien :
Si ta force au cœur des Princes
Apporte & graue la paix,
Viens, viens, Saphir, deformaïs
Au secours de nos Prouinces,
Et chasse l'inimitié
Cruelle, qui sans pitié
Contre ses propres entrailles
Fait la guerre, & peu à peu
Allume vn torrent de feu
Hors & dedans nos murailles.

Garde les chastes honneurs
Et les celestes faueurs
De ma Princeſſe bien nee,
Fauoriſant & haſtant
Le iour, & l'heur qu'elle attend
Sous les flambeaux d'Hymenee.



LA TVRQVOISE.

A MADAME LA MARESCHALE DE REZ. (1)

TOUT ce qu'enfante la Nature,
 Quelque ferme ou stable qu'il soit,
 Est fûiet à la pourriture.
 L'arbre qui ieune florissoit,
 Vieillissant tombe, & la vermine
 Luy perce & ronge la poitrine :
 Les rides, la gomme & les ans
 Souillent l'honneur de son printemps :
 L'homme affoibli mourant grisonne,
 Qui ieune estoit auparavant,
 Comme les fueilles de l'automne
 Qui tombent sous vn petit vent.

L'acier, le marbre & le porphyre,
 Et le bronze Corinthien,
 Bronchent moissonnez sous l'empire

1. Claude-Catherine de Clermont, fille de Claude, baron de Dampierre, et de Jeanne de Vivonne. Elle épousa en premières noccs Jean, seigneur d'Annebaut, qui lui apporta la baronnie de Retz, et en secondes noccs Albert de Gondi, maréchal de France, duc de Retz.

Du Faucheur qui n'espargne rien :
 Les pyramides orgueilleuses,
 Et les colonnes fourcilleuses
 De cuiure, de iafpe, ou d'airain,
 Ont senti les coups de fa main.
 De la mort la vie eft bornee
 Au fil courant de fon deftin,
 Vieilliffant toute chofe nee
 Sous le ciel chancelle à la fin.

Mefme les pierres les plus dures,
 Soyent Rubis, ou foyent Diamans,
 Sentent les cruelles morfures,
 La force & la pince des ans :
 L'une rouffit, l'autre fe ride,
 Se fieftrit, l'autre plus humide
 S'altère, meurt, perd le teint beau
 Qui donnoit couleur à fa peau.
 Entre les autres la Turquoise
 Deuient blefme, & foible fe rompt,
 Ainfi que de la riue Indoife
 Toute autre pierre fe corrompt.

Turquoise, qui de couleur perfe
 Tient du bleu celefte efclairci,
 Bleu turquin, mais qui ne traperfe
 Son corps, tant il eft epaiffi.
 Turquoise, qui perdant fa grace
 Et le teint mignard de fa face,
 Se renouuelle peu à peu
 Quand blefme on l'approche du feu.
 Pour preuue s'elle eft excellente,
 Au luftre naif qui la fuit
 Il faut qu'elle foit verdoyante
 Deffous les ombres de la nuit.

Qui ne diroit que ceste pierre
N'eust quelque doux allechement
D'amitié qui les cœurs enferme
Par vn secret enchantement?
D'amitié si fainte & si forte
A cil qui chaftelement la porte,
Qu'elle aime trop mieux se froiffer
En morceaux, que voir offenser
Son porteur au defauantage
De sa grace & de sa beauté,
Portant la cheute & le dommage
De sa trop ferme loyauté?

Comme moy chetif qui pour estre
Seruiteur fidele & loyal,
Pensant, heureux, mon aise croistre,
Malheureux fis croistre mon mal,
Perdant au seruice fidele
Qu'humble faisois à ma cruelle,
Le temps, l'esperance, & le bien
S'escoulant, qui finit en rien,
Ne tirant de ma playe ouuerte
Que le pus & le defespoir,
Et pour l'interest de ma perte
Vn fascheux & mauuais vouloir.

Si son porteur deuiant malade,
Elle deuiant malade aussi :
S'il porte couleur iaune ou fade,
Elle a le teint morne & tranfi :
Quelquefois mesme se creuasse,
Perdant les beautez de sa face,
Le turquin & le lustre beau
Qui farde l'honneur de sa peau.
S'imprimant, tant elle est humaine,

De son porteur l'affection :
S'il est fain, la Turquoise est faine :
Malade, elle est en passion.

Hà, vraiment ingrate Nature
Qui a de sentiment humain
Animé ceste pierre dure
Plus que l'homme, de son prochain
En rien qui ne se passionne,
Soit fortune mauuaise ou bonne,
Si ce n'est pour le trauailler,
Au lieu, d'humain, le consoler :
Maudite inuention des hommes
L'auarice & l'ambition,
Et la guerre ou plongez nous sommes,
Faute d'humaine affection.

Hà, bon Dieu, fais donc que nos Princes
Espoints de quelque sentiment
D'amitié, gardent nos Prouinces
De ruine & de changement :
Et fais que de villes en villes
Ne rampent les flammes ciuiles,
Mais y fleurissent à iamais
Les honneurs d'une douce paix,
A fin que l'orage s'accoise
Entre eux, s'alliant tout ainsi
Qu'avec son porteur la Turquoise,
Qui se perd pour garder autrui.

Trouue donc ceste ame agreable
Pleine d'honneur & de bonté,
Rare en sçauoir, rare en beauté,
Present du Ciel trop fauorable.



L'AGATHE.

A MA DAMOISELLE DE SVRGERES. (1)

Les Heures, filles immortelles
 Du Soleil, compagnes fideles
 Du Temps, trepignoyent à l'entour
 De la couchette enfafrance
 De la belle Aube, encourtinee
 D'un pourpre où couuoit le beau Iour :

Lors que la Royne de Cytheres,
 Du bord de ses lentes paupieres
 Secouant la forcierre humeur
 Du sommeil, s'éueille, & ses filles
 En pied se vestirent gentilles,
 Prestes pour seruir sa grandeur.

La Beauté pleine d'allegresse,
 Dame d'honneur de la Princesse,
 S'approche, & de sa blanche main

1. Hélène de Fonsèque, fille de René, baron de Surgères, et d'Anne de Cossé-Brissac; l'une des demoiselles d'honneur de la reine-mère.

Luy fait careffe, la mignote,
 Luy baille fa chemife où flotte
 L'yuoire blanc de fon beau fein :

La velt d'vne cotte pourpree
 De mille fleurons diapree,
 Teinte de cent & cent couleurs,
 Ainfi que les verdes prairies
 Au printemps fe monftrent flories
 Sous vn bigarrement de fleurs.

Cent petits Cupidons à l'heure
 A l'entour de fa cheueleure
 Branloyent leurs ailerons mollets,
 Et les bouchettes Zephyrines
 Frifottoyent fes blondes crefpines
 En cent tortillons annelets.

Les Graces de leurs mains d'albaftre
 Semoyent fa perruque folafre
 De gros Rubis eftincelans,
 Et paroiffoit fa tefte belle
 Comme vne nuit qui eftincelle
 Au rayon des aftres brillans.

Là fe trouuent les mignardifes,
 Les attraits, les ris, les furprifes,
 Les rufes de fon fils Amour,
 Les plaifirs, les douces malices,
 Les foupirs, les pleurs, les delices,
 Suite ordinaire de fa cour. •

Ce iour la Deeffe Cyprine
 Alloit vifiter fa coufine
 La fille du grand Ocean,

Thetis, esperdument esprise
De la ieunesse bien apprise
Du grand Theffale Pelean.

Si tost que Venus la doree
Arriue richement paree
Au palais de sa deité,
Les Naiades & les Phorcydes
Honorent de baisers humides
Les léures de sa maiesté.

L'vne, de ses mains yuoirines,
D'un gros carquan de Perles fines
Couronne l'honneur de son front :
L'autre sur la peau delicate
De son beau sein pend vne Agathe,
Qui portoit figure d'un rond.

Rare chef-d'œuvre de Nature,
Qui sans art, burin ny sculpture,
Y graua le Cheual volant,
Qui sur la croupe tant connue
Ouurit de sa pince cornue
La source du ruisseau parlant :

Où s'esleuoit à double poincte
D'Helicon la montagne sainte,
Et la brigade des neuf Sœurs,
De Iupiter race immortelle,
Qui ceint de la branche pucelle
Le docte front des bons sonneurs.

Chacune portant en la dextre
L'instrument dont elle est adextre,
La trompette à l'esclatant son,

Les chalumeaux & la mufette,
La harpe, le lut, l'espinette,
La guiterre, & le violon.

Plus haut le Dieu aux blondes tresses
Qui fur ces Filles chanteresses
Retient l'empire souverain,
Portoit sa perruque enlaccée
De laurier, & l'aube plissée,
Sa lyre & l'archet en la main.

Venus admirant la merueille
De ceste Agathe nonpareille,
La monstre à la troupe des Dieux,
Qui de vertus & grâces belles,
Outre ses beautés naturelles,
La douerent à qui mieux mieux.

L'un voulut qu'on veist en sa glace
Vivement empreinte la face
D'hommes & d'animaux diuers,
La terre, le ciel, les estoiles,
La mer grosse de vents & voiles,
Monts, rochers, fleuves & bois verts.

« Je veux (dit le facond Mercure)
Que le porteur qui prendra cure
De la tenir dedans son sein,
Ait la langue prompte & diserte,
L'œil bon, & trafique sans perte
Suiuant le fil de son dessein.

» Je veux (dit Phebus) qu'elle garde
Des morsures de la lezarde,
Et du venin du scorpion,

Qui va trainant, enuenimee,
Escaille fur escaille armee,
L'aiguille sous le cropion.

» Je veux (dit Bacchus le bon pere)
Que dans la bouche elle modere
La soif ardente du fievreux. »
Pallas à celui qui la porte
Donne grace & prudence accorte,
Venus le fouhait amoureux.

On dit que les marques fanguines
Que l'on voit en ces pierres fines,
S'imprimerent du sang des Dieux,
Quand Saturne brouillant l'empire,
Le Ciel mutiné se retire
De l'orage feditieux.

Car voulant estouffer la Terre,
A dos courbé prompt il desferre
Hors des gons les cercles roulans,
Dembre les sommiers qui tiennent
Le ciel doré où se soustiennent
Les gros ballons estincelans.

Mais l'air s'opposant à la cheute,
Les Dieux à ceste chaude émeute
Tous coleres viennent aux mains
Si fierement, que de la playe
Le sang dessus la terre ondoye
Flots fur flots dont les champs sont teints.

Mais la fatale Destinée,
Ne voulant pas que chose nee
Dedans le ciel coulant ça-bas
III.

(Comme le sang des Dieux) s'altere,
Veut que la Parque ménagere
Le garde & ne le perde pas.

Ce qu'elle fit : car elle ferre,
Le poitrissant avec la terre
Que les rayons du beau soleil
Eschauffez soudain empierrent,
Et les taches y demeurèrent,
Ainsi que d'un pourpre vermeil.

Voilà l'Agathe bigarree,
L'Agathe à Venus la doree :
Mais n'est-ce un estrange malheur,
Pour estre commune & vulgaire,
Qu'il faut qu'elle altere sa gloire,
Perde sa grace & sa valeur?

Mais tu dois estre trop contente,
Si celle à qui ie te presente,
Agathe, te voit d'un bon œil :
C'est une ame toute accomplie
D'honneur & de vertu, remplie
De graces, & de doux accueil.



LE IASPE.

A MA DAMOISELLE DE BRISSAC. (1)

A MOVR de ses doigts mignards
 Retastoit si tous ses dards
 Auoyent le fil & la poincte,
 Voulant, ainsi que ie croy,
 Tenter par vn coup d'essay
 Combien forte en est l'atteinte :
 Mesme sur le Roy des Dieux,
 Qui reparé dans les cieux
 Auecques la troupe sainte,
 Des rebelles triomphant,
 Se moquoit de cet enfant,
 Qui nu, fans yeux & sans armes,
 Vouloit fa force esgaler
 A fa main qui dedans l'ær
 Forge les venteux allarmes,

1. Jeanne de Cossé, fille de Charles de Cossé, comte de Brissac. A propos de son mariage avec Saint-Luc, dont on connaît la triste célébrité, L'Etoile fait de M^{lle} de Brissac un portrait assez peu flatteur : « elle estoit laide, dit-il, bossue et contre-faite, et encore pis, selon le bruit de la cour. »

Et les esclats foudroyans
Qui bruslerent poudroyans
Les pieds-serpentins gendarmes.

Mais defastre inespéré!
Car sur vn trait acéré
Il se pique, & de la playe
Goutte à goutte se respand
Ainsi qu'un torrent, le sang
Qui flot dessus flot ondoie :
Amour, or que furieux,
N'eut recours qu'à ses beaux yeux,
Des larmes la douce proye,
Qui gros & noirs de douleur
Adoucirent la rigueur
Qui tenoit l'ame saisie
Et les forces de ce Dieu,
Qui s'escouloyent peu à peu
Avec le sang & la vie,
Sans Apollon qui foudain
Laisse le ciel, & la main
De l'Archerot a guarie.

Or le sang qui cheut en bas
Du coup, ne se perdit pas,
Comme estant d'essence pure :
Car tombant donna couleur
Au laspe, qui de verdeur
Portoit la gaye teinture :
Mais qui depuis, liberal,
Pour marquer le iour fatal
De ceste mesaventure,
Nous a ferui du secours
Qu'il a d'estancher le cours
Du sang pourpré qui ruisselle

De la bouche ou des naseaux :
Secher & tarir les eaux,
Et l'humeur qui s'amoncelle
Entre le cuir & la chair :
Ayant pouuoir d'estancher
Toute piqueure mortelle.

Cherche ce diuin esprit,
Iaspe, que la Muse apprit
Dés sa naissance à cognoistre
La vertu sainte, & l'honneur
Qu'elle a graué dans le cœur,
Comme à l'œil le fait paroistre.



LA

COVPE DE CRYSTAL.

CHANTE qui voudra les faueurs,
 Les mignardises, les douceurs,
 Les soupirs, les plaintes cruelles,
 Les pleurs & les foucis mordans,
 Les charmes & les traits ardans,
 De l'Amour les troupes fidelles.

Enfle sous l'ombre des ormeaux
 Qui voudra les tendres rouseaux,
 Ou de Mars les fieres batailles,
 Ou chante les flammes de l'ær,
 Ou les peuples qui dans la mer
 S'arment de conques & d'escailles.

Quant à moy ie ne chanteray,
 Et rien plus ie ne vanteray
 Que ceste Coupe crystalline,
 Qui pleine de la douce humeur
 Du Dieu qui nous met en fureur,
 Me va rechauffant la poitrine.

Coupe gentille où le secours
De ma vie & de mes amours
Matté de fiéureuse colere,
De léure sèche beuuantant,
Gargarisant & suçotant,
Se destrempe & se defaltere.

O riche & bienheureux Crystal,
Plus precieux que le metal
Dont Iupiter pour couuerture
Et pour masque, fit vne fois,
De larmes d'or baignant les toits,
A ses amours prompte ouuerture.

Crystal poli dessus le tour,
Arrondi de la main d'Amour,
Animé de sa douce haleine :
Crystal où la troupe des Dieux
Du nectar pressuré des cieux
Va trompant sa soif & sa peine.

Crystal enté mignardement
Sur vn pied qui fait iustement
La baze d'une colonnette,
Où regne pour le chapiteau
A feuillage vn triple rouleau,
Le seur appuy de la cuette.

Crystal que iamais on n'a veu
Que promptement on n'y ait beu
La liqueur qui plus nous recree,
Tu cognois celle en s'y mirant
Seulement, qui va desirant
D'y mouiller sa léure sucree.

Léure douce où la chasteté,
La douceur & la priauté,
Les baisers & les mignardises,
Ont choisi leur benin sejour,
Le siege d'Honneur & d'Amour,
Et des Graces les mieux apprises.

L'un vantera le Diamant,
L'autre la vertu de l'Aymant,
L'Ambre, la Perle & la Topasse,
Et moy ce verre crystallin
Où flotte le germe diuin,
Le secours de l'humaine race.

Ce n'est pas le vase trompeur
De Circe au langage pipeur,
Qui brassant de nouveaux melanges
Dedans un breuuage forcier,
Eschangea le troupeau guerrier
D'Ulysse en mille corps estranges.

Les vases d'or ne me font rien,
Ny le bronze Corinthien,
Ny tous les émaux de Fagence :
L'aime trop mieux dedans la main
Voir iusqu'aux bords ce verre plein,
Que tous les sceptres de la France.

C'est toy donc qui rends adouci
L'aigre fiel de nostre fouci :
C'est toy qui romps & qui délie'
Par un secret enchantement
Le nœud qui serre estroitement
Le fil courant de nostre vie.

C'est toy, c'est toy, Cryftal gentil,
Qui plein d'air fumeux & subtil,
Nous mets, refueurs, en allegresse :
Toy qui nous plantes fur le front
Les cornes qui braues nous font,
Quelque pauureté qui nous presse.

Le luftre du vin est fi beau
Sur la glace de ce vaisseau,
L'vn & l'autre honneur de la terre,
Qu'oeilladant ce vineux esprit
Ondoyant, vous diriez qu'il rit
Dedans le Cryftal qui l'enferre.

Ou foit qu'il nous fille les yeux
D'vn fommeil doux & gracieux,
Ou foit qu'en l'amoureuse proye
Nous foyons poussez de fon feu,
Si tost qu'en ce Cryftal i'ay beu
Mon cœur va fautelant de ioye.

Iamais ne se puisse casser,
Efclater, feller ou froiffer
De ce Cryftal la glace belle :
Mais tousiours pres de mon foulas
Comble de vin ou d'hippocras
Demeure compagne fidelle,

En doux & gracieux repos,
Loin de tous medifans propos
Et toutes coleres despites,
Comme de l'orage mutin
Qui porta le trouble au festin
Des Centaures & des Lapithes.



LA CORNALINE.

Ce petit archerot Amour
 Bauolant s'esgayoît vn iour
 Dedans les vergers de Cytheres,
 L'arc au poing fait d'yuoire blanc,
 En escharpe la trouffe au flanc
 Grosse de cent fleches legeres.

Mais (malheur!) volant dans ce parc
 De branche en branche, de son arc
 Rompt le bout, & perd l'encorneure :
 Despitè retransche le cours
 De son aile, & sans le secours
 De sa mere, il mouroit à l'heure.

Humaine, qui pour l'appaiser
 L'ayant caressé d'un baïser
 De sa bouchette couraline,
 Luy donne en ce nouveau courroux
 Pour soudain encorner les bouts
 De son arc, vne Cornaline :

Qui depuis a tousiours cet heur,
D'assopir & fondre l'aigreur
De l'homme eschauffé de colere :
En memoire que cet enfant
Appaïsé se voit triomphant
Du malheur, par l'heur de sa mere.

Ceste pierre en poudre, des dents
Tire la rouille, de nos ans
Marque veritable & non vaine :
Estanche les coulans ruisseaux
Du sang qui roule des naseaux,
Ou des rameaux d'une autre veine.

Elle est d'incarnate couleur,
Languissant d'un peu de palleur :
La vraye & la natue est celle
Qui sans nuage se fait voir,
Pure & nette, sans rien auoir
Qui ternisse sa face belle.



LA PIERRE D'AIGLE,

DITTE AETITES.

A MADAME DE VILLEROY. ⁽¹⁾

PPROMPTE & fidele courriere
De Iupiter, seule heritiere
Du foudre, qui deffous ta main
D'ongles & d'esperons armee
Couue fa colere animee
Vengereffe du fang humain :

N'estoit-ce assez porter les armes,
Estre compagne des allarmes
De ce Dieu rougissant d'esclairs,

1. Madeleine de l'Aubespine, mariée à Nicolas de Neuville, seigneur de Villeroy, à qui cette alliance valut la charge de secrétaire d'Etat dont M. de l'Aubespine, son beau-père, était en possession. Au dire de ses contemporains, M^{me} de Villeroy, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, était l'un des plus illustres ornements de la cour. Elle composa divers ouvrages en prose et en vers, et entre autres on lui attribue une traduction des épîtres d'Ovide. Elle mourut à Villeroy en 1596; Jean Bertaut, l'évêque-poète qui occupa avec distinction le siège de Séz, lui composa une épitaphe restée célèbre.

Avoir l'œil & l'aile plus forte
Qu'autre oiseau qui noûant se porte
Parmi l'air, d'auirons legers :

Sans avoir ceste preuoyance,
Pour mieux faire éclore l'engeance
Hors l'œuf, de tes petits Aiglons,
Chercher errante & vagabonde
Ceste pierrette creuse & ronde
Iusques aux Indiens sablons :

Pour estre garde à la nichee,
Qui beante attend la bechee
Lors que tu planes dedans l'ær,
Et ton œil espion s'employe
Sur le hazard de quelque proye,
A celle fin de l'en gorger?

Auffi dit-on que de nature
Ell' chasse la mefauenture
Qui peut tomber dessus les nids
De l'Aigle : & pour ce preuoyante
La laiffe en l'aire croupissante
A fin de garder ses petits.

Ceste pierre retient enclose
Vne pierre dont elle est grosse,
Que l'on sent bouger au dedans :
Comme vne femme en sa grossesse
Sent remuer la petiteffe
Du fruit qu'elle porte en ses flancs.

Elle rend son porteur aimable,
Sobre, vaillant, courtois, affable :
Et fait aisé l'accouchement

De la femme, quand affaillie
Du travail d'enfant on luy lie
Sur le bras gauche estroitement.

On descouvre aisément par elle
Le larron qui mufle & recelle
Dedans la terre son larcin.
Elle est de face rondellette,
Au ventre creux, vn peu grosselette,
Portant le teint éscarlatin.

Que tu tiens encores de choses
Dedans ton large sein encloses
Sans nous les descouvrir, Seigneur!
Faisant à bon droit plus de grace
Aux animaux qu'à nostre race
Trop indigne de ta faueur.

Mais, Seigneur, que ta bonté fasse
Ouvrir le thresor de ta grace
A ceste ame, qui soupirant
Après tes promesses plus seures,
En ces petites creatures
Va tes ouurages admirant.



LA PIERRE DV COQ,

DITTE GEMMA ALECTORIA.

A LA FRANCE. (1)

OISEAV qui de garde fidelle
 Deffillé fais la sentinelle
 Sous le silence de la nuit,
 Reueillant d'une voix hardie
 La troupe de somme engourdie
 Et de pareffe, à ton haut bruit :

Oiseau à la creste pourpree
 Compagnon de l'Aube doree,
 Trompette des feux du Soleil,
 Qui te perches à la mesme heure
 Qu'il plonge en mer sa cheueleure
 Pour se rendre alaigre au traueil :

N'estoit-ce assez que l'arrogance
 De vostre œil domptast la puiffance
 Et l'ire des lions plus fiers,

1. On n'oublie pas que les Gaulois portaient un *Cog* sur leurs enseignes et leurs drapeaux.

Sans que pour la vaillance acquerre
S'endurcist encor ceste pierre
Au ventre creux de vos gesiers?

Tesmoin ce lutteur indomptable,
Ce fort Milon inexpugnable,
Qui remparé de la vertu
De ceste pierre, pour sa gloire
A tousiours gaigné la victoire,
Quelque part qu'il ait combattu.

On dit plus, que cil qui la porte
A l'esprit net, la grace accorte
De bien dire, & qu'en rechauffant
La froide glace de son ame,
Des fieres rigueurs de sa Dame
En fin demeure triomphant.

Dedans la bouche elle modere
La soif qui bruflant nous altere.
Elle est noiraistre, ou de couleur
De Crystal : & point ne s'en treuve
Qui retienne plus qu'une fevue
Ou de longueur ou de grosseur.

Fais que la race furnommee
De ton nom, dont la renommee
Est esparfe par l'univers,
N'altere iamais la puissance
Qu'elle a quise par sa vaillance,
Par force & par assauts diuers.



LA

PIERRE D'ARONDELLE,

DITTE CHELIDONIVS LAPIS.

A MA DAMOISELLE DE BELLEVILLE. (1)

Er toy qui d'aile passagere
 Voles pour estre messagere
 Du gaillard & nouveau Printemps,
 Qui d'une cotte parfemée
 De fleurs, & d'odeurs embaismée,
 Fait rire les bois & les champs :

N'auois-tu pas assez de gloire
 D'auoir honoré la memoire
 Et de ta race & de ton nom,
 Quand dessus la table funeste
 De Teré tu vengeas l'inceste
 De la fille de Pandion :

1. Sœur de Claude de Belleville, tué à la bataille de Courtray le 20 octobre 1687, et arrière-petite-fille de Marguerite de Valois, née de Charles VI et d'Odette de Champdivers, laquelle fut légitimée et mariée à Jean III de Harpedenne, seigneur de Belleville en Poitou.

Sans que tu fois or recherchee
Pour vne pierrette cachee
Au fond de ton ventre petit,
Threfor funeste & dommageable
A son hostesse miserable,
Qui meurt pour vn si noble fruit?

Car il faut que cil qui desire
De l'auoir, cruel, te deschire
Membre à membre & t'ouure le flanc :
Il faut que plein de violence
Il trempe & fouille l'innocence
De ta race en son propre fang.

Comme toy quand pour l'homicide
De ton fils, de main parricide
Tranchas ses membres innocens :
Et croy qu'en memoire eternelle
De l'emprise fiere & cruelle
Ce malheur vient à tes enfans.

Ceste pierre en couleur diuerse
Est tantost rousse, est tantost perse,
Quelquefois brune de noirceur :
Sa laideur & sa petiteffe
N'empeschent pourtant la hauteffe
De sa force & de sa valeur.

Car en la main gauche portee
Dans vn mouchoir enueloppee,
Rend l'affaire en heureux succez
Du porteur : donne au lunatique
D'appaier l'humeur frenetique,
Aux grands feur & facile accez :

Refroidit les chaudes coleres,
Les rigueurs, les menaces fieres,
L'aigreur des Princes & des Rois :
Que pleust à Dieu que ceste pierre
De France peust chasser la guerre
Sur l'Arabe ou sur le Medois.

Qui t'aura, pierre d'Aronnelle ?
Ce fera vous, garde fidelle
Des honneurs de la chasteté :
Car en vous les bontez extremes,
Les vertus & les graces mefmes,
Ont bafsi leur felicité.



LA PIERRE D'ONCE,

DITTE LYNCRIVM.

ONCEs mouchetez sur le dos,
 A l'œil subtil, au pied dispos,
 N'estoit-ce assez que la Nature
 Fit des pierres sous le caueu
 Des mines, sans que de vostre eau
 Celle-cy prist sa nourriture?

Car où vostre vrine s'espand,
 Aussi tost se caille & se prend
 Dessous la pouffiere menue
 Qu'en grattant vous amoncelez
 Sur l'humeur que vous recelez,
 A fin de n'estre reconnue :

Cuidant en couurant ce thresor
 De couurir l'auarice encor
 De l'homme par vostre industrie.
 Mais qu'y a-t-il deffous les cieux
 Qu'il ne recherche ambitieux,
 Pour suruendre sa mercerie?

Aucuns disent estre les sœurs
De Phaëton, qui de leurs pleurs
Firent ceste gomme paillette,
Après que ce nouveau cocher
Dans le Po se veit trebucher,
Bruilant vif dedans sa charrette.

L'Ambre aussi porte la couleur,
La grace, la force & l'odeur
De ceste pierre, qui attire
A soy la fueille & le festu,
Retenant la mesme vertu
Du bafme que l'Ambre souspire.

Propre contre les pasmoifons,
La colique & les tranchaifons,
Et les toilettes de la veue :
Propre pour remettre en couleur
La peau qui de morne palleur
Ou de iaunisse est corrompue.

Jamais ne se puisse pasmer
(Si ce n'est de trop bien aimer)
La Maistresse à qui ie te donne,
Et que le frais de son beau teint
De fièvre ou de l'amour atteint
N'offense sa grace mignonne.



LA CARCHEDOINE.

TOUTE chose qui prend naissance
 Est esclave de l'ordonnance
 De ce grand Dieu puissant & fort :
 Tout ce que la Nature enferme
 Dans le sein fecond de la terre
 Se rend prisonnier de la mort.

La terre est la mere nourrice
 Du bien qui plus nous est propice,
 Comme du mal qu'elle produit :
 C'est elle qui retient celee
 Des serpens la race escaillee,
 Et du metal qui plus nous nuit.

Elle a des plantes fouueraines
 Pour empescher les morts soudaines
 Qui furuient par le poison :
 C'est elle qui fait le breuuage
 Des venins, dont le prompt vsage
 Nous pousse en la noire maison.

Au printemps les plantes verdissent,
Puis croissant peu à peu fleurissent :
Mais atteintes de la chaleur,
Aussi tost penchent languissantes
Dessus la terre pallissantes,
Sans ius, sans force & sans odeur.

Sans plus ces brillantes pierrettes
Au pli des ans ne sont fuyettes,
Ny se corrompent vieillissant :
Leurs vertus restent immortelles,
De même effet, & toujours telles
Qu'elles paroissent en naissant.

Toujours vne beauté compagne
De leur vertu les accompagne,
Et mal en elles n'y a pas,
Ainsi qu'aux plantes empestées
Qui de leurs poisons éuentees
Nous plongent és eaux de là-bas.

Les plantes n'ont plus grande force
De fleur, de racine, ou d'écorce
Que les pierres, & n'y a moins
De pierres que de plantes belles,
Propres pour les playes cruelles,
Et pour le secours des humains :

Ainsi que cette pierre dure
Qui prend du ciel sa nourriture,
Sa force & son accroissement,
N'estant assez digne la terre
De renfermer en cette pierre
Tant de vertus ensemblément.

Car on tient que la Carchedoine
(A la graueure mal idoine).
Naist d'une pluye, tiedement
Qui trempe la terre allumee
De chaleur, qui la rend germee
De ce diuin enfantement.

On dit qu'elle est fort fouueraine
Contre le Demon qui nous peine
De songes au fort de la nuit,
Contre la peur & la colere
Qui trop fumeuse nous altere
Des vapeurs d'un gros sang recuit. (1)

1. Ici s'arrêtait l'édition originale. Les autres *Pierres précieuses* n'ont été publiées qu'après la mort de Belleau.



L'HELIOTROPE.

Sous les faueurs d'Amour & de ma Calliope
 Je chante les regrets de mon Heliotrope,
 Qui belle me changeoit & rendoit furieux
 Ainsi qu'elle vouloit & plaifoit à ses yeux.
 Ce n'est pas celle-là, qui de l'Amour outree,
 Et la vie & la voix perdit élangouree,
 Paissant neuf iours entiers confite en ses douleurs
 Sa pauvre ame escoulee au torrent de ses pleurs.
 Triste sans se mouuoir ne bougeoit d'une place,
 Seulement se tournoit pour œillader la face
 Du Dieu qui la dédaigne. Hà, qu'il est malheureux,
 En trop haut lieu d'honneur qui deuient amoureux!
 Son corps dedans la terre en racine s'estale,
 Son chef se tourne en fleur de couleur iaune & palle,
 Qui regarde, importune, & couchant & leuant
 Ce Dieu au crin doré qu'elle va pourfuiuant.

Mais celle que ie chante est vne autre Deesse,
 Qui, belle, enforcela la fleur de ma ieunesse :
 Elle changeoit le cours des argentins ruisseaux,
 Et des flancs des rochers faisoit soudre les eaux :
 Tiroit du ciel vouté la lune enforcelee,
 Ternissoit du soleil la lumiere estoilee,

Donnoit parole aux morts, & de nerfs empruntez
Les guindoit sur les vents legerement portez :
Faifoit ouurir la terre, & des bieres poudreuses
Rallumoit des corps morts les cendres paresseuses :
Begayant, murmurant, du souterrain caueau
Inuoquoit de la Nuit l'effroyable troupeau,
Puis arrosé de laiçt, coy le faifoit retraire
Dans le palais fatal du tenebreux repaire :
Aux iours les plus ardens de la belle faison
Couuroit les champs vestus de neigeuse toison,
Seule domptoit l'orgueil & l'apparence fiere
Des mastins affamez de la triple courriere,
Seule sçauoit au vray les secrets Medeans,
Et par ius distillez raieunissoit les ans.
Mais la troupe des Dieux, trop aigrement marrie
De se voir imiter par humaine industrie,
Encor qu'Heliotrope oncques n'eust abusé
De l'art dont on pensoit qu'elle eust par trop vîé,
Despitez & ialoux aussi tost la changerent,
Et en ce dur caillou sa figure estrangerent :
Luy laissant toutesfois tous les effets premiers
Que viuante elle auoit par ces charmes forciers.
Sans plus elle perdit la parole & la grace
Que ses rares beautez monstroyent dessus sa face,
Et ses yeux messagers des allechans attraits,
Où nichoyent les Amours bien armez de leurs traits.
Ie le sçay quant à moy, qui nauré de leurs poinçtes
En porte dans le cœur les piqueures empreintes :
On le voit à mon front, on le voit à mes yeux,
Gros & pleins du venin qui me fit languoureux.
On la trouue dans Cypre, ou dans l'Ethiopie,
Ou és sablons menus des deserts de Libye,
De couleur verdoyante, ainsi que l'on voit peint
De l'Emeraude fine & la face & le teint.
Elle a dessus la peau comme petites veines

De vray pourpre sanguin rougissantes & pleines.
Ayant tant de pouuoir, que mise en vn bassin
Plein d'eau iusques aux bords (ô miracle diuin!)
Elle rend du soleil la face venerable
Rouge & teinte de sang, tant elle est admirable :
Le tournant, le changeant, & luy donnant couleur
Telle comme il luy plaist, ou rougeur, ou palleur,
Brunissant d'espaisseur & de nuë cendree
De ce Dieu radieux la perruque doree :
Espregnant & tirant des esponges de l'air
La pluye, le brouillas, le tonnerre & l'esclair :
Faisant soudre à bouillons d'escume blanchissante
L'eau dedans le bassin qui dormoit languissante,
Contre-imitant la mer, quand les fiers Aquilons
Vont bourfoufflant le dos des venteux tourbillons :
Restant espouuantez ceux qui de ceste pierre
Reconnoissent à l'œil les secrets qu'elle enferme,
Tant ce Dieu grand & fort dedans ces petits corps
Manifeste, puissant, ses effets grands & forts.
Et comme en vn miroir s'imprime la lumiere
Des rayons du soleil, ainsi sur la liziere
De ceste pierre belle aisément on peut voir
Le iour où le soleil en eclipse veut choir.

Et quoy? cil qui la porte a pouuoir, sans augures
D'ailes ou de gesiers, sur les choses futures :
A pouuoir d'arrester le flux qui va coulant,
Sans tréue & sans repos le boyau trauaillant :
A pouuoir rendre sain le corps foible & malade,
Descourrir du poison la secreta embuscade,
Se guarir de la peur, s'honorer d'un beau nom,
Fauoriser ses ans d'un immortel renom,
N'estre iamais pipé, n'estre point de nature
Pour se laisser gaigner de legere imposture.

Voilà d'Heliotrope & la force & l'effet
Des miracles diuins que sacree elle fait.



LA PIERRE LVNAIRE,

DITTE SELENITES OV Ἀφροσέληνος.

En toy pierre, qui vas croissant,
 Raieunissant & vieillissant,
 Ainsi que la viste courriere
 En ses deguisemens nouveaux,
 Qui mene au galop ses moreaux
 Au ciel, par la noire carriere,

Resteras-tu sans quelque honneur?
 Non, non, ie feray le fonneur
 De tes vertus, pierre gentille,
 Et diray en mes vers comment
 Par vn secret enfantement
 De la Lune on te pense fille.

Car si dessous vn air ferein
 La Lune a le visage plein,
 Ceste pierre est pleine & entiere :
 S'elle est en son croissant nouveau,
 La pierre croist, enfle sa peau :
 Cheute en decours, elle s'altere.

Or on conte que de l'humeur,
De l'escume & de la fueur
De la Lune, elle prit sa vie,
Lors qu'en Latmie s'escartant
Ses baisers alloit departant
Au dormeur qui l'auoit raüe.

Puis ce qui renaist de la mer,
Du feu, de la terre, & de l'ær,
Est vne entrefuite eternelle :
Rien ne perit, tant seulement
Par vn secret eschangement
Reprend vne forme nouuelle.

La terre se destrempe en eau,
Dont le plus net & le plus beau
Se fait air : ce qui se peut traire
De l'air plus subtil se fait feu,
Puis s'espaissit, & peu à peu
Retourne en sa masse ordinaire.

De là se retrame le cours,
Et l'ordre qui roule tousiours,
Des corps que ceste mesnagere
Nature défait & refait,
Tant seulement change le trait
Et l'air de l'image premiere.

Bref, au monde rien ne se pert,
Tout s'y mesnage, tout y fert :
De la mort vient la renaissance,
L'un de l'autre emprunte le corps,
Puis mourant, par nouueaux accords
Recherche nouuelle alliance.

Or ceste pierre a le pouvoir
De faire aisément concevoir
L'amour d'une maistresse belle : .
S'on la porte en nouveau croissant
On dit qu'elle va guarissant
Et le poulmon & la ratelle.

Elle est blanchissante en couleur
Deffous vn petit de rouffeur,
Elle est en fucillage estendue,
Son lustre est clair & transparent,
L'Arabe la va retirant
Du fond de l'arene menue.



LA

PIERRE INEXTINGVIBLE,

DITTE ASBESTOS.

Le chante la pierre sacree
 Qui deuant Venus la sucree
 Flamboye en son temple diuin
 Sans que point elle diminue,
 Mais qui nuit & iour continue,
 Brulant sans iamais prendre fin.

Feu que la tempeste cruelle,
 La pluye, le vent, ny la gresle
 Iamais n'esteint, quand vne fois
 D'autre flamme elle a pris amorce,
 Tousiours ardant sans que sa force
 Se consume ainsi que le bois.

De tel feu mon cœur & mes veines
 Au lieu de sang sont toutes pleines :
 C'est vn feu qui brulle tousiours,
 Vn feu couuert qui prend croissence,
 Et qui de nerf en nerf s'auance
 Comme s'auacent mes amours.

Mais mon ardeur est si couuerte,
Que pour mieux publier la perte
Et le dechet de mes beaux ans,
Fussé-je d'une roche ardente
Pour rendre ma flamme évidente
Aux yeux des maltraitez amans.

On la fouille dans la rocade
Des monts fourcilleux de l'Arcade,
Qui s'en sert comme d'un flambeau :
Elle est de couleur brunissante,
Comme une lame pallissante
De l'acier teint en couleur d'eau.

C'est trop ferui ceste Deesse,
Va te ranger pres la Maistresse
Qui me dérobe le beau iour :
Va, pierre, & rechauffe son ame
Qui s'eschauffe de toute flame,
Hors-mis de celle de l'Amour.



LE BERIL.

Les Beril que ie chante est vne pierre fine,
Imitant le verd-gay des eaux de la marine,
Quand les fiers Aquilons mollemēt accoïsez
Ont fait place aux Zephyrs sur les flots reposez.

Quelquefois le Beril a la face doree
Comme liqueur de miel fraichement espuree,
Dont le lustre est foiblet s'il n'est fait à bizeau :
Car le rebat de l'angle haulse son lustre beau,
Autrement languissant, morne & de couleur paille,
Sans les rayons doublez que luy donne la taille.

Le meilleur est celuy dont le visage peint
De l'Emeraude fine imite le beau teint :
Seul le riuage Indois le Beril nous enuoye,
Soit ou verd ou doré. Pour les durtez du foye
Et pour le mal des yeux il est fort souuerain :
Les sousepirs trop hastez il appaise soudain,
Le hoquet & les rots : entretient le mesnage
De l'homme & de la femme és lois de mariage :
Il chasse la paresse, & d'un pouuoir ami
Il rabaisse l'orgueil d'un cruel ennemi.

Beril, ie te supply, si telle est ta puissance,
Chasse nostre ennemi hors les bornes de France,
Trop le peuple François a senti les efforts
De son bras eniuré du sang de tant de morts.



LA PIERRE AQVEVSE,

DITTE "Evúρoc.

C'ESTOIT vne belle brune
 Filant au clair de la lune,
 Qui laissa choir son fuzeau
 Sur le bord d'une fontaine,
 Mais courant apres sa laine
 Plonge la teste dans l'eau,

Et se noya la pauvette :
 Car à sa voix trop foiblette
 Nul son defastre sentit,
 Puis assez loin ses compagnes
 Parmi les verdes campagnes
 Gardoyent leur troupeau petit.

Hà, trop cruelle aduventure!
 Hà, mort trop fiere & trop dure!
 Et trop cruel le flambeau
 Sacré pour son hymenee,
 Qui l'attendant, l'a menee
 Au lieu du lit, au tombeau.

Et vous, Nymphes fontainieres
Trop ingrates & trop fieres,
Qui ne vinftes au fecours
De cefte ieune bergere,
Qui faifant la mefnagere
Noya le fil de fes iours.

Mais en fouuenance bonne
De la bergere mignonne,
Efmeus de pitié, les Dieux
En ces pierres blanchiffantes
De larmes toufiours coulantes
Changent l'émail de fes yeux.

Non plus yeux, mais deux fontaines,
Dont la fource & dont les veines
Sourdent du profond du cœur :
Non plus cœur, mais vne roche
Qui lamente le reproche
D'Amour, & de fa rigueur.

Pierre toufiours larmoyante,
A petits flots ondoyante,
Seurs tefmoins de fes douleurs :
Comme le marbre en Sipyle
Qui fe fond & fe distille
Goutte à goutte en chaudes pleurs.

O chofe trop admirable,
Chofe vrayment non croyable,
Voir rouler deffus les bords
Vne eau viue qui ruiſſelle,
Et qui de courſe eternelle
Va baignant ce petit corps!

Et pour le cours de ceste onde
La pierre n'est moins feconde
Ny moins grosse, & vieillissant
Sa pefanteur ne s'altere :
Ains toufiours demeure entiere
Comme elle estoit en naissant.

Mais est-ce que de nature
Pour sa rare contesture
Elle attire l'air voisin,
Ou dans soy qu'elle recelle
Ceste humeur qu'elle amoncelle
Pour en faire vn magasin?

Elle est de rondeur parfaite,
D'une couleur blanche & nette
Agréable & belle à voir,
Pleine d'humeur qui ballotte
Au dedans, ainsi que flotte
La glaire en l'œuf au mouuoir.

Va, pleureuse, & te souuienne
Du sang de la playe mienne
Qui coule & coule sans fin,
Et des plaintes espandues
Que ie pousse dans les nues
Pour adoucir mon destin.



LA GAGATE.

C'est trop vanté les hôneurs de l'Agathe,
 Je veux chanter maintenant la Gagate,
 De son odeur qui chasse le serpent,
 Dessus le ventre & glissant & rampant
 Pli dessus pli de son alleure torte
 A dos courbé, voguant de mesme sorte
 Qu'une galere, ou comme on voit en mer
 Flot dessus flot les ondes s'animer,
 Frisant, crespant d'une ondoyante suite
 Dessus les bords leur escume despite.

Donc ceste pierre a si mauuaïse odeur,
 Que les poulmons iures de sa vapeur,
 Par les naseaux ayant prise & humee
 Ceste fascheuse & puante fumee,
 Perdent le vent, & bouchent les esprits
 De ceste odeur estouffez & surpris.

Doncques premier que vanter ceste pierre,
 Et la fenteur qu'en ses flancs elle enferre,
 Ma chere Muse, arrose de ton eau
 L'ancre sacré, & les vers de Belleau :

Arrose-luy les tempes & la face
Du doux parfum qui coule de ta grace.

Or la Gagate est de noire couleur,
Tendre, fragile, & presque de l'odeur
Du soufre vif, & de forte teinture,
De poids legere, & d'estrange nature.
Car dedans l'eau aussi soudain prend feu,
Et dedans l'huile elle meurt peu à peu.

Recuite en vin elle est fort souveraine
Au mal des dents : de sa puante haleine
Elle prouoque & fait couler les fleurs,
Sans se purger qui font mille douleurs.
Mise en onguent avec cire nouvelle,
Elle guarit & purge l'escroüelle.
S'il doit escheoir ce qu'on desire auoir,
On dit pour vray qu'elle ne peut ardoir.
Bonne est l'odeur pour le mal de la mere,
Bonne à sçauoir si la vierge est entiere,
Bonne à iuger l'homme melancolic
Et descourir le cerueau lunatic.

Elle se trouue au Lycien riuage
Et dans les eaux du grand fleuve de Gage,
Dont elle emprunte & la gloire & le nom,
Et les vertus d'un immortel renom.



LA SARDOYNE.

Les chante la fortune & l'heur de ce pirate,
 La gloire de Samos, ce tyran Polycrate,
 Qui voulant esprouuer par l'infelicité
 Les contraires effets de la prosperité,
 Eniuré de plaisir, n'ayant onc en sa vie
 Fait preuue du malheur, ny des traits de l'enuie,
 Fait voile en haute mer, allumé d'un desir
 De brauer son bonheur de quelque desplaisir.
 L'anneau qu'il aimoit mieux que thresor ny cheuâce,
 N'autre chose de prix qu'il eust en sa puissance,
 Plonge, meu de colere, au plus profond de l'eau,
 Sans iamais esperer de reuoir son anneau.
 C'estoit vne Sardoyne artitement grauee,
 Et dont luy-mesme auoit mille fois esprouuee
 La force & la vertu : mais (l'heur de ce malheur!)
 Il fut pris vn poisson d'une extreme grandeur,
 Qui né pour le tyran, & donné pour viande
 Et pour nouuel appas de sa bouche friande,
 Portoit enseuelis dans le pli du boyau,
 Dans sa cuisine ouuert, la Sardoyne & l'anneau

Qu'il rendit à son Roy. Ainfi fut recouerte
Par vn nouveau hazard la chance de sa perte :
Tant la main de Fortune a sur nous de pouuoir,
Tournant & reuirant le monde à son vouloir.

Ceste Sardoyne donc a couleur incarnate,
Resemblant à la chair qui viuement esclate
Sous l'espaisseur de l'ongle : elle a comme vn cerceau
De couleur blanchiffante à l'entour de sa peau.
Elle est blanche noiraistre, & de couleur pourpree
Comme le vermillon, ou l'aire bigarree
De l'arc qui ceint le ciel, empruntant en couleur
De l'Onyx, de la Sarde, & la grace & l'honneur :
Et bref toutes les trois sont vne mefme pierre,
Mais l'Onyce est obscure, & l'autre ainfi que verre
Est claire & pellucide, & voit-on au trauers :
Ceinte confusément de trois cercles diuers
Elle rend l'homme chaste, & plein d'humble careffe
Rabaisse de l'orgueil la superbe hauteffe.

La Sardoyne se trouue és riuages Indoïs,
Et l'Arabe la trouue en son riche grauois.



LA PIERRE D'AZVR,

DITTE LAPIS LAZVLI.

Pvis donc que ma Maistresse porte
 La parure de mesme forte,
 Et de mesme couleur que toy,
 Pierre d'Azur, ie te veux dire
 Trois petits vers de mon martyre,
 Et de mon amoureux esmoy.

C'est que plus ie fais conte d'elle,
 Plus vers moy se monstre rebelle :
 Plus ie la fuy & plus me fuit :
 Plus pour elle saigne ma playe,
 Plus de l'ouurir elle s'essaye :
 Plus l'abandonne & plus me fuit.

Mais, pierre, ne fois babillarde,
 Contente-toy que ie te garde
 Pour seur tesmoin de sa rigueur :
 Bien te veux asseurer qu'au reste
 Ma Maistresse est toute celeste,
 Ainsy que tu l'es en couleur.

Mais pour defcouvrir ta nature,
Comme le laſpe tu es dure,
Tu reçois taille ainſi que luy.
La plus riche eſt la Scythienne,
L'Egyptienne & Cyprienne
La vont ſecondant à l'enuy.

La plus rare & plus eſtimee,
Eſt celle qu'on voit ſurfemee
De poudre d'or eſtinceler,
Ainſi que par la nuit ombreuſe
On voit de la troupe eſtoileuſe
La flamme viuement briller.

Elle eſt de couleur ſaphyſtrine,
Plaiſante, celeſte, azurine
Comme le ciel en temps ſerein.
Pour purger la melancolie,
Et guarir la veue affoiblie,
L'viage en eſt fort ſouuerain.

Elle arme la foible ieuneſſe,
Pendue au col, de hardieſſe
Contre les ſouleurs de la nuit :
Et fait bien, tant elle eſt humaine,
Que la femme accouche ſans peine
Et ſe deſcharge de ſon fruit.

Va, pierre, va trouuer ma Dame,
Et l'aſſeure que ma pauvre ame
Pour elle eſt en piteux arroy :
Et ſi peux dompter ſa furie,
Tu feras par ton induſtrie
Pour elle beaucoup, & pour moy.



LA

PIERRE SANGVINAIRE,

DITTE HÉMATITES.

C E nom de fang ne m'est point agreable,
 Il m'est funeste & l'ay pour execrable,
 Voyant les bourgs, les villes & les ports
 Rouges de fang & palles de corps morts.
 Desia vingt ans ont couru leur carriere,
 Que nostre France, & guerriere & meurdiere,
 Endure & voit de ses propres boyaux
 Faire curée aux loups & aux corbeaux.

Mais, ô Seigneur, destourne ta vengeance
 Et iette l'œil dessus ta pauvre France,
 Qui t'en supplie, & d'un visage doux
 Trempe l'aigreur de ton iuste courroux.
 Fais, fais, Seigneur, que les fureurs civiles
 N'attisent plus le feu dedans nos villes,
 Et que les cœurs de nos Princes sacrez
 Soyent tous vnis, alliez & ferrez
 De tel lien, que le temps ny l'enuie,
 Ny la rancueur, l'heur, ny la ialousie
 Ne puisse rompre, ains demeure à iamais
 Et ferme & fort sous vne douce paix.

Affez & trop auons preuue certaine
Des grands effets de ta main fouuerainne :
Si de long temps tu n'as fillé les yeux,
Mesmes aux grands, qui dédaignent les cieux,
Ne cognoissant par les puissances hautes
Le lac comblé du borbier de leurs fautes,
Viuant, soufflant, & marchant à tastons,
Aueugles-nez, contrefaits auortons,
Qui ne sentez les poinctes que nous darde
Son bras vengeur, qui nous tue & nous garde
Comme il luy plaist, maniant sous le frein
De l'vniuers & le vuide & le plein.

Que pleust à Dieu que ceste pierre belle
Eust pris en foy toute l'humeur cruelle
De nostre France, à fin de la purger
Du sang meurdrier où se va replonger.

Car ceste pierre, ores que sanguinaire
De nom sans plus, est douce & debonnaire,
Mise ici-bas pour le secours humain,
Et pour seruir la Nature au besoin,
Non pour espandre & le sang & la vie
Au fer tranchant d'une troupe ennemie :
Propre à dompter & l'ire & la fureur,
Avoir des grands la grace & la faueur,
Tirer le feu des yeux & des paupieres,
Miner la chair qui croist sur les vlcères :
Propre à celui qui crache le sang pur,
Bonne à purger toute mauuaise humeur.
Et dit-on plus, que dedans la vessie
Elle dissout la pierre rendurcie,
Si mise en poudre avec vn peu de vin
Fort destrempee, on la boit au matin.
Le flux de ventre elle arreste benine,
Elle guarit de la dent serpentine
Le mors cruel, chasse l'air ombrageux

Du voile espais qui flotte sur les yeux :
Elle amortit le feu de toute playe,
Et ramollit les duretez du foye :
Bonne au combat pour demeurer vainqueur,
Et pour iamais n'auoir faute de cœur.
Elle se trouue és fablons recelee
Des champs hallez de l'Afrique bruslee :
Hors & dedans elle est rouge en couleur,
C'est d'Hematite & la force & l'honneur.



LA PIERRE LAICTEVSE,

DITTE GALACTITES.

Le ferois trop ingrat, ayant tiré ma vie
 Des ferres de la mort qui me l'auoit rauie
 Sans le secours du laiçt, si du laiçt ne chantoy
 La puiffance & l'effet, d'ôt i'ay fait preuue en moy.
 Je ne veux commencer par la trace laicteuse
 Qui paroist dans le ciel, lors que l'ombre nuiteuse
 Descouure en temps ferein les feux qui sont aux cieux,
 Droit chemin pour entrer dans le palais des Dieux :
 Qui fut lors que Iunon par le ciel vint espandre
 Comme vn torrent de laiçt, quand de la léure tendre
 Honteuse retira le bout de son tetin
 D'vn bastard supposé qu'on nommoit Herculin.
 Car le vouloir chanter, c'est charge trop pesante
 Pour le dos affoibli de celuy qui le vante :
 Mais s'il peut vne fois rendre force à ses nerfs,
 Je te iure deuot, par l'ame de mes vers,
 Et par le Delien qui sa fureur m'inspire,
 De te chanter, ô laiçt, sur les nerfs de ma lyre.
 Car si quelque soufpir reste encor dedans moy
 Pour viure ou pour chanter, à toy seul ie le doy.

Seulement ie diray les vertus de la pierre
Qui dérobe ton nom, & dans ses flancs enferre
Comme vn poudreux amas, qui trempé dedans l'eau
Se caille & se blanchit comme le laiçt nouueau,
Retenant sous le frais de sa pierreuse escorce
Vne vertu secrete, vn pouuoir, vne force
Qui feroit, n'estant veue, incroyable aux humains,
Si de la voir à l'œil ou toucher de leurs mains,
Ou d'esprouuer sa force ils n'auoyent cognoissance.

Hommes outrecuidez, eniurez d'ignorance,
Qui pensant tout sçauoir, ne recognoissent tous
La moindre des vertus qui naissent entre nous,
Soit au ciel, soit en l'air, sur terre ou dans les ondes,
Ou és boyaux dorez des minieres profondes,
Et disent estre faux ce qu'ils ne sçauent pas :
Impudens, effrontez, mendeurs de repas,
Qui fous & bien gorgez se moquent de leur hôte,
Medisant de celuy qui n'a rien qui ne s'oste
Pour traiter, liberal, l'imposture & l'erreur
De ce fat qu'il admire, & n'est qu'un imposteur.

Or ceste pierre donc qu'on appelle laiçteuse
Fait enfler le tetin de l'humeur gracieuse
Qui arrose en maillot la léure des enfans,
Et qui les nourrissant fait accroistre leurs ans.
Car si l'on recognoist que ceste humeur tarisse,
Comme il aduient souuent au sein de la nourrice,
La beuuant destrempee à ieun, sortant du bain,
Elle deuient feconde, & rend son tetin plein.

Ou faut percer la pierre, & d'un cordon de laine
Prise dessus le dos d'une brebis ia pleine,
L'enfiler proprement, & te la pendre au col,
Nourrice, & tu verras ton tetin flaque & mol
Soudain gonfle de laiçt, & sentiras estendre
La peau qui flestrissoit & commençoit à pendre.

Si tu veux que le pis de ton ieune troupeau

Ne tarisse jamais, & que de lait nouveau
 Il foisonne en tout temps, il faut que tu nettoyes
 Et laues bien le test : & puis que tu poudroyes
 Le fond de sel menu, alors que le soleil
 Redore le matin de son pourpre vermeil :
 Puis broyant ceste pierre & la mettant en poudre
 Avec eau de fontaine, à fin de la dissoudre,
 Tourné vers le leuant arrose bien le test,
 Tu verras ton troupeau gras & gonfle de lait :
 Et qui plus est encor, ô chose trop celee,
 Bien purgé du pourri & de la clauelée,
 Bien reuestu de laine, & fecond & gaillard,
 Franc des regards forciers, & tout autre hazard.

S'il est vray ce qu'on dit (chose digne de gloire)
 Que d'un mauvais vouloir tu trompes la memoire,
 Et que cil qui te porte en la bouche n'a plus
 Souuenance du mal, de ceruelle perclus :
 Pleust à Dieu que ceux-là qui ne sont en la France
 Que pour se souuenir de meurdre & de vengeance,
 Te portant sous la langue, eussent entierement
 La memoire esgarée avec le sentiment.

Le Nil & l'Achelois, grands fleuves de la terre,
 Dans leur sein limoneux nourrissent ceste pierre,
 De couleur blanchissante & de mesme faueur
 Que le lait, des enfans le pere nourrisseur.

FIN DES AMOURS ET NOUVEAUX ECHANGES
 DES PIERRES PRECIEUSES.

DISCOVRS
DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

III.

II



A MONSEIGNEVR

FILS ET FRERE DE ROY. (1)

MONSEIGNEVR, il y a trois ans passez que le feu Roy, vostre frere, estant à Fontainebleau, me commanda luy faire lecture des quatre premiers chapitres du Discours de la Vanité, où il prist tant de plaisir qu'il se les fist relire plusieurs fois apres, me commandant tres-expressément que i'eusse à paracheuer le reste : Ce que plustost i'eusse fait n'eust esté sa mort inesperee, & vne griefue maladie qui m'a tenu en langueux deux ans entiers. Depuis le recouurement de ma fanté, i'ay pris peine à le parfaire le mieux que i'ay peu, en deuotion de vous le presenter, esperant que prendrez plaisir en la contemplation de si graues & si sages propos,

1. François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, le quatrième fils de Henri II et de Catherine de Médicis; né en 1564, mort en 1584.

pour l'affection que vous portez à la vertu, & à toutes choses dignes d'un vaillant & magnanime Prince tel que vous estes, qui desire composer la felicité de sa vie & entretien de sa grandeur, à l'exemple & imitation de ce grand & sage Roy, autheur de ce discours.

A Paris, ce xxx. Iuillet M. D. LXXVI.

Vostre tres-humble & tres-
obeissant seruiteur

REMY BELLEAY.

AV DIT SEIGNEVR.

AVRE ne puis choisir pour sacrer mon labeur
Que vous, qui d'un grand Roy receustes en partage,
Favorisé du Ciel, la force & le courage,
La grace, la façon, la vaillance & l'honneur.

Puis l'œuvre est d'un grand Roy, qui fils & successeur
Des vertus de son pere, eut le surnom de Sage :
Vous frere & fils de Roy, naissant pristes l'image
Du pere & de l'ayeul, l'esprit & la grandeur.

Iouissez donc, heureux, des graces immortelles
Que vous auez de Dieu, recognoissant que d'elles
Vient le doux entretien de la prosperité :

Tirant de ce Discours, que le cours de la vie
N'est qu'une passion, qu'un desir, qu'une enuie
De travailler soy-même, & pure vanité.

R. BELLEAY.



DISCOVRS
DE LA VANITÉ,

PRIS DE L'ECCLESIASTE

DE SALOMON.

CHAPITRE I.

Tout ce qui est sous le Soleil n'est que Vanité.
La trop curieuse recherche des choses,
Vanité.

DE pure vanité la Terre est toute pleine,
Tout n'est que vanité des vanitez tres-vaine:
Mais quel heur plus benin sent l'homme
des traux
Qu'il prend sous le Soleil, qu'un orage de maux?
Toute chose prend fin, l'autre vient en sa place,
Nouvelle renaissant, pendant que l'autre passe:
Mais la Terre immobile & seure en ses contours,
Dure eternellement & demeure tousiours
Ferme comme vn theatre, où de l'humaine vie

Se ioué tour-à-tour la vaine Comedie :

L'vn faisant le Berger, l'autre le Bucheron,

Le Prince, le Marchand, l'autre le Vigneron.

Le Soleil dans la mer la nuit venant se couche,

Puis se leue au matin de son humide couche,

Tournoyant & roulant, gauche, par le trauers

De l'écharpe animee en ce grand Vniuers.

Le vent souffle au midi, puis aussi tost retourne

Aux bouches d'Aquilon, où en soufflant se tourne,

Balloyant terre & mer de son aile qui bruit,

Puis s'accoifant reuiet en son mesme circuit.

Tous les fleuues courans, les torrens, les riuieres

Dreiffent dedans la mer leurs humides carrieres,

Et pour ce grand amas ne regorge la mer,

Puis dedans leurs canaux ils se vont renfermer :

Ainsi vont & reuont, & de plus viste course

Roulent és flots marins, puis recherchent leur source.

Tout ce qui sous le Ciel soupire, & prend vigueur,

Eft trop plus difficile, & de plus grand labeur

Qu'on ne peut concevoir, & l'œil qui veut apprendre.

N'est iamais foul de voir, ny l'oreille d'entendre.

Tout cela qui doit estre est ce qui a esté,

Qui fut, & qui fera reconneu, inuenté,

Defia faict & refaict, subiet à l'entrefuitte.

Qui renaist en mourant par certaine conduite :

Bref la viue clairté du Soleil pur & beau

Ne voit rien sous le Ciel qui soit faict de nouveau,

Et n'y a chose au monde ou si rare, ou si belle,

Que l'on puisse iuger estre chose nouvelle :

S'elle semble nouvelle à nos siecles derniers,

Defia la connoissoyent nos peres deuanciers.

Des choses aduenir, & des choses presentes,

Qui furent, & seront & viues & absentes,

La memoire se perd, & les ourages tous

De ceux qui ont esté, & seront apres nous :

Tout s'escoule en fumee, & se gliffe & se plonge
Sous les flots de l'oubli, & se perd comme vn songe.

J'ay porté d'Israël le sceptre dans la main,
J'ay pressé sous le ioug les ondes du Iourdain,
J'ay fouillé, j'ay cherché pour sçavoir & conneître
Toute ame qui soupire, & qui viuant prend estre
Sous la voûte du Ciel, pour sçavoir les raisons,
Le tour & le retour des temps & des saisons,
Ourant le sein fecond de la mere Nature,
Qui donne le tetin à toute creature :
Et croy que ce grand Dieu transmist ce vain desir
Dans le cœur des humains, non pas pour le plaisir,
Mais pour les trauailler & les tenir en crainte,
Altez de sçavoir sous honneste contrainte.

J'ay discouru, sçauant, des Astres radieux,
Et des cercles dorez qui roulent dans les Cieux :
J'ay fouillé dans le creux des ondes emperlees,
Et mesuré le fond des plaines estoilees :
Entendu le iargon des prophetes oyseaux,
Des Princes & des Rois les accidens nouueaux :
Espluché grain à grain les semences fertiles
Des plantes, en naissant qui reueissent gentiles
La Terre de verdure, la bigarrant de fleurs
Sous l'émail contrefait de cent & cent couleurs :
Recherché, curieux, les causes plus secretes
Du flot & du reflot, la course des Planetes,
Et sous les flancs cauez des hauts monts fourcilleux
Les souffles animez des soupiraux venteux :
Descouuert les thresors & les veines dorees,
Du ventre de la Terre auarement tirees :
Les poutres, les cheurons, les neiges, les frimas,
Les tourbillons rouans, & le gresleux amas
Rebluté dedans l'air en pelotes menuës,
Et le soufre esclatant empierré dans les nuës,
Les fantômes de l'air, les Chéures, les Dragons,

Et le feu menaçant de l'Astre aux cheveux longs,
 Les images clouez dans la voûte azurée,
 Les troupeaux escaillez de l'humide contrée,
 De la Terre & du Ciel les accidens diuers,
 Et bref ce qui se brasse en ce grand Vniuers :
 Mais en fin i'ay trouué estre chose inutile,
 Vn labeur mal choisi, vne peine sterile,
 Et vn tourment d'esprit. Ce qui est mal poli,
 Raboteux & tortu, ne peut en autre pli
 Se tourner ou dresser : tout cela qui se monte
 Et court à l'infini ne se peut mettre en compte :
 La seule Maïesté du grand Dieu tout puissant
 Est par tout infinie, & son bras rougissant
 De tonnerre & d'esclair retient dessous la bride
 De ce grand Vniuers & le plein & le vuide.
 Ce qui est corrompu & banni du sentier
 De ce commun voyage, en son estre premier
 Ne retourne iamais, or que de ceste vie
 Toufiours se corrompant la fin soit infinie.

Je disois en mon cœur : Je suis fait vn grand Roy,
 Surpassant en grandeur tous ceux qui deuant moy
 Dessus Ierusalem ont eu quelque puissance,
 Soit en gloire d'honneurs, science, ou preuoyance :
 Je me suis trauaillé pour connoistre & sçauoir
 Tout cela par labeur que peut l'humain pouuoir,
 Employant sans repos les beaux iours de ma vie
 Pour sçauoir bien & mal, & prudence & folie :
 Mais en fin i'ay conneu que c'est pour verité
 Affliction d'esprit, & pure vanité.
 Car pour trop de sçauoir l'ame deuient fascheuse
 Et pleine de chagrin, chetifue & langoureuse,
 Et qui veut achepter le sçauoir par labeur,
 Aux plaisirs de sa vie il adiousté douleur :
 Ne pouuant embrasser tant de sçauoir ensemble,
 Que trauail sur trauail en se rongean n'assemble.

CHAPITRE II.

En trop de delices , Vanité. En bastimens
superbes , iardinages , complants , richesses
superflues , Vanité. Mesme fin & mesme
euenement du sage preuoyant , & du fol
mal-aduisé.

Svs (disois-ie), mon ame, il te faut esprouuer
Les douceurs de la vie, il te faut abreuuer
Au lac de volupté : auant, il te faut suiure
Les pas & les appas du miel qui nous enyure
Et nous plonge en ließe : arriere desplaisir,
Or ie me veux gorger & noyer de plaisir,
Et charmer le souci qui ses griffes allonge
Acharné dessus nous, & sans trefue nous ronge.
Esprouuant ce discours, i'ay conneu clairement
Que le plaisir n'est rien que vain enchantement,
Assurant que le ris n'est qu'une frenaisie,
Qu'un charme, qu'une erreur, troublant la fantaisie,
Et que la volupté n'est qu'un vain aliment
Qui trompe nos esprits d'une amorce de vent.
Alors ie proposé traittant la Sapience,
Retirer, desbordé, ma chair de l'indulgence,
Du vin & du plaisir du tout me bannissant,
Pour trouuer, bienheureux, où gist l'heur fleurissant
Et le bien souuerain, que les enfans des hommes
Vont ainsi recherchant sous le Ciel où nous sommes.
I'ay fait des actes grands, & des œuvres parfaits,
I'ay fait rougir le Ciel de superbes palais,
I'ay planté, i'ay semé, i'ay fait le iardinage,
Dressé complant nouueau, choisi le pasturage
Gras, fertile & fecond : enté dans mes vergers

Toutes fortes de fruits, Orangers & Figuiers,
 Les vns pour le Printemps, les autres pour l'Automne
 Qui de raifin muscat fon beau chef enuironne :
 Sous le soc argenté faict geindre les toreaux,
 Marié de ma main aux branches des ormeaux
 Le reiet tendre & mol des vignes ondoyantes,
 Qui leur ferroyét le flanc, & de leurs mains rampâtes
 A petits doigts crochus sur les branches grimpoient :
 Puis la faison venue, ensemble ils estriuoyent
 A qui se chargeroit, & sembloit que Nature
 Prist quelque doux plaisir en mon agriculture.

L'ay faict des reseruoirs, & canaux & ruisseaux,
 Pour tenir le pié frais des ieunes arbrisseaux
 Qui dedans mes iardins en tout temps reuerdissent,
 Et pour mes beaux vergers qui sans cesse florissent.
 L'ay tenu sous ma main suite de seruiteurs,
 L'ay tenu court ouuerte à tous les grands Seigneurs :
 L'ay nourry plus de bœufs, & de troupes vestues
 De laine sur le dos, plus de chéures barbues,
 Que tous ceux d'Israël qui seigneurs deuant moy
 Ont retenu l'empire & puissance de Roy.
 L'ay songneux amassé l'auoir & la richesse,
 Pour foulager les maux, compagnons de vieillesse.
 L'ay faict fondre & tailler cuues & vases d'or,
 L'ay suant espargné le plus riche thresor
 Que pourroyent desirer & les Rois & les Princes,
 Et les Seigneurs plus grands des auares Prouinces.

Je me suis ordonné Chantres de toutes parts,
 Chanteresses aussi, qui de leurs sons mignards
 Enchantoyent mes ennuis : j'ay gousté les delices
 Des enfans de la Terre, & les douces blandices
 Des esclaves de choisis prises en guerroyant.
 Je me suis faict grand Roy, sur terre me voyant
 Plus auancé de biens, d'honneurs & de cheuance,
 Que tous les autres Rois : aussi la Sapience

M'a si bien commandé, hôteſſe de mon cœur,
Que ſur tout Iſrael ie demeuray ſeigneur.

J'ay de tous les plaifirs que les yeux ſçauroyēt prédre
Rendu les miens contens, & mon oreille tendre,
Sans point leur refuſer ce qu'ils ont deſiré.
J'ay donné à mon cœur ce qu'il a ſoupiré
Sans rien luy dérober de plaifir ou de ioye,
Le ſoulant des appas de l'amoureuſe proye,
Et douces voluptez. Ainſi doncques mon cœur
A iouy bienheureux du fruit de ſon labeur :
Et ceſte iouyſſance a reſté le partage
Du trauail que j'ay pris en cet humain voyage,
N'ayant rien de plus cher ny de plus précieux
Remarqué ſous le Ciel, que repaiſtre nos yeux
Affamez de plaifir, & rechauffer noſtre ame
Froide & palle d'ennuy, de quelque douce flame.

Lors voyant à part moy l'effect de mes deſſains,
Et l'ouurage acheué du trauail de mes mains,
J'ay reconneu, chetif, que cela n'eſt que peine,
Qu'affliction d'eſprit, & vanité très-vaine :
Et que deſſus la Terre il ne ſe trouue en fin
Choeſe qui ſoit durable, & ne trouue ſa fin.

Après j'ay trauaillé les beaux iours de ma vie
Pour coupler la ſageſſe avec la frenaiſie,
Et la gaillarde humeur de la folie auffi.
Mais qu'eſt-ce que de l'homme, & meſme de celuy
Qui voudroit imiter, ambitieux, l'ouurage
Formé de ce grand Dieu, pour l'humain auantage?
Après Dieu, ſont les Rois qu'on ne peut imiter,
Soit à prendre plaifir, ou ſoit à l'inuenter :
Et qui veut eſſayer de leurs plaifirs le moindre,
Il ne luy reſte en fin qu'un regret pour ſe plaindre.

Or comme la lumière eſparſe dans les Cieux
Eſt plus belle cent fois, & plus douce à nos yeux,
Que n'eſt l'obſcurité : ainſi la Sapience

Apparoist plus cent fois que l'aueugle Imprudence.
Car le Sage a deux yeux attachez sur le front,
Et le Fol chancelant ne connoist pas où vont
Ses piez mal-assurez : car il marche en tenebres,
Sans discerner du bien les accidens funebres :
Si sçay-ie bien pourtant que tous egalement
Courent mesme fortune, & mesme euenement.
Et pourtant mille fois i'ay dit dedans mon ame :
Puis qu'il me faut, contraint, ourdir la mesme trame
Que le fol, que me sert auoir tant trauaillé
Pour estre le plus sage & le mieux conseillé?
Puis i'ay dit en mon cœur, que ce labeur extrême
N'estoit rien que du vent, & la vanité mesme :
Car du sage & du fol en mesme monument
La memoire & le nom dort eternellement
Et meurt enseuelie : & ce qui est en estre
Sera mis en oubly, fans plus iamais parestre
Sur terre, dedans l'air, ny fous le marbre mol :
Car le plus sage meurt tout ainsi que le fol.
Cause que ie veux mal aux beaux iours de ma vie :
Car tout ce qui se brasse, & viuant se manie
Sous le crespé doré de ce Dieu radieux,
Me vient à contrecœur, & desplaist à mes yeux,
N'estant que vanité, & meche qui enflame
Affliction d'esprit, & tourment dedans l'ame.
Ie porte haine aussi mesmes à mon labeur,
Dont iouist apres moy vn nouueau successeur.
Hé qui sçait si celuy sera ou fol ou sage,
Qui viendra possesseur à mon riche heritage?
Toutefois, bienheureux, il iouira feigneur
De l'or de mon espargne, & de tout ce labeur
Que viuant i'ay souffert, & de ceste sagesse
Qui m'a serui de guide au cours de ma ieunesse
Iusques au poël grison, reconnoissant aussi
Que cela n'est que vent, que peine, & vain fouci.

Dont reuenant à moy, ie m'osté ceste enuie
De iamais trauailler, voulant tramer la vie
D'un homme de plaisir, fauourant le beau iour,
Pour me rendre content en cet humain sejour.
Car l'homme or qu'il ait pris, armé de sapience,
Tant de labeurs guidez d'adresse & de prudence,
Si laisse-t-il la part où il a tant veillé
A celui qui iamais n'y aura trauaillé :
Ce qui est vanité, & mal insupportable.

Hé qu'a l'homme ici bas de l'espoir lamentable
Et de l'affliction qu'il nourrit en son cœur ?
Les iours fâcheux & longs ne luy sont que douleur,
Le Soleil luy desplaist, & quand la nuit est close,
Au lieu de reposer son ame ne repose :
Ce qui n'est rien que vent, & vaine passion.
Car l'homme n'a de bien en ce monde, sinon
De boire & de manger, faire iouir son ame
Du fruit de son labeur : ce qui vient & se trame
De la grâd' main de Dieu. Mais quel Prince ou quel Roy
A goûté le plaisir plus doucement que moy ?
Il donne à qui luy plaist & le sens & la vie
Pour se donner plaisir : au malheureux, l'enuie
De tousiours assembler, recueillir, amasser
Or, argent & cheuance, & biens qu'il faut laisser
A celui qui à Dieu est du tout agreable,
Qui prend sans trauailler l'heur de ce miserable :
Ce qui n'est rien encor que pure vanité,
Trop fidele compagne à nostre infirmité.

CHAPITRE III.

Toutes choses croissent & perissent en leur temps.

TOUTE chose qui croist, qui vit, & qui soupire,
Naissant & vieillissant sous le celeste empire
De la voûte du Ciel, a sa propre saison :
Tout cela qui se range à l'humaine raison,
Qui se fait, qui se brasse, & qui se delibere,
A son cours limité, & sa iuste carriere.

Temps de naistre en ce monde, & de mourir aussi :
Temps de prendre plaisir, & de prendre souci :
Il y a temps prefix & certaine ordonnance
D'ensemencer la terre, & cueillir sa semence,
De planter, d'arracher, de tuer, de guarir,
De ruiner le vieil, & de nouveau bastir :
Temps de pleurs, temps de ris, de ioye & de tristesse,
De sauter, de gaudir, de se mettre en liesse :
Temps de ietter la pierre, & temps de l'amasser :
Temps propre d'embrasser, & temps de s'en passer :
Temps d'acquerir des biens, & temps de les despendre :
Temps de cueillir les fruits, & temps de les espandre :
Temps de coudre & descoudre, & temps de déchirer :
Temps propre de se taire, & temps propre à parler :
Téps de haine & d'amour, téps de paix, téps de guerre.
Qu'a l'homme dauantage en ceste basse Terre,
Suant & trauaillant, entre tant d'accidens
Qu'il prend sous le Soleil, que le cours de ces temps ?

J'ay songneux regardé sous le Ciel où nous sommes
Ce labeur journalier, que Dieu aux fils des hommes
A prudent ordonné : car pour les trauailler
Il a fait & basti tout beau, & bien entier,
Chacun en sa saison, nous laissant vne flame,
Vn poignant aiguillon qui va piquant nostre ame

D'un desir importun d'apprendre & de sçauoir
 Ce qui est hors de nous, & de nostre pouuoir.
 Car des œuvres de Dieu les raisons sont cachees,
 Mesme à ceux qui de pres les ont plus recherchees,
 L'esprit ne pouuant pas comprendre tant soit peu
 L'œuvre & le bastiment qu'a dressé ce grand Dieu
 Dés le commencement iusqu'à la fin derniere.

Dont sage ay rapporté connoissance tres-claire,
 Qu'il n'est rien de meilleur en ce grand Vniuers
 Que s'esjouir heureux de passetemps diuers,
 Faire bien en sa vie, & que l'homme recoiue
 Le fruit de son labeur, si qu'il mange & qu'il boiue
 En se donnant plaisir, sans espargner le sien :
 Car c'est vn don de Dieu de iouyr de son bien.

L'œuvre de ses saints doigts que nous voyés parestre,
 Est tel, & fera tel, & retiendra son estre,
 Autant qu'il luy plaira : car l'homme n'a pouuoir
 D'oter ou d'adiouster à son iuste vouloir.
 Cause qu'espouuantez de ses diuins ouurages,
 Le genoil recourbé luy faisons les hommages
 Deuz à sa Maiesté, en esleuant aux Cieux,
 Admirant sa grandeur, & la teste & les yeux.

Ce qui est forbanni du sentier de la vie
 Retourne vne autre fois, & sa course finie
 Par l'eschange ordonné qui se fait en la mort
 A son tour reuiendra : car Dieu puissant & fort
 Par vn nouveau rappel retire, & fait renaistre
 Ce qu'il auoit chassé & banni de son estre.

Pour redoubler encor ces inconstans labeurs,
 J'ay veu l'iniquité, & cent nouveaux malheurs
 Regner entre les grands, & au lieu de iustice
 Souffrir l'impiété, l'erreur & l'iniustice :
 L'homme de bien moqué, le mechant careffé,
 Sous la main des plus forts l'innocent oppressé.
 Lors ie dis en mon cœur : Dieu iugera le iuste

De iuste iugement, comme il fera l'iniuste.

Soudain ie repensé sur le faict des humains,
Que Dieu les a faits grands, excellens, neantmoins
Pour domter leur orgueil, ne veut pas qu'ils dédaignent
Aux brutes qui çà bas viuant les accompagnent
Faire comparaïson : car presque egaleement
S'affligent sans raison, viuant ensemblément.
Et vrayment quant au corps ils sont comme la beste :
Ce qui tombe sur l'un, il tombe sur la teste
De l'autre, ayant semblable & pareille action :
Tous ont mesme soupir & mesme passion,
L'esprit commun leur donne & sentiment & force,
Et mouuement pareil : & sous la viue escorce
De ce tige mortel, l'homme ne scauroit voir
Qu'il ait dessus la beste auantage ou pouuoir.
Tout ainfi que l'un meurt, l'autre meurt, & n'a l'homme
Rien de plus precieux que la beste : & en somme
Tout n'est que vanité, tout court en mesme lieu,
Tout s'en retourne en poudre, & se fait peu à peu
Ce qu'il estoit alors que sa lenté matiere
Trempoit confusément en sa masse premiere,
Despouillant en la mort le mesme accoustrement
Qu'il auoit pris naissant de son propre element.

Mais qui sçait si l'esprit de l'humaine semence
Vole au Ciel, & celuy des animaux s'ellance
Sous les flancs de la Terre? Il n'y a rien meilleur
Que iouir bienheureux du fruit de son labeur :
Et ceste iouissance est l'vnique partage,
Et le fruit mieux choisi de ce commun passage.

Dócques ne trouuât rien ny plus cher, ny plus doux
Que iouir de ce bien qui coule iusqu'à nous
Par les auares mains de quelque miserable,
Viuous, viuous heureux : rien n'est au monde stable.
Hé qui ramenera l'homme pour reuenir
Iuger apres sa mort ce qui doit aduenir?

CHAPITRE IIII.

Les miseres & afflictions des innocens : le labeur
des hommes ambitieux, vain & inutile :
mesme de celuy qui vit seul & solitaire, sans
heritier & sans ami.

Rvis détournant les yeux sur les maux ordi-
naires
Que souffrent icy bas les bons, de leurs
contraires,
Haletant & soufflant sous les fieres rigueurs
Des hommes violens, i'ay veu les chaudes pleurs,
Les torts & les ennuis, les sanglots & les plaintes
Du peuple soupirant sous les fieres contraintes
Des grands, & nul d'entre eux eschaufé d'amitié
N'auoit de son malheur tant seulement pitié,
Ingrat & plein d'orgueil qui pas ne le console
Pour flatter son malheur d'une douce parole.

Car ceux qui sous le ioug le fouloyent inhumains,
Estoyent ceux qui la force auoyent entre leurs mains.
Ainsi nul se trouuoit sous ceste violence,
Aux pauvres affligez qui donnaist allegence :
Estimant plus heureux cent & cent fois les morts
Que les viuans, subiets à si cruels efforts,
Et plus heureux encor cent & cent fois quiconques
Sous vn air defaistré auorté ne veit oncques
Toutes les malheurtez qui au monde se font,
Et qui mourant n'a veu les outrages qui vont
Menaçant nostre chef. I'ay bien veu dauantage
Iettant l'œil sur l'emprise & le commun ouurage
De l'homme de trauail, qui ne tasche qu'à fin
D'auancer sa fortune, & nuire à son voisin.

Autres époiçonnez de contraire folie
 Vivent sans traualier, & traualient leur vie,
 De paresse engourdis, mornes d'oïfueté,
 Rongeant leur propre chair d'extrême pauureté,
 Ennemis de labeur : & disent à chasque heure,
 Iambes & bras croïsez, que la vie meilleure
 Est celle qui se prend sans peine & sans sueur,
 Plus douce estant la mort que viure par labeur,
 Ne faïfant cas entre eux de celle que l'on prise,
 Si pour se traualier elle doit être acquise :
 Difant qu'un petit bien dans le creux de la main
 Est trop plus sauoureux, pour appaïser la faim,
 Que d'auoir par labeur l'une & l'autre main pleine.

L'ay remarqué encor vne chose plus vaine :
 C'est de l'homme seulet, qui se perd & se rompt
 De traual & de peine, & n'a point de second,
 Veuf de frere & d'enfans, & tout autre lignage,
 Pour venir successeur à son riche heritage :
 Seulement vn amy luy manque, & le fouci
 Pourtant ne l'abandonne, ains le tourmente ainfi
 Que si par le traual qui le mine & le fonde
 Il deuoit enrichir & nourrir tout vn monde :
 Et si l'argent ny l'or, ny le bien qu'il attend,
 Ne pourroyent fatisfaire à le rendre content,
 Tant il est miserable, & ses deux yeux auares
 Ne peuuent estre fous de richesses barbares,
 Sans qu'il pèse en soy mesme : Hé pour quel successeur
 Trauallé-je mon ame, en la priuant de l'heur
 De gouster le doux fruit du labeur de ma vie ?
 Ce qui est vanité, & pure frenaïsie :
 Car il ne faut iamais tant estimer le bien,
 Que l'on mette en oubli & soy mesme & le sien.

Il vaut doncques trop mieux d'amitié mutuelle
 Faire chois d'un ami, qui soit ferme & fidelle,
 Tel qu'on le peut choisir pour en auoir secours,

Et couler doucement le fil de nos beaux iours :
 Si l'un d'eux bronche bas, l'autre prompt le releue,
 Mais s'il tombe estant seul, compagnon il ne treuve
 Qui luy donne secours & luy preste la main,
 Tant il est miserable, & se trauaille en vain.

Malheureux est celuy qui n'a l'adresse prompte
 D'un ami bien choisi, pour déguiser sa honte,
 Et qui durant la nuit contregarde songneux
 Que le mordant Hyuer ne lui soit outrageux,
 Le defendant, benin, des malheurs ordinaires
 Où sont reduits en fin les hommes solitaires.

Celuy qui dort seulet n'a force ny chaleur,
 Il n'a pour compagnon que le songe & la peur :
 Aussi deux en vn liét prenant repos ensemble
 S'eschauffent aisément. La force qui s'affemble
 De deux hommes contre vn, est plus forte beaucoup
 Que celle de celuy qui seulet n'a qu'un coup :
 La corde à trois cordons n'est pas si tost rompue.

L'enfant qui de plaisir n'a l'ame corrompue,
 Estant & pauvre & sage, est plus heureux cent fois
 Que le Roy fol & vieil, qui mesprisant les lois
 Dedaigne son conseil. Il aduient qu'un estrange
 De serf deuienne Roy, & par nouuel eschange
 Prenne le sceptre en main : & cil qui est nay Roy
 Mesme dans son royaume aille chercher de quoy
 Trainer sa pauvre vie, & meure miserable.

J'ay veu l'ambitieux, qui d'un pié fauorable
 Marche deuant les grands, suiure le premier fils
 Qui deuoit successeur au royaume estre mis
 Apres la mort du pere : on le suit, on le presse,
 Chacun luy fait la court, le prise & le caresse,
 Nombre de seruiteurs ne luy manquent iamais :
 Il aduient toutesfois que ce nouueau succès
 Dechet avec le temps, comme celuy du pere,
 Bref il tombe en mespris : la puissance s'altère

Et du ieune & du vieil, l'une & l'autre à son tour :
 Le vieil perd son credit, le ieune a le bon iour
 Et la faueur de tous, en fin en decadence
 S'escoule avec le temps la royale puissance.
 Ce qui n'est rien encor que vaine ambition,
 Qu'affliction d'esprit, & vaine passion.

Quand tu voudras, deuôt, entrer dedans le temple
 Du Seigneur tout puissant, voy de pres & contemple
 L'honneur que tu luy dois : car luy doux & benin
 De ton humble priere est tousiours bien voisin.
 Il te voit, il te sent (ô diuine merueille),
 Il s'approche de toy, & te preste l'oreille,
 Tant il est amoureux de nous pauvres humains,
 Qui ne sommes rien plus que l'œuvre de ses mains.

CHAPITRE V.

Ne faut parler ny promettre legerement à Dieu,
 ny s'esbahir de l'oppression des pauvres.

Sois sobre de la langue, & ton cœur ne
 s'auance,
 Trop hasté, de parler deuant Dieu, dont
 l'essence

Reside dans le Ciel, toy qui es icy bas
 Citoyen de la Terre : & pource il ne faut pas
 De babil importun traualier sa hautesse.
 Car le trop de langage est la source & l'hostesse
 Des songes mensongers : puis en trop de babil
 Le fol se manifeste, & se monstre inutil.

Si tu promets, deuôt, de chastement apprendre
 Quelque vœu deuant Dieu, haste-toy de luy rendre :

Car aux fols & menteurs Dieu son plaisir n'a mis.
Rends-luy doncques les vœux que luy auras promis :
Car mieux vaut ne vouër, & trop soudain promettre,
Que faillir à son vœu. Garde-toy de permettre
Que ta bouche en parlant fasse pecher ta chair,
Et ne t'excuse point deuant l'Ange tres-cher
Qui fonde tes penfers, & marque ton offense
En tes propos legers, que soit par ignorance :
Car Dieu, nostre secours & l'entretien commun,
Se courrouce, irrité de babil importun.
Bref de trop de langage, ainfi que de vains songes,
Ne s'engendrent sinon vanitez & mensonges.

Crain donc, pauvre chetif, la main de ce grâd Dieu :
Trembler sous sa fureur il nous faut en tout lieu,
Et ranger nos desseins à sa grand' prouidence,
Excusant le defaut de l'humaine impuissance.

Si tu vois d'aenture en ce grand Vniuers
L'auarice des grands, & leurs maux descouuers,
L'oppression du peuple, & au lieu de iustice
Regner l'iniquité, la force & l'iniustice,
Ne t'esbahis pourtant des saintes volontez
Du Seigneur, qui du Ciel marque les cruantez
Des hommes d'icy bas, & d'en haut les regarde,
Trop plus haut esleué que ceux qui sous sa garde
Commandent sur la Terre : où n'y a rien plus seur
Qu'auoir vn peu de bien, & le mettre en valeur,
Auoir le champ fertile, dont la motte feconde
Peut nourrir son seigneur du fruit dont elle abonde.
Qui cet heur a conquis pour les siens & pour foy,
Celuy vit plus content & plus heureux qu'un Roy.

Quiconque aime l'argent, iamais ne rassasie
Ses poulmons alterez de ceste frenaisie :
Et qui veut amasser tousiours or dessus or,
Iamais n'est iouissant du fruit de son thresor.
Quel bien tire celuy de ses terres fertiles,

Sinon voir de ses yeux cent bouches inutiles
Gourmander tout le sien? Car où sont les Seigneurs
Riches & opulens, là sont force mangeurs.

Le sommeil de celuy qui ses membres trauaille
Est doux & gracieux, soit qu'à son ventre il baille
Trop ou peu de viande : & l'or traistre'en couleur
Defrobe le repos sans fin à son seigneur.

N'est-ce sous le Soleil vn autre mal estrange
De l'auoir superflu, qui plus souuent se change
Au peril de celuy qui en est possesseur,
Tout son or perissant és mains d'un dispenſeur,
Qui le fond & l'employe en vn mauuais meſnage,
Pour luy ny pour les ſiens ne luy reſtant l'vſage
(Tant il eſt malheureux) d'un ſeul morceau de pain
Pour couurir ſa miſere, & pour tromper ſa faim?

Comme il eſt forti nu du ventre de ſa mere,
Tout ainſi ſ'en retourne en la maſſe premiere
Dont il eſtoit iſſu, ſans que de ſon labeur
Remporte auecques ſoy tant ſoit peu de bonheur.
Mais n'eſt-ce vn grãd regret qu'il faut que l'homme forte
Ainſi qu'il eſt venu, ſans que rien il emporte
Pour auoir trauaillé ſoupirant & viuant,
Et que tout ſon labeur ſ'enuole auec le vent :
Ores qu'il ait trainé les beaux iours de ſa vie
Tous confits de rigueur, de colere & d'enuie?

Doncques ce que j'ay veu de bon ſous le Soleil,
C'eſt de boire & manger, & iouir du traueil
Qu'on a pris en ſa vie : eſtant la part meilleure
Qui nous reſte en viuant, & en mourant demeure.
Auſſi c'eſt don de Dieu de ſçauoir bien iouir
Des graces qu'il nous donne, & viuant ſ'eſiouir
Du fruit de nos labeurs, rire, manger & boire.
Celuy qui vit ainſi, viuant perd la memoire
Du malheur de ſon temps, de Dieu ayant cet heur
D'auoir touſiours lieſſe & plaſir en ſon cœur.

CHAPITRE VI.

La misérable vie du riche avaricieux : la
différence du sage & du fol.

AVREZ malheur i'ay veu sur la Terre où nous
sommes,
Qui tourmente sans fin, & trauaille les
hommes :

C'est de cil à qui Dieu a départi du bien,
Gloire, faueur, richesse, à qui ne defaut rien
Des plaisirs que son ame & desire & pourpenfe,
Seulement luy defaut l'heureuse iouissance
Et bonne volonté d'en vouloir bien vser :
Puis l'estranger en fin alteré d'épuiser
Le fonds & le thresor de cet infatiable,
En fera l'heritier, mal vrayment incroyable.

Quand l'homme de son tige auroit fait cent enfans,
Chargé son poil grison d'un fort grand nombre d'ans,
Sans auoir de son bien rendu sa vie heureuse,
Son corps n'estant pressé sous la lame poudreuse,
Gisant nu sans tombeau, ie dy que l'abortif
Est cent fois plus heureux que ce pauvre chetif
Qui naist en vanité & retourne en tenebres,
Son nom enseveli sous les cendres funebres :
Pource que l'abortif n'ayant veu de ses yeux
Ny senti la clarté du Soleil radieux,
Dort en plus doux repos que celui qui le vice
A viuant embrassé de brullante avarice,
Sans auoir saouuré de son bien tant soit peu.
Puis ne courent-ils pas tous deux en même lieu ?

Le labeur que préd l'homme est pour nourrir sa vie,
Et son ame pourtant n'est iamais assouie.

Le riche n'a rien plus que cil qui doucement
Conduit ses actions, & qui modestement
Pauvre entre les vians chemine & se comporte,
Viuotant du profit que sa main luy rapporte.

Mais le riche dira qu'il est plus doux à voir
Vn thresor en espargne, & tout contant l'auoir,
Qu'esperer l'incertain, & d'esperance vaine
Se repaistre affamé, & viure de sa peine.
Il s'abuse pourtant : car compter & peser
Vn grand nombre d'escus, est la flamme attifer
De l'auare desir, qui brulle & qui entame
Le cœur iusques au vif, & iusqu'au fond de l'ame :
Ce qui n'est rien en tout que pure vanité
Et passion d'esprit. Ce qui est, a esté
Nommé de mesme nom, & deuant la naissance
L'homme tire du Ciel son nom & son essence,
Trop foible, contre Dieu ne pouuant guerroyer,
Qui le peut d'un clin d'œil abatre & foudroyer.

La vanité prend cours en beaucoup de paroles,
Et se multipliant rend les choses friuoles.
Si tant de vanitez en ce monde ont le cours,
Qu'a l'homme de plaisir au plus beau de ses iours?
Mais sçait-il de quel bien durant sa pauvre vie
Il a plus de besoin, & de quel heur s'uyuie
Est la course à ses iours, trop vainement roulez?
Sçait-il ce qu'il luy faut en ses iours, escoulez
Et passez comme en l'air passe l'ombre legere?
Sçait-il ce qu'il doit estre, apres que sa paupiere
Sera close vne fois d'un dur & long sommeil,
Banni des beaux rayons du clair-voyant Soleil?

CHAPITRE VII.

Ne faut embrasser choses plus grandes que
la force ne peut porter.

MIEUX vaut la suave odeur de bonne renom-
mee
Que du plus doux parfum la senteur em-
bafmee,

Et le iour de la mort est cent fois plus heureux
Que le iour où l'on naist sous vn air malheureux.

Trop meilleur est aller en la maison de larmes,
De soupirs, de sanglots, qu'en celle où sont les charmes
Des douces voluptez, la dance & le festin :
Car en l'vne, de l'homme est la derniere fin,
En l'autre, vn vain espoir de prolonger sa vie.

Plus doux est le chagrin & la melancolie
Que le ris desbordé : car le triste regard
D'un visage abaissé rend l'esprit plus gaillard.
En la maison de pleur les bien sages resident,
En celle de plaisir les ignorans president.

Plus doux est le tancer du sage mille fois
Que le chanter du fol : car son ris & sa vois
Bruit ainsi que le son des espines mordantes
Craquât sous le chaudron dans les flammes tréblantes :
Ce qui est vanité. L'iniure & le dédain
Troublent la douce humeur du cerueau le plus sain,
Et font perdre le sens : le present fauorable
Trompe & gaigne le cœur : cent fois plus desirable
Est la fin de nos iours que le commencement.

L'homme est trop plus heureux qui vit modestemēt
Que l'orgueilleux hautain. Ne fois prompt à colere,
Qui fascheuse tousiours repose familiere
Dans le giron des fous. Ne dy point en ton cœur

Que de nos peres vieux le siecle fust meilleur
 Que celuy de present : c'est imprudence vaine
 Se plaindre de son temps : car c'est chose certaine
 Que les siecles passez, que nous crions heureux,
 Tout ainsi que le nostre ont esté malheureux.

Pendant que du Soleil la lumiere agreable
 Se découure à nos yeux, la vertu remarquable
 Du sage est mieux seante avec vn peu de bien,
 Qu'elle n'est à celuy qui mendiant n'a rien.
 Le secours de vertu, sont les biens : la richesse
 Est le seul entretien & l'appuy de sagesse :
 Pour la faire paroistre il faut auoir de quoy.
 La sagesse pourtant a d'excellent en soy
 Qu'elle donne la vie à celuy qui la garde,
 Viuant apres la mort. En admirant regarde
 L'œuvre de ce grand Dieu : redresser on ne peut
 Ce qu'a plié sa main, si puissant ne le veut.

Sois sage, de façon qu'en faison opportune,
 Sous le vent gracieux de la bonne fortune,
 Ton œil soit preuoyant le temps d'aduersité,
 Que Dieu a fait compagne à la prosperité :
 Affaisonnant ainsi d'un malheur necessaire
 Nostre heur empoisonné tousiours de son contraire,
 A fin qu'on ne trouuast hors luy rien de parfait,
 Et l'homme reconneust comme il est imparfait
 Pendant la vanité des beaux iours de sa vie.

J'ay remarqué le iuste accablé de l'enuie
 Perir en sa iustice, & j'ay veu le mechant
 Plus heureux que le bon, prosperer en pechant.

Pour viure heureusement, ne faut estre trop sage,
 Trop iuste, ny trop bon. Ne fay iamais outrage,
 N'autre folle entreprise, à fin qu'auant le temps
 Ne tranches, malheureux, le cours à tes beaux ans.

Doncques pour euitier les trauerfes du monde,
 Il faut craindre ce Dieu, ce grâd Dieu qui nous fonde

Iusques au fond du cœur : car qui craint le Seigneur,
Heureux peut aisément euitier tout malheur.

Le sage est plus puissant que dix des plus grâds Princes,
Et des plus grands Seigneurs qui tiennēt les Prouinces :
Mais on ne trouue point en ce terrestre lieu
Homme qui fasse bien, & qui n'offense Dieu.

Ne preste point l'oreille aux bauars qui deuifent,
Et destourne ton cœur des propos qui se disent
Des hommes langagers, à fin de n'ouïr point
Mesme ton seruiteur, qui mesdisant te poind :
Reconnoissant en toy qu'en pareille impudence
As vŕé quelquefois de mesme médifance.

I'ay tenté tout cela, esperant par le temps
La sagesse acquerir, mais trop loin de mes sens
Elle s'est esgaree : aussi c'est chose vaine
De la penser trouuer, car elle est trop lointaine.

La Sapience en fin est vn gouffre de mer,
Vn abyfme profond, qu'on ne ŕauroit fonder :
I'ay tourné, i'ay viré pour la penser conneŕtre,
Espié pour ŕauroir & rechercher son estre,
Trouué l'inuention de ŕauroir par labeur
Et le bien & le mal, la fottise & l'erreur :
Mais en fin i'ay trouué & conneu dans mon ame
Que plus fiere & plus dure, & plus aigre est la femme
Mille fois que la mort : son cœur est de laçons,
Ses yeux ŕeruent d'appas, & ses mains d'hameçons.
Celuy seul pourra bien eschapper de ses ruses
Qui est bon deuant Dieu, qui ses graces infuses
Depart comme il luy plaist : mais le pecheur (helas!)
Pipé de ses attraits ŕera pris en ses lacs.

Voyla que i'ay trouué en ce mondain empire,
Recherchant la raison que mon ame desire,
Et qu'elle cherche encor, sans auoir eu cet heur
De la pouuoir trouuer, pour refoudre mon cœur.

I'ay retrouvé ŕas plus entre mille vn preud'homme,

Mais vne preude-femme onc ne trouué. En somme
 le ſçay que Dieu a fait les hommes droits & bons,
 Mais ils ont recherché beaucoup d'inuentions,
 Beaucoup de vains diſcours & raifons vrayſemblables,
 Dont ils ſe ſont rendus eux-mêmes miſerables.

CHAPITRE VIII.

Qu'il faut prendre garde aux paroles des Rois,
 obeir aux Princes & aux Magiſtrats, viure
 ioyeuſement. Que les œuvres de Dieu ſont
 incogneues aux hommes.

RIEN n'eſt à comparer aux paroles prophètes
 Du ſage qui connoiſt des choſes plus ſecretes
 La cauſe & la raiſon : la Sapience en fin
 Addoucift le viſage & le rend plus benin.

Mon fils, ſi tu me crois, ſongneux tu prendras garde
 Aux paroles du Roy, & pareſſeux ne tarde
 De rendre deuant Dieu ce qu'a promis ta foy.

Ne t'abſente, haſtif, des faueurs de ton Roy,
 Et ne retiens ton ame en actions mauuaiſes :
 Car il fait ce qu'il veut, & faut que tu luy plaiſes.

La parole du Roy s'anime de pouuoir
 Et de puissance armee, haute veut apparoir.
 Hé qui ſeroit celui qui voudroit entreprendre
 Luy dire : Que fais-tu ? & qui l'oſaſt reprendre ?

Quiconque gardera les ſaints commandemens,
 Ne fera point de mal : le ſage ſçait le temps
 Qu'on puniſt les mechans. Ce qui ſe delibere
 A temps & iugement : mais grande eſt la miſere
 De l'homme qui n'a pas en viuant ce bonheur

De cognoistre son mal, & prevoir son malheur,
Ignorant des raisons, & des choses futures.

Mais dites, ie vous pry, par quels diuins augures
Peut-il, sage, prevoir les choses aduenir?
Ainsi que l'on ne peut contraindre ou retenir
Le vent dedans la main, aussi l'homme sur terre
N'a pouuoir sur la mort : la mort est vne guerre
Dont le plus grand guerrier ne peut estre vainqueur :
La force sur la mort n'a pouuoir ny faueur.

L'ay conneu tout cela, & recherché les choses
Qui sont sous le Soleil secretement enclofes :
Mais tousiours par le fort le foible est oppressé,
Le moindre par le grand tousiours est offensé.

Puis i'ay veu les mechans iusqu'à la sepulture
Viure heureux & contens : & ceux qui en droiture
Et saintes volonte, & crainte du grand Dieu,
Auoyent, bons, cheminé, & hanté le saint lieu,
Desdaignez & moquez dedans la cité mesme
Où ils auoyent vescu d'une iustice extrême :

Or que soit vanité. Les iuges paresseux
D'executer soudain le iugement de ceux
Qui sont fouillez de crime, ou d'autre malefice,
Sont cause de nos maux, à faute de iustice :
Qui fait que les enfans des hommes ont le cœur
Plus prompt à faire mal, & plus duit au malheur.

Or si la main de Dieu en grands honneurs auance
Et prolonge les ans du mechant qui l'offense,
En vices desbordé, si sçay-ie bien pourtant
Qu'il sauuera celuy qui le va redoutant,
Et qui tremble, craintif, sous les traits de sa face.

Au pecheur, au mechant il denira sa grace,
Et comme ombre legere escouleront ses iours
Tranchez & raccourcis au plus beau de leur cours :
Car il ne craint de Dieu la force espouuantable.

Vne autre vanité sur la terre habitable

Se fait de iour en iour : c'est qu'il aduient au bon
 Ce qui deuft aduenir au mechant pour guerdon,
 Et mefmes il efchet bien fouuent à l'iniufte,
 Mechant & reprouué, felon l'œuvre du iufte :
 Ce que j'ay dit encor n'efre que vanité,
 Eftimant deffus tout l'honneste volupté.
 Car fous le Ciel voulté n'y a rien d'agreable
 Que boire & que manger ioyeuſement à table,
 Et ſe donner plaifir : & cela pour le moins
 Reſte pour tout le fruit du labeur des humains,
 Qui trainent ici bas la trame de leur vie
 Que Dieu, benin & doux, à tous a departie.

Plus cherchant j'ay trouué que l'homme curieux
 D'efre grand en ſçauoir, n'a repos en ſes yeux
 Soit de iour ſoit de nuit : & ſi ſçay dauantage
 Quant aux œuvres de Dieu, meſme que le plus ſage
 N'en peut rendre raifon, ores que ſur ce point
 Il ſe trauaille en vain, & ne le trouue point.
 Et ſi de le ſçauoir il ſe vante, il ſ'abufe :
 Car Dieu ſeul qui le ſçait, aux hommes le refuſe.

CHAPITRE IX.

L'homme ne peut cognoiſtre par ſes œuvres
 ſ'il eſt aimé de Dieu ou non. Meſmes acci-
 dens aux bons & aux meſchans, quant aux
 paſſions corporelles.



J'AY mis tout mon trauail pour ſainement
 apprendre
 Ces beaux ſecrets, à fin de vous les faire
 entendre :
 C'eſt que l'ame du iuſte & du fol importun

Est en la main de Dieu, qui depart à chacun
Les graces qu'il luy plaist, & ne sçait pourtât l'homme
S'il est aimé ou non, ne connoissant en somme
Ce qui prouient de Dieu, tant il est ignorant.

Le iuste & le mechant ensemble vont mourant,
Courant l'accident mesme, & la mesme fortune :
Egalement la mort à tous deux est commune,
A cil qui sacrifie, & à celui aussi
Qui de sacrifier au Seigneur n'a souci :
Le bon & le mechant, & le iureur infame
Et cil qui de iurer a crainte dedans l'ame,
Sont de condition & d'accident pareil.

Rien n'est franc de la mort : le pis sous le Soleil
Est qu'il aduient à tous euenement semblable.
Aussi l'homme est chargé de mal insupportable,
Et n'a rien que malheur & trauail en son corps,
Iusques à tant que mort il dorme entre les morts :
Mais viuant il espere, & passe en esperance
Le mort, banni d'espoir d'ameñder son offense :
Comme le Chien qui vit est plus fort en valeur
Que n'est le Lyon mort. Les viuans pour le feur
Sçauët bien qu'ils mourrôt, & les morts rien ne sçauent,
Ignorans oubliez, puis les viuans les brauent
Ne faisant plus cas d'eux : aussi tout leur honneur
Est mort enseueli avecques leur labeur :
Plus on ne parle d'eux, leurs beaux noms & leur gloire
Sont en mesme tombeau avecques leur memoire.
Ils sont priuez d'honneur & de tous biens démis,
Priuez de sentiment, d'amis & d'ennemis,
Et n'ont plus de partage en ce qui reste au monde :
Car rien n'est pour les morts sous la machine ronde.

Tien-toy dôcques gaillard, en paix mange ton pain,
Boy doucement ton vin, viuant ioyeux & fain :
Car telle œuure est à Dieu agreable & parfaite.

Ta chemise soit blanche, & ta vesture nette

Quelque temps que ce soit, & ton cheveu retors
 Soit tousiours emmusqué & dedans & dehors
 De quelque doux parfum, & ioyeux t'accompagne
 De la femme que Dieu te donra pour compagne
 Pendant la vanité du plus beau de tes iours,
 Iours pleins de vanité trop hastez & trop courts :
 Estant le vray loyer de la peine infinie
 Et labeur familier qui trauaille ta vie.

Ce qui te furuiendra pour estre mis à fin,
 Trouuant l'occasion, fay-le soudain, à fin
 De n'attendre le temps d'une courbe vieillisse
 Qui te traine au tombeau, où ne se trouue adresse,
 Sapience, industrie, art, mestier, ny sçauoir.

Recherchant, curieux, cela qui se peut voir
 De beau sous le Soleil, i'ay connoissance bonne
 Que le viste coureur n'est cil à qui l'on donne
 La course pour courir, ny les meilleurs guerriers
 Ne sont iamais choisis pour estre cheualiers,
 Ny moins pour commander : i'ay veu mesme le sage
 Avoir faute de pain, & faute d'heritage,
 De faueur, de moyen : & les meilleurs esprits
 Mocquez & dédaignent, & tenus à mespris :
 Mais à tous le bonheur ou le malheur s'adonne
 Comme le cours du temps ou fortune l'ordonne.
 Car l'homme ne connoist l'heure de son trespas,
 Non plus que le poisson qui cherchant ses appas
 Se prend à l'hameçon, ou la troupe legere
 Des oiseaux peinturez surpris à la pantiere :
 Ainsi suruiuent la mort doucement pas à pas,
 Qui, fine, nous surprend & nous mene au trespas.

Sous le flambeau doré du Soleil venerable,
 I'ay veu vne autre chose & vraye & remarquable :
 Vne petite ville, & peu forte au dedans,
 De peu d'armes munie, & de bien peu de gens,
 Fut ceinte d'un grand Roy, qui la bat, & l'assiege

D'un camp puissant & fort : il y dresse le siege,
 Employe son effort, dresse de toutes pars
 Des gabions flanquez de tours & de rempars.
 Se trouue en ceste ville vn pauvre homme, mais sage,
 Qui sauua la cité de sac & de pillage,
 Vn pauvre homme sans nom, sans moyen, inconnu,
 Et qui pour ses vertus n'estoit pas reconnu.

Doncques la Sapience, ores que mesprisée,
 Vaut trop mieux mille fois que force autorisée.
 La parole du sage & ses diuins propos
 Sont trop mieux entendus & en plus de repos,

Que l'importun babil d'un Roy ou d'un fol Prince.

La sagesse vaut mieux pour l'heur d'une prouince
 Que le fer ny l'airain, coutelas ou pautois,
 Que morions grauez, ny lances, ny harnois :
 Toutesfois le mechant, qui le Seigneur offense,
 Est cause de grands maux par sa folle imprudence.

CHAPITRE X.

Peu de folie perd l'honneur & la renommee de
 l'homme. La difference du sage & du fol.
 Heureux le Royaume où commande vn Roy
 sage & craignant Dieu. Qu'il ne faut mesdire
 de son Prince.



OMME vn amas bruyant de mouches en-
 gluees
 Dans vn onguent confit de senteurs em-
 musquées,
 Enyuré de parfum, gaste & corrompt l'odeur,
 Et fait comme vn crousteau de mauuaise senteur

Sur la paste gommeuse : ainsi peu de folie
 Faite sans y penser vne fois en la vie,
 Gaste & perd de celuy le renom & l'odeur
 De sage auparauant qui remportoit l'honneur.

Le cœur de l'homme sage est tousiours en fa destre,
 Et le fol tient le sien tousiours en la fenestre :
 Et quelque part qu'il aille, il porte dans le sein
 L'arrogance, l'orgueil, l'enuie & le desdain,
 Et comme si luy seul en ce monde estoit sage,
 Se mocque de chacun, le dédaigne & l'outrage.

Or si de commander il te vient quelque ardeur
 Qui te hausse le vent & t'allume le cœur,
 Ne délaisse aisément la premiere entreprise,
 Ny le premier degré où ta place auois prise :
 Car celuy qui retient en main ses volontez,
 Euite bien souuent beaucoup d'aduersitez.

Puis va malheur est grand qui vient de l'insolence
 Du Prince mal nourri, & de son imprudence :
 Les fous ont des honneurs les charges sur les bras,
 Et le sage est assis au rang du peuple bas :
 Le valet est monté sur vn cheual adestre,
 Et bien souuent à pié marche le pauvre maistre.

Qui premier fait le piege, y tombe volontiers :
 Qui effarte & qui rompt les espineux halliers,
 La Couleuvre le mord : qui les pierres remue,
 S'y blesse & s'y offense, & bien souuent s'y tue :
 Qui fend à coups de coing, ou de hache, le bois,
 Dessous le fer tranchant se coupe quelquefois :
 Si le fer est mouffu, le plus fort aura peine
 De le mettre en esclats. La vertu fouueraine
 De la Sapience est, ce qui est malaisé
 Le rendre promptement facile & bien aisé.

Celuy ressemble en tout, qui mesdit de son proche,
 Au Serpent recelé dans le creux d'une roche
 Qui mord coy sans siffler. Ce que le sage dit

A grace, mais le fol qui plaifante & mefdit,
Par le trop de babil des léures fe deuore :
Car le commencement du parler qui fe dore
Dans fa bouche n'eft rien que folie, & la fin
Que pure frenaifie & dangereux venin.

Le bauard parle tant qu'on ne fçauroit apprendre
Vn mot de ce qu'il dit, ne fe faifant entendre :
Tant s'en faut que de luy l'on puiſſe recueillir
Chofe pour le futur. Qui le fait affoiblir
Et qui plus le transporte, eft qu'il n'a l'induftrie
De fe rendre ciuil és beaux iours de fa vie.

Malheureux le país qui a vn ieune Roy,
Et où les Princes grands, & ceux qui ont de quoy
Mangent au poinct du iour. O terre bienheureufe
Où le Roy craignant Dieu, de race genereufe,
Commande au peuple bas, & les Princes en temps
Mangent à leur repas, & non pour paſſetemps,
Ny moins pour yurongner, ains pour la feule enuie
Qu'ils ont d'entretenir les forces de la vie.

Par pareſſe le toit & le mur ſe dément :
Par pareſſe la pluye, & la greſſe, & le vent
Font breche à la maifon, & tombe en decadence.

La viande, le vin, le banquet & la dance,
Le trop d'or & d'argent, l'excès, l'oifiueté,
Plongent l'homme en erreur, appas de volupté.

Garde-toy de meſdire, & meſme en ta penſée,
De ton Roy ſouuerain, ny de race auancee
En grandeur plus que toy, ou des Princes plus forts,
Meſme dedans la chambre où libre & ſeul tu dors :
Car les oyſeaux du ciel, ſ'autre ne le peut dire,
Rediront tes propos, ſ'il t'aduient d'en médire.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut departir de son bien aux pauvres,
remettre toutes choses en la providence de
Dieu.

Si tu iettois ton pain dans le coulant des
ondes,
Voire dedans le creux des mers les plus
profondes,

Departi par aumosne, asseure-toy pourtant
Qu'en fin le trouueras multiplié d'autant.

Fay part à l'indigent des biens que la fortune
T'a departis, à fin qu'elle qui est commune
Egalement à tous, ne te moleste point
Du malheur familier qui les hommes estreint,
Et qui dessus leur chef pend tousiours ordinaire :
Car Dieu dedans le Ciel t'en garde le salaire.

Quand l'air est plein d'humeur, aussi tost la respand
Sur la Terre, de soif qui beante l'attend.
Quelque part que le fruit tombe meur de la branche,
Soit deuers le midy, soit du vent qui s'espanche
Des Ourseaux Aquilons, hommes se trouueront
Pour appaïser leur faim qui le recueilleront.

Qui trop songneux regarde au vent, iamais semence
Ne fera qui profite : & qui sous l'inconstance
De l'air se veut regler, espïant les saisons,
Iamais ne iouyra de fertiles moissons.

Comme l'on ne sçait pas par quel moyen se lie
L'esprit avec le corps, s'altere & se messie,
Ny comme de l'enfant & les nerfs & les os
Se reuestent de chair, estant au doux repos
Du ventre de la mere : ainsi n'as connoissance

De ce que Dieu conduit, fait, dispose & pourpense,
Et si n'en peux sçauoir la cause ny l'effect,
Tant ce qu'il brasse est grand, admirable & parfait.

Seme donc au matin, & tes mains estourdiées
Ne chomment sur le soir de paresse engourdiées,
Ne sçachant pas au vray si le grain du matin
letté sur le sillon, aura meilleure fin
Que celui qui du soir sera semé sur terre.

Doux est voir la lumière, & le Soleil qui erre
Tout à l'entour de nous, & remarquer des yeux
Les beaux rayons dorez de son feu précieux :
Ce pendant s'il aduient qu'heureux tu puisses viure
Quelque grand nombre d'ans, sain, gaillard & deliure
De toute passion, te souuienne du temps
Des tenebreuses nuits, & des courtes des ans
Qu'il faut que sans soleil & banni de lumière
Tu dormes en repos sous la noire fondrière :
Car lors bien aduisé tu iugeras soudain
Tout ce qui est au monde estre inutile & vain.

Doncques esliouy-toy pendant que la ieunesse
Te rechauffe le sang, & de gente alairesse
Passe ton beau Printemps, enyurant de plaisir
Ton cœur, & ne refuse à tes yeux de choisir
Ce qu'ils auront à gré : mais aussi te souuienne
Que de tes actions, & que de l'œuvre tienne
Il te faut rendre compte au Seigneur tout puissant.

Vy dispos & gaillard, loing de toy bannissant
La colere & le vice, & iamais le mal-aïse
Ne travaille ta chair, mais vy tousiours à l'aïse
En ta ieune saison : car ce qui reste apres
De meilleur de nos ans, va talonnant de pres
La misere & la peur, qui ont pour compagnie
La vanité qui fuit le fil de nostre vie.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut craindre & reconnoître Dieu dès la ieunesse, sans attendre les maux & incommoditez de la vieillesse. Description de l'homme vieil. Que la Sapience vient de Dieu, & non de l'estude.

DONCQVES souuienne-toy des graces du Seigneur,
Pendant que ta iouence est en sa prime fleur,

Auant que les douleurs d'une courbe vieillesse
Te chargent sur le dos une morne paresse,
Lors que tu n'auras plus en vivant de plaisir,
Et les iours te feront regret & desplaisir :
Auant que du Soleil la lumiere doree
Se soit de tes yeux morts par les ans esgaree :
Auant que du grand Ciel les flambeaux radieux
Soyent voilez d'espaisseur, & le feu de tes yeux
Soit mort enseveli sous un espais nuage :
Auant que la clarté de la Lune s'ombrage.
Ce qu'alors aduiendra quand les deux mains qui sont
Gardes de la maison, foiblesse trembleront
Sans force & sans chaleur, & les soldats habiles
A soutenir le char se courberont debiles :
Quand, morte la chaleur, le languissant portier
De l'aliment commun bouchera le sentier :
Quand les deux espions qui font la sentinelle
Par deux petits caueaux de leur flamme iumelle,
Ne pourront plus rien voir, & les portes seront
Clofes de la grand' rue, & plus ne chanteront

Les meules qu'à voix basse, & cassée, & alterée :
Quand au cri de l'oiseau à la cresse pourpree
L'homme s'esueillera, sans donner tant soit peu
De repos à ses yeux, d'ans & de maux recréu :
Quand muettes seront les filles chanteresses,
Et chancelant de piez, & surpris de foiblesses,
Il craindra de marcher, mal assurant ses pas,
Par les lieux raboteux, & par hauts & par bas,
Toujours tremblât de peur, de frayeur & de crainte :
Alors que l'amandier aura la teste peinte
De blanchissantes fleurs, ayant foible la vois
Comme le Sautereau enrôlé par les bois :
Alors que l'appetit, & le ventre inhabile
A cuire l'aliment, sera froid & debile,
Signes certains & vrais qu'il nous faut desloger,
Et qu'en autre contree il nous faut ramager,
Compagnons de la nuit, de pleurs & de tenebres,
Puis on fera le dueil & les pompes funebres.
Auant le iour dernier que la chaîne d'argent
Se rompe defeichée, auant qu'entièrement
De ceste esguiere d'or la liqueur engraissee
Coule de toutes parts, quand la cruche versée
Se casse à la fontaine, & la roue en esclat
Tombe sur la cisterne, & le poudreux amas
Retourne dans la Terre, & l'ame s'en retourne
A Dieu, qui dans le Ciel à tout iamais sejourne.
O vanité tres-vaine ! ô estrange malheur !
Tout n'est que vanité, dist le sage Prescheur,
Qui passant en sçavoir les sages de son âge,
A voulu enseigner & laisser en partage
La science aux humains, la faisant escouter
Aux peuples ignorans pour mieux les inciter
A l'engraver dans l'ame, étant les ordonnances
De ses graues discours & diuines sentences
Comme clous afferez, ou pointes d'aiguillon :

Car les propos diuins de ceux qui ont le don
De sagesse & prudence, & leurs paroles saintes
S'impriment en nos cœurs, où viuement empreintes
Allument dedans nous la paresseuse humeur
Qui nous tient engourdis & nous glace le cœur :
Aussi c'est le vray don de Dieu pasteur vnique,
Qui pour en faire part benin leur communique.

Soy content de ce peu, car le trop long discours,
Mon fils, n'a point de fin & s'enfile tousiours :
Et bref, le trop escrire & la trop longue estude
Attraine avecques foy vne grand' seruitude
Pour trauailler le corps. Or tu sçais maintenant
Quelle est la fin de tout qui fous le firmament
En se mouuant foupire, & se brasse, & se trame.

Ayes donc du Seigneur la crainte dedans l'ame,
Garde de poinct en poinct ses saints commandemens :
Car c'est luy qui benist & prolonge nos ans,
Et qui vrayment heureux nous rend apres la vie.
Et ne pense iamais que ce qui se manie
Des hommes en secret, luy soit clos ou couuert :
Il voit tout, il sçait tout, tout luy est descouuert,
Et le bien & le mal, mesme ce que l'on pense
Estre le plus caché, vient à sa connoissance.

ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQUE DES CANTIQUES

DE SALOMON.



A LA ROYNE. ⁽¹⁾

MADAME, n'ayant rien de plus propre, ny de mieux feant à vostre chaste & modeste grandeur, que ces petites chanfons pastorales que i'ay tirees du Cantique des Cantiques de Salomon, i'ay bien osé vous les presenter, & leur donner iour sous la faueur de vostre nom. Mais parce qu'en icelles ne se chante que d'amoureuses passions, & que par aduventure quelques vns les pourroyent interpreter à leur aduantage, & selon leur affection particuliere : à fin de ne tomber en ceste erreur, i'ay bien voulu les aduertir que c'est vn amour tout diuin & tout spirituel, par lequel on peut iuger l'heur, la felicité & le fouuerain bien, qui prouient d'estre estroite-

1. V. note de la page 43.

ment vni par viue & ardente amour avec
l'Eglise & IESVS-CHRIST, figuré sous le nom de
l'Espous, & l'Eglise sous le nom de l'Espouse :
discourant ensemble humainement de la dou-
ceur de leurs baisers, de leurs chastes & par-
faites amours, embrassemens, graces, & de
leurs rares & immortelles beautez, comme
vous pourrez voir plus aisément par les petits
argumens que i'ay mis sur chacune Eclogue,
où n'y a rien qui ne soit saint & diuin, & digne
des chastes oreilles d'une grande Royne telle que
vous estes : Vous suppliant tres-humblement,

MADAME,

Prendre plaisir à la lecture d'icelles, & les
reconoistre d'aussi bon œil que de tres-humble
& tres-obeissante volonté ie les vous presente.

A Paris, ce XII. d'Aoust M. D. LXXVI.

Vostre tres-humble & tres-obeissant
seruiteur & subiet

REMY BELLEAV.



ECLOGVES SACREES,

PRISES

DV CANTIQUE DES CANTIQUES

DE SALOMON.

ECLOGVE I.

L'Eglise diuinement esprise d'amour spirituel,
souhaite iour de la presence de IESVS-CHRIST
son cher espous, desirant recueillir les souefues
odeurs des baisers de sa bouche: & pour le
suyure, le prie d'estre enseignee & guidee de
sa parole sainte, à fin de ne fouruoyer de la
droite voye, & ne tomber en erreur.

L'ESPOVSE.

DONCQVES mon cher Espous, mon mignon,
ma chere ame,
En fin est de retour! Que sa bouche de
bafme
Me donne promptement, pour ma flamme appaîser,
Le nectar enfucré d'un amoureux baîser.

Ton amour est plus doux, & plus douce ta grace,
 Que le vin muscatel, encores qu'il surpasse
 Les plus souefues odeurs : & les baisers mignars
 Animez de soupirs, qu'en baïsant tu depars,
 Mieux fleurans que le thym, que la rose espanie,
 Et tout l'air emmusqué des parfums d'Arabie.

Ton nom m'est aussi doux que l'odeur qui s'espand
 D'un vase de crystal plein de musc, qui se fend
 En pieces & morceaux, ou froissé d'une pierre,
 Ou par trop eschauffé, ou versé contre terre :
 Aussi doux que le bafme, aussi doux que le miel
 Qui s'escoule espuré des grand' ruches du Ciel,
 Ou comme au renouveau le gracieux ramage
 Du rossignol tapy sous un espais bocage :
 Cause que le troupeau des filles de Sion
 Va recherchant ta grace, & reclame ton nom. •

Sus donc, mon cher Espous, sus aût qu'on me tire
 Apres toy, que mon ame esperdûment soupire :
 Toft toft que l'on me monte en mon char azuré,
 Pour te suiure au galop en ton palais doré :
 Sans toy ie ne puis rien, c'est ton œil qui me guide,
 Ton œil qui ma raison tient serue sous la bride.

Ce Prince entend ma voix, & dedans son ferrail
 Me conduit pour tromper mon amoureux travail :
 Mes flammes apaisant de douces mignardises,
 Flâmes aux chauds rayons de ses beaux yeux éprises.

LES FILLES DE SION.

Nymphetes de Sion, nous nous esjouirons
 Maintenant à bon droit, & gayer chanterons
 Pour marque memorable, & pour la souuenance
 De vos chastes amours, l'heureuse iouissance :
 Amours, dont la douceur & l'honneur immortel
 Surpasse la liqueur du raisin muscatel.

L'ESPOUSE.

Je suis noire vraiment, vous le voyez, Filletes,
 De la sainte Cité citoyennes Nymphetes,
 Mais ce teint brun pourtant n'efface la beauté
 Qui reluist sur ma face en graue maïesté.
 Il ressemble en couleur aux tentes basanees
 Du peuple Cedrean, aux toiles courtinees
 Des pavillons tendus en l'ost de ce grand Roy,
 De ce grand Salomon, qu'il conduit apres soy.

Doncques ne me blasmez si ie suis trop brunete :
 Errant parmi les champs vagabonde & feulete,
 Le Soleil radieux de sa viue chaleur
 A changé mon beau teint & tanné ma couleur :
 De ses rayons plus chauds la face il m'a bruslee,
 Restant comme voyez toute noire & haslee.
 Les enfans de ma mere, animez contre moy,
 Me chasserent, ialoux de l'honneur que i'auoy :
 D'une vigne champestre me firent gardienne,
 Que pas ie ne gardé, ores qu'elle fust mienne.

Mais ie te pry, mon cœur, dy-moy en quels coustaux,
 Sous quels antres mouffus, & pres de quels ruisseaux,
 Repoussant de l'Esté les chaleurs alterees,
 Tu retire' à l'escart les troupes esgarees
 De ton petit bestail? & en quelles forests
 Broûtent sur le my-iour pour y prendre le frez?
 A fin qu'en te fuyuant seule ie ne fouruoye
 Errante par les bois : car ne tenant la voye,
 Courant deçà delà, ie pourrois arriuer
 Entre tes compagnons, seul te voulant trouuer.

L'ESPOVS.

Belle, dont la beauté seule fait que ie meure,
 Si tu ne sçais au vray le lieu de ma demeure,

Deffous quels antres frais, en quel bois, fur quels monts
 A la chaleur du iour repairent mes moutons,
 Marche, & de ce troupeau fuy la voye tracee,
 Il guidera tes pas où tire ta penſee,
 Il connoift le chemin : puis range tes cheureaux
 Pres l'ombrageux feiour des autres paſtoureux.

Que puis-ie comparer à tes graces, m'amie,
 Que le front aſſeuré de ma cheualerie,
 Ondoyant, flamboyant, marchant en eſcadron
 Entre les chars dorez de ce grand Pharaon?
 Le teint frais & douillet de ta face vermeille
 Rougiſt eſtincelant ſous deux pendans d'oreille,
 Tout ainſi que l'Aurore : & l'yvoire poli
 De ton col blanchiſſant ſe preſente anobli
 De perles, de rubis, & de pierres exquiſes
 Dans le fond d'un carquan naïfvement aſſiſes.

Je te donray encor vn autre riche attour,
 Qui fera pour iamais teſmoing de noſtre amour :
 Deux bracelets d'or fin taillez en damasquine,
 Vne chaifne, vn carquan, & de foye plus fine
 Vn tiſſu marqueté de beaux gros boutons d'or
 Mis en œuvre d'eſpargne, & des bagues encor.

L'ESPOUSE.

Si toſt que mon ami entre dedans ſa couche,
 Et pour prendre vn baiſer entre mes bras ſe couche,
 Vn gracieux parfum part & coule de moy,
 Qui parfume le liſt, & la chambre, & mon Roy.
 Mon ami reposant entre mes mammelettes
 M'eſt auſſi odoreux que les branches tendrettes
 Et les rameaux couplez de myrrhe bien fleurant :
 Il reſemble en douceur & parfum odorant
 Au raiſin Cyprian, que la vigne muſcade
 Nourriſt ſur le coupeau des montagnes d'Engade.

L'ESPOVS.

O diuine beauté, l'esmail de tes beaux yeux
 Resemble aux yeux mignards des pigeons amoureux!

L'ESPOVSE.

Que ton visage est beau & plein de bonne grace!
 Auance-toy, mon cœur, & vien' choisir ta place
 Pres de moy, mon souci : nostre liçt est dressé
 Sur le couffin mollet d'un amas entassé
 De fueilles & de fleurs, de mousse & de branchage,
 Baste deffous le frais d'un verdissant bocage :
 Que ce palais rustic ne te vienne à mespris,
 Il est fait de cyprés, de cedre est le lambris,
 De fueilles & de fleurs nostre chambre est parée,
 De nos chastes amours la retraite asseürée.

ECLOGVE II.

L'Eglise se vante estre belle comme la fleur,
 fraîche comme la rose, tendre comme les lis
 qui croissent au fond des vallees, desire ardem-
 ment prendre son repos sous l'ombre des ailes
 de IESVS-CHRIST son espous.

L'ESPOVSE.

Le suis la ieune fleur qui belle par les champs
 Croist l'esmail de la pree, & l'honneur du
 Printemps,
 Ou le lis tendre & mol aux fueilles argentees
 Qui blanchist dans le fond des secretes vallees.

L'ESPOVS.

M'amour paroist ainfi fur celles de Cedron
 Excellente en beauté, que le ieune fleurion
 Au leuer du Soleil, ou la rose pourprine
 Dans le fort efpineux de la ronce aiglantine.

L'ESPOVSE.

Comme vn pommier enté entre les sauuageons,
 Ainfi paroist mon Roy entre fes compagnons.
 Hà que l'aime à dormir fous le touffu branchage
 De cet arbre fecond, qui rend fi doux ombrage!
 Hà que l'aime à goufter de fon fruit gracieux,
 A la bouche agreable & plaifant à mes yeux!
 Il me prend par la main, me conduit & me guide
 Doucement pas à pas au lieu frais & humide
 Où fe garde le vin, puis me iette à l'entour
 De la bouche & des yeux le voile de l'Amour.
 Hé que diray-ie plus? fouftenez-moy, ie pafme,
 Apportez-moy du vin pour rafraifchir mon ame,
 Et des pommes auffi, ie tombe en pafmoifon,
 Fillettes, ie languis d'amoureuseuſe poifon :
 Las! ie meurs, ie tranſis, ſecourez (ie vous prie)
 Celle qui pour l'Amour abandonne ſa vie.

Mais, mon Dieu! quel plaifir, quel rafraifchiſſement,
 Quand fous mon chef laſſé il coule doucement
 La main gauche, & la dextre au deſſous de l'eſſelle,
 Pour plus fort embraffer ſon Eſpouſe fidelle.

L'ESPOVS.

Filles, ie vous ſupply par les ieunes Brocars,
 Par les Cerfs de ces bois, & par les Daims fuyars,
 Par le long poil frifé de mes Chéures barbues,
 Par les Fans mouchetez de ces foreſts chenuës,

Ne faites point de bruit, & retenez la voix
 De vous & de vos Chiens, à fin que leurs abois
 Ne troublent le repos de celle qui ma vie
 Retient dedans ses yeux mollement endormie.

L'ESPOVSE.

T'enten de mon ami la parole & la vois,
 C'est luy-même, c'est luy, il brosse par les bois,
 Et bondist sautellant sur le haut des montagnes,
 Alaigre traufferant les pierreuses campagnes,
 Viste comme vn Cheureuil, ou vn Fan marqueté
 De taches sur le dos, du Limier euenté.

C'est mon ami, c'est luy, il est en eschauguette
 Derrière la paroy de nostre maisonnette,
 Il se cache, il se montre à trauers du chassis,
 Par les treillis barrez, par les fentes de l'huis,
 Tournoyant çà & là à fin que ie l'appelle.
 C'est luy-même, c'est luy, ie voy sa face belle,
 Il est triste & pensif, & n'ose se monstrier :
 Il se cache, & s'enfuit, & voudroit bien entrer.
 Mais i'enten qu'il m'appelle, hà i'enten sa voix douce,
 Qui me presse d'aller où nostre amour le pousse.

L'ESPOVS.

Maistresse, leuez-vous, fus donc, hastez le pas,
 Ma colombe, mon cœur, mon miel, mon doux appas,
 Venez avecques moy, suyuez-moy à la trace.
 L'Hyuer morne de froid, blanc de neige & de glace,
 S'est defrobé de nous, & l'Astre pluuieux
 Se plongeant a fait place au Printemps gracieux :
 La Terre, de couleurs & de fleurs bigarree,
 Descouure son beau sein & sa robe pourpree,
 Espandant ses threfors : c'est la belle saison
 Qu'il faut tailler la vigne, & laisser la maison

Pour habiter les champs : defia la Tourterelle
 Deffus cet arbre fec redouble fa querelle :
 Defia fur le figuier la figue s'engroffist
 Pleine & gonfle de lait, & le vent s'adoucit :
 Les vignes font en fleur, dont la fleurante haleine
 Embafme de parfum l'air, les monts & la plaine.

Leue-toy donc, ma belle, auant, depesche-toy,
 Hafte le pas, m'amour, & vien avecques moy,
 Ma colombe, mon cœur, vien fous ces pierres dures,
 Ou fous les flancs cauez de ces vieilles mafures :
 Monstre-moy de ton fein le petit mont iumeau,
 Et le teint vermeillet de ton vifage beau :
 Vien deffous ces degrez, & prompte fais entendre
 La douceur de ta voix à mon oreille tendre.
 Car ta voix eft mignarde, & les attraits mignars
 De ta face, mon cœur, & plaifans tes regars.

L'ESPOUSE.

Prenez les Renardeaux, car leur dent venimeufe
 Ronge & perd du bourgeon l'efperance vineufe,
 Maintenant que la grappe en fa prime verdeur
 Espand le doux parfum de fa gentille fleur.
 Mon Espous eft tout mien, & ie fuis toute fienne,
 Je fçay qu'il m'aime auffi, & que fon ame eft mienne :
 Il vift entre les fleurs, & pâit fes ieunes ans
 De la tendre moisfon des beaux lis blanchiffans.

Retire-toy, mon cœur, ia la lumiere belle
 De Vesper au crin d'or, pour t'auancer t'appelle :
 Demain au plus matin que le iour renaiffant,
 Des ombres de la nuit au voile bruniffant
 Aura chaffé l'horreur, & que l'Aube doree
 S'efueillant sortira de fa couche pourpree,
 Retourne ici, m'amour, vifte comme vn Cheureuil,
 Que i'admire ta grace, & contente mon œil.

ECLOGVE III.

L'Eglise sous la figure de l'ame pechereffe,
estant pressée du sommeil d'ignorance, & som-
meillant és tenebres de peché, cherche IESVS-
CHRIST au hafard & danger de sa vie.

L'ESPOUSE.

LE sommeil doux & lent sous ses plumes
legeres
Tenoit les bords cousus de mes lasses pau-
pieres,

Ie dormois en mon liçt, quand i'estens (mais en vain)
Pour trouuer mon amy, & l'une & l'autre main,
Pour retrouver celuy que mon ame desire,
Que mon ame poursuit, que mon ame soupire :
Ie taste çà & là, mais las! ne trouuant point
Celuy qui de ses yeux trop viuement me poind,
Ie me leue en sursaut, puis quand ie fus vestue
De mon manteau de nuict, errante par la rue
Ie cours de toutes parts, & n'y eut ny canton,
Ny place, ny marché, qui n'entendist son nom.
Mais ayant tracassé par toute la contree,
Et ne trouuant celuy qui m'a si fort outree,
Ie rencontre le guet : moy pleine de fureur,
Des gardes de la nuict n'ayant peur ny frayeur,
Armee de l'Amour, leur demande, hardie,
S'ils auoyent yeu celuy qui commande à ma vie.

Passant outre, sans plus rien esperer, soudain
Trouue mon cher Espous, que ie pren par la main,
Et ne l'abandonnay iusqu'à tant que le veisse
Dedans le cabinet de ma chere nourrice,

Ma mere, & le retiens, mais presque maugré foy,
 Ou il feignoit, mauuais, de s'eschapper de moy,
 Pour tousiours eschauffer le feu dans la fournaise
 De mes poulmons enflez, qui iamais ne s'appaie.

L'ESPOVS.

Je vous pry par les Daims qui courent sur ce mont,
 Par le troupeau ramé de branches sur le front,
 Fillettes de Sion, n'efeuillez pas m'amie,
 Dedans son pauillon mollement endormie,
 Tenant les yeux fillez d'un gracieux sommeil,
 Laissez-la reposer iusques à son réueil.

LES FILLES DE SION.

Mais qui est celle-là qui court par les trauers
 De ces monts fourcilleux pour monter aux desers,
 Et d'ambre & de parfum souefuement embasmee :
 Ainfi que parmi l'air vn long trait de fumee
 Qui vague se respand, quand on verse dedans
 Des branches de cyprés, du myrrhe, ou de l'encens,
 Ou le plus doux parfum, ou la plus fine poudre
 Pour emmusquer la peau, que l'on scauroit dissoudre ?

Or voicy l'appareil du riche pauillon
 Où pour se refraischir ce grand Roy Salomon
 Va prendre son repos : il a sa garde armee
 De soixante foldats des plus forts d'Idumee,
 Aux armes bien adroits, bons & vaillans guerriers,
 Des bandes d'Israel les meilleurs cheualiers,
 Portant tous aux costez leurs tranchantes espees
 Encontre le danger des ieunes eschappees
 Qui suruiennent de nuit, tous faisant tour-à-tour
 Et la garde & le guet iusques au poinct du iour.

Or ce grand Salomon a fait vn edifice
 Magnifique, orgueilleux & de grand artifice,

Pour y faire la feste & celebrer l'Hymen :
 Les poutres, les cheurons sont des bois du Liban,
 Les colonnes d'argent artiftement grauees,
 Sur vn plancher d'or fin richement esleuees :
 Le ciel est d'escarlata, où triomphe au milieu
 L'honneste Chasteté, honneur de ce beau lieu,
 Mise pour honorer sous ces tentes royales
 Des vierges de Sion les dances nuptiales.

Sus donc, troupeau sacré, fus, filles de Sion,
 Sortez & venez voir ce grand Roy Salomon,
 Que tant de maïesté & de grace enuironne :
 Venez voir sur son chef la royale couronne
 Que sa mere lui mist le iour qu'il espousa,
 Le iour qui de son cœur les flammes appaïsa
 Sous les liens d'Amour, ce beau iour qui rassemble
 Tant de faueurs du Ciel, & de plaisirs ensemble.

ECLOGVE IIII.

En ceste Eclogue sont naïfvement descrites
 les graces immortelles & beautez particulieres
 de l'Eglise sous vne infinité de comparaïsons
 rustiques, mais admirables.

L'ESPOVS.



QVE de rares beautez sur ta face, m'amie!
 M'amour, que tu es belle, & de grace accomplie!
 Sous ton poil gredillé en menus crepillons
 Estincellent tes yeux comme ceux des Coulons,
 Et paroissent ainsi les tresses vagabondes

De tes cheueux retors, & repliez en ondes,
Que la molle toison de ce ieune troupeau,
De ce troupeau barbu qui nourrist sur sa peau
Le poil blanc & frisé d'ondoyantes crespines
Sur les tapis herbus des croupes Galadines,
Lors que sur le my-iour il cherche les forests,
Alteré de chaleur, pour y prendre le frez.
L'yuoire blanchissant de tes dents bien couplees,
Ainsi que le troupeau des brebis despouillees
De leur robe de laine, en reuenant du bain,
Le poil blanc & poly des ondes du Iourdain,
Qui fecondes tousiours portent d'une ventree
Deux petits aignelets à la peau bigarree,
Sans qu'une seulement d'entre elles ait le flanc
Ou sterile ou brehain : ainsi font ranc à ranc
Les deux rempars iumeaux de tes dents agencees,
D'une egale blancheur iustement compassees.
Les deux bords rougissans de tes léures, mon cœur,
Semblent en polliceure & naïfue couleur
A vn ruban tiffu de soye cramoisine,
Vn peu large & groffet : ta parole diuine
Plus douce que le miel fraichement espuré :
Sous les flocons dorez de ton poil esgaré,
Le vermeil delicat de tes ioués mignardes
Se monstre tout ainsi que le teint des grenades
Rougissant au milieu de la fente, où le grain
Dans le pourpre sanguin se monstre tout à plain.
Ainsi que de la Tour iusqu'au ciel elleuee,
Ouurage de Daud, de tous costez flanquee
De bastions armez, pendent sur le dehors
Les targues, les boucliers, despouilles des plus forts :
Ainsi de ton beau col, comme vn nouveau trophée,
Pend une chaine d'or richement étoffée
De perles, de rubis à l'esclat rougissant,
Ornement précieux de ton col blanchissant,

Qui de couleur naïfue & de lueur brillante
 Esblouissent les yeux de la troupe beante
 Apres tant de beautez, qui de crainte & de peur
 Se reglace le sang, & rechauffe le cœur.

De ton sein releué l'enfleure aboutissante
 D'une framboise tendre, à demi rougissante,
 Est pareille en douceur aux petits Fans iumeaux
 Que la mere nourrit entre les fleurons beaux
 Des roses & des lis, tant est lisse & douillette
 La mollette rondeur de sa peau tendrelette.

Demain au plus matin que l'Aurore à son tour
 Aura de ses longs doigts entamé le beau iour,
 Et chassé l'ombre espais de la nuit sommeilleuse,
 L'iray dessus les monts, où l'écorce gommeuse
 Des hauts cyprès larmoye, & le myrrhe & l'encens,
 Qui parfume d'odeurs & les bois & les champs.

Or en toutes beautez m'amie est toute belle,
 Et sans tache & sans fard, & n'y a rien sur elle
 Qu'on puisse blasonner : car tout y est parfait,
 Et n'y a que reprendre en ce corps si bien fait.

Vien du mont du Liban, vien, ma chere compagne,
 Laisse ce lieu desert, laisse ceste montagne :
 Sur les coupeaux d'Hermon tost il vous faut venir
 Pour voir les hauts sommets d'Amane & de Senir :
 Ces lieux sont plus plaisans que ces forests desertes,
 De hauts pins chevelus & de buissons couvertes,
 Outre que les Lyons, les Pardes & les Ours,
 Pour se mettre en repos y repairent tousiours.

Ma Nymphette, ma sœur, vne amoureuse flame
 Qui sort de ce bel œil, m'a brûlé dedans l'ame
 Et defrobé le cœur : c'est cet œil amoureux,
 Cet œil gauche, ma sœur, qui me rend langoureux :
 C'est ce poil d'or frisé qui flottant se replie
 Autour de ce beau col, qui tient serue ma vie :
 C'est ce carquan brillant sur ton beau sein, ma sœur,

Qui m'altère le sang, & me fait playe au cœur.
 Ton haleine est plus douce, & plus douce ta face,
 Ton sein plus delicat, & plus douce ta grace,
 Mon Espouse, ma sœur, que le nectar sucré,
 Mieux fleurante cent fois que le vin pressuré
 Du raisin muscatel : & l'odeur souefue & bonne
 Qui fort des menus plis de ta robe, mignonne,
 Plus douce mille fois que le parfum plus dous
 Qui se pourroit confire excellent dessus tous.
 Le miel frais espuré des ruchettes gaufrees
 Distille, faououreux, de tes léures sucrees :
 Sous ta langue mignarde, vn ruisseau doucelet
 S'escoule, gracieux, & de manne & de lait :
 La senteur du Liban n'est point si gracieuse,
 Ny plaifante à sentir, que l'odeur precieuse
 Et le parfum qui sort de ton accoustrement.

M'amie est vn iardin entouré proprement
 D'une enceinte fort haute : elle est la source viue
 Dont même les Bergers ne connoissent la rive,
 Secrete, recelee, & dont le clair ruisseau
 Est enclos & sellé à la marque d'un seau.

Le verger de m'amie est de plantes exquises,
 C'est vn vray paradis de pommes, de cerises,
 En tout temps florissant de tous arbres fruitiers,
 D'orangers, grenadiers, de canfre, de figuiers,
 D'aspic & de safran, de cyprés, de murtelle,
 De lauande, de thym, de basme & de canelle :
 Et bref de tous les bois qui moites de sueur,
 Distillent ou l'encens, ou quelque autre liqueur.

M'amie est du iardin la viue fontainette,
 Le puits de viue eau qui sourd argentelette
 A petits flots ondez des cymes du Liban.

Sus donc, laisse cet air, orage Borean,
 Ruine du Printemps & des fleurs tendrelettes :
 Vien, Soulerre au doux flair, & d'ailes plus mollettes

Au mignard euentail fous vn soufflé benin
 Euent promptement les fleurs de mon iardin,
 A fin que son parfum & son odeur gentile
 Sur moy son cher Espous de toutes parts distille.

L'ESPOUSE.

Si de mon iardinet la fleur & le fruit dous
 Te plaist comme tu dis, descen, mon cher Espous,
 Vien manger de son fruit, qui meurissant se panche,
 Et ia prest à cueillir iaunist dessus la branche.

ECLOGVE V.

IESVS-CHRIST vient au secours de son Eglise,
 inuitant toute ame fidelle à l'aimer & s'en-
 urer de sa parole, à fin de tenir la porte
 ouuerte & tousiours preste à le receuoir, quand
 il nous fera la grace de s'y presenter.

L'ESPOVS.

 ie suis descendu à ta voix douce & lente
 Dedans ton iardinet, ma sœur, ma chere
 amante,
 Où i'ay fait la moisson des fleurantes odeurs
 De myrrhe, de cyprés & de mille senteurs :
 Où i'ay mangé, friant, la gaufre canelee
 Où se confist le miel, & se caille en gelee :
 Où i'ay pris, bienheureux, & beu à mon souhait
 Le vin plus delicat, & la cressme & le lait.
 Doncques, mes chers amis, mangez, ie vous supplie,

Et beuvez la liqueur, qui les fousc deslie,
De ce vin muscatel : fus donc, enyurez-vous,
Cueillez de ce iardin le fruit plaifant & dous.

L'ESPOUSE.

Le sommeil paresseux tient ma paupiere close,
Et mon corps trauaillé sous ses ailes repose :
Mais las ! pour mon ami, & pour l'Amour vainqueur,
Sans trefue & sans repos tousiours veille mon cuer.
l'enten de mon ami la voix prompte & accorte,
Il m'appelle, il me huche, & frappe à nostre porte.

L'ESPOVS.

Ouvre-moy tost, mon œil, mon Espouse, ma sœur,
Ma chere ame, mon tout, ma grace, ma douceur,
Ouvre à ton cher Espous : ma perruque arrosée,
Pour te chercher la nuit, est moitte de rosée,
Je suis tout trapercé : m'amie, auance-toy,
Sus leue-toy, m'amour, fus, m'amour, ouvre-moy.

L'ESPOUSE.

Comment puis-ie, mon cœur, honorer ta venue ?
Comment te puis-ie ouurir ? hé ie suis toute nue !
l'ay les piez blancs & nets, ie les ay fait lauer
Ce soir en me couchant, & s'il me faut leuer
Je les pourray fouiller : hé ie suis au liçt ores,
Comment me vestiray-ie vne autre fois encores ?
Pendant que ie paresse, il auance soudain
Par la fente de l'huis sa belle & blanche main :
A ce bruit doux & lent, tout promptement ie meure
Si mon cœur ne treffaut, & si ie ne demeure
Presque toute esperdue, vne froide fueur
Coule dedans mes os, toute tremblant de peur.

Estant en ce frisson, & presque demi-morte,
 Je me leue soudain, à fin d'ouvir la porte
 A mon loyal Espous : lors du myrrhe plus dous
 Distilerent mes doigts, qui dessus les verrous
 Et dedans le ressort de la serrure coule,
 Qui fait que dans le gond plus aisément se roule.
 Bref i'ouure à mon ami, mais le pensant trouuer
 Je ne le trouue point : puis en l'oyant parler
 Ainsi qu'il passoit outre, & se mettoit en fuite
 Pour eschapper de moy, ma pauvre ame despite
 Et noire de courroux se distile & se fond.

Courant ie le pourfuy d'un pié léger & prompt,
 Par toute la cité ie le cherche & l'appelle :
 Venez à moy, mon cœur, & ne fuyez pas celle
 Qui vous cherche & vous fuit, & qui vous aime mieux
 Mille fois que sa vie, & cent fois que ses yeux.
 Mais il ne répond point, & fait la sourde oreille
 A celle qui n'eut onc en amour sa pareille.
 Le guet qui pour la nuit fait garde sur les murs
 Me rencontre baignee & de pluye & de pleurs :
 Il me meurdrist de coups, il me frappe & m'outrage,
 M'oste le crespé noir qui couuroit mon visage.

Nymphes, le seur appuy & l'unique secours,
 L'enseigne & le guidon de mes chastes amours,
 Si de mon cher Espous sçaez quelque nouuelle,
 Secourez, ie vous pry, son Espouse fidelle,
 Et m'enseigniez au vray le canton & la part
 Où il s'est retiré pour se mettre à l'escart :
 Car ie languis d'amour, nourrissant pour sa flame
 La glace sur le front, & le feu dedans l'ame.

LES FILLES DE SION.

Mais qu'a plus ton ami, ô belle entre cent mille,
 Ou de rare, ou de beau, ou grace plus gentille

Que les autres amans ? A-t-il plus de beauté,
 Plus de perfections, ou plus de maïesté,
 Pour adiurer ainsi toutes les troupes belles
 Des filles de Sion, tes compagnes fidelles ?

L'ESPOUSE.

Le teint de mon ami est blanc, frais & douillet,
 Delicat, tendre & mol, vn petit vermeillet,
 Choisi entre cent mille, & vaillant & honneste :
 Il porte enrichi d'or & le front & la teste,
 Il a les cheueux tors, recrespez, longs & beaux,
 Noircis de la couleur que portent les Corbeaux.

Ses yeux font tout ainsi que ceux des Colombelles
 Sur le Printemps nouveau, quand sur les riuës belles
 Du coulant argentin de quelque ruisseau
 Ils vont faisant l'amour & se lauent de lait.

Vn petit crespé noir en se frisant cotonne
 Autour de son menton, & fait vne couronne
 A l'vne & l'autre ioue, aboutissant ainsi
 Que les bords d'vn iardin sursemé de fouci,
 De thym, de mariolaine, & de fleurs embasmees
 De main industrieuse artitement semees,
 Dont l'amas bigarré d'vne moisson de fleurs
 Va parfumant nostre air de leurs souefues odeurs.

Le corail soupirant de ses leures mollettes,
 Ainsi que le bouton des roses vermeillettes
 A l'œil à demi-clos, qui s'entr'ouure au matin,
 Le fouris de l'Aurore & l'honneur du iardin,
 Ou le lis espani, dont la feuille embasmee
 Va distillant le myrrhe en sa bouche sucree.

Ses beaux doigts delicats, potelez, ronds & longs,
 De pierres de valeur en cent & cent façons
 Affises en or fin sur la molle iointure
 Se monstrent à mes yeux, chef-d'œuvre de Nature.

Son ventre est aussi blanc que l'yvoire poli,
Marqué sur le milieu d'un saphir embelli,
Douillet & potelé : ses grêues compassées
Comme de marbre blanc deux colonnes dressées,
Et mises proprement sur une base d'or :
Sa façon gracieuse, & son regard encor,
Son port, sa maiesié, sa taille haute & droite
Apparoît dessus tous de grace aussi parfaite
Que le tronc haut & droit d'un cedre verdissant,
Qui sur le mont Liban va le chef herissant.

Sa bouche & son palais ne parlent rien que roses,
Ne soupirent que lis & fleurettes écloses :
Bref il est tout parfait, & n'y a rien en lui
Qu'on puisse désirer, tant il est accompli.
Aussi c'est mon Espous, mon cœur, ma chère vie,
Mon mignon, mon desir, qui m'a l'ame ravie :
C'est mon ami, c'est lui, fillettes de Sion,
Bien vous le connoissez & sçavez bien son nom,

LES FILLES DE SION.

Mais où s'est-il perdu, ô belle entre les belles ?
Dy-nous en quel destour, ou en quelles ruelles
Il s'est si promptement dérobé de tes yeux,
Où il s'est escarté, quelle part, en quels lieux :
Nous irons avec toi, te faisons compagnie,
Pour chercher l'amoureux qui se perd de s'amie.

ECLOGVE VI.

IESVS-CHRIST descend vne autre fois au iardin
odoriferant de son Eglise, se paist du gra-
cieux parfum de sa parole : puis estant asseuré
de son amour, fait vne naïfue description de
ses beautez.

L'ESPOUSE.



NYPHES, mon cher Espous est entré ce
matin
Au petit point du iour feulet en mon
iardin,

Non, ne le cherchez plus, il vient cueillir les roses
Dans ce parc emallé de mille fleurs écloses,
Dans ce iardin fleuri, qui d'un air souef & dous
Nous parfume, odoreux, & nous embaïme tous :
A fin qu'en ce verger plaifant & delectable
Il se païsse à fouhait de ce fruit desirable,
Et pille, bienheureux, de ses beaux doigts polis
L'odorante moisson des roses & des lis.

Je suis sienne, il est mien, & d'une mesme flame
Doucelement dedans nous bruste l'une & l'autre ame :
Il se paist, amoureux, de la ieune blancheur
Des beaux lis surfemez d'une souefue douceur.

L'ESPOVS.

M'amie a plus de grace en son port venerable
Que Thirïe la gentille : elle est plus honorable,
Et porte sur le front trop plus de maïesté
Que n'eut onc de Sion la superbe cité :
Elle a dedans ses yeux vne force animee,

Telle que la fureur d'une vaillante armée
Qui marche rang à rang en escadrons quarrez,
Enseigne déployée, & soldats bien parez.

Hà ie brûle d'amour! hà ie brûle, ma belle!
Destourne tes beaux yeux, qui font que ie chancelle
Esblouy de leur grace & de leur vive ardeur,
Tant me rendent honteux, & m'abaissent le cœur.

Ton cheveu crespé & long en tresses blondissantes
Resemble au poil frisé de ces Chéures paissantes
Ensemble d'un beau rang sur le mont Galadin :

L'uyoire de tes dens, à ce troupeau benin
Qui marche flanc à flanc, quand reuenant de l'onde
Il porte la toison nette, polie & blonde,
Ayant de fans iumeaux tousiours le ventre plein,
Sans que iamais il soit ou sterile ou brehain.

Sous les flots annelets de ta blonde crespine
S'entreuoit sur ta face une couleur pourprine,
Ainsi qu'une grenade au premier temps nouveau
Porte un blanc destrampé de rouge sur la peau.

J'ay dedans mon ferrail quatre vingts Concubines,
En leur ieunesse tendre & belles & poupines,
Et des Roynes soixante en leur première fleur,
Belles comme le iour : j'ay des filles d'honneur
Un nombre non fini : mais ma sœur toute belle
Est la perfection, l'unique colombelle,
La grace de sa mère, & le choix plus parfait
De celle dans le bers qui luy donna le lait.
Les filles de Sion ont veu mon amoureuse,
Les Roynes l'ont prisee & ditte bien-heureuse,
Les femmes l'ont vantée, & luy faisant honneur
Toutes ensemblément ont loué sa grandeur.

LES FILLES DE SION.

Mais dites ie vous pry, dites-nous qui est celle
Qui paroist à nos yeux, & se monstre aussi belle

Que l'Aurore qui sort de ses rideaux pourprez
 Pour allumer le iour de ses rayons dorez ?
 Aussi belle en son teint que la chaste courriere
 Qui court au grand galop par la noire carriere ?
 Exquise en ses beautez & en son teint vermeil
 Autant qu'au plus beau iour les rayons du Soleil ?
 Graue en sa maiesté, en port & en parolles,
 Ainfi qu'un escadron fourny de banderolles,
 D'enfeignes, de guidons & de soldats guerriers,
 La gloire de l'armee & le pris des lauriers ?

L'ESPOUSE.

Or ie suis descendue en ce lieu de plaifance,
 Au iardin amoureux, pour voir la ieune enfance
 Des boutons auancez, & voir si le bourgeon
 Auoit laiffé sa bourre & ietté son cotton :
 Pour voir si le reiet de la vigne mollette
 Pouffoit sa belle fleur, si la branche tendrette
 Des ieunes grenadiers floriffoit boutonné
 Pres ce ruisseau, de fleurs & d'herbe couronné.
 Mais voulant approcher, vne voix redoublée
 Comme de mon ami, m'appellant m'a troublée
 Et rompu mon dessein : lors ie double le pas
 Pour retrouver celuy qui de ses doux appas
 A mon ame charmée, & pleine d'alaigresse
 Le cours deçà delà d'aussi prompte vifesse
 Que les coches dorez de roué & de limon
 Du Roy Aminadab, roulent sur le sablon.

L'ESPOUS.

Retourne Sulamithe, & me monstre ta face,
 Que ie contemple, heureux, & tes yeux & ta grace.

LES FILLES DE SION.

Es yeux de Sulamith' que verrez-vous finon
 La guerriere fureur, comme d'un bataillon
 Ondoyant tout ainsi qu'une troupe assemblee
 Qui trepigne en dansant d'une douce meslee?

ECLOGVE VII.

En ceste Eclogue est vne autre description des
 particulieres beautez de l'Eglise, enrichies
 de comparaifons rares & diuinement appro-
 priees aux perfections d'icelle.

L'ESPOVS.

NOBLE & gente Princeffe, & de beauté diuine,
 Que ton alleure est graue & ta chauffe
 poupine
 Assise proprement dedans ton escarpin,
 A l'endroit du genoil où la cuisse prend fin!
 La iointure est si iuste, & si bien emboitee,
 Qu'on diroit proprement estre vne œuure taillee
 De quelque grand ouurier, tant elle est au mouuoir
 Et mignarde, & gentille, & gracieuse à voir.
 Ton nombril delicat, qui sert comme d'un centre
 Sur vn arc arrondi, marque de ce beau ventre,
 Resemble à la rondeur d'un vase fait au tour,
 Toujours plein de parfum & de fleurs à l'entour.

Ton ventre potelé, douillet, graffet, ressemble
 Au monceau de fourment en rondeur mis ensemble,
 Remparé tout autour de beaux lis blanchiffans,
 Qui couronnent ce rond haussé entre deux flancs.

Le petit mont iumeau de tes deux mammelettes
 Semblent deux petits Fans, qui parmi les fleurettes
 Folâtrent à l'enuy. L'yuoire blanc & mol
 Qui flotte à menus plis par dessus ton beau col,
 Est semblable à la tour en rondeur esleuee,
 Toute d'yuoire blanc richement acheuee.

De tes yeux languiffans le clair & doux rayon
 Resemble au beau crystal des fontaines d'Hesbon,
 Qui vont lechant, mouillant la porte plus secrette
 Des murs de Bathrabin d'une onde argentelette.

Le profil de ton nez est semblable à la tour
 Affise au mont Liban, qui découure à l'entour
 La ville de Damas & les champs de Syrie.

Ton chef paroist ainsi que la cyme florie
 D'oliuiers palliffans du grand mont Carmelin.

Comme les bords frangez d'un bord escarlatin
 Ton poil est recrespé en tresses vagabondes,
 Ondoyant tout ainsi que le coulant des ondes,
 Qui court par les replis de ses canaux retors.

M'amie est toute belle & dedans & dehors :
 Ce ne sont que plaisirs, ce ne sont que blandices,
 Qu'amitié, que douceur, que beautez, que delices.
 Sa taille haute & droite est comme un grand palmier
 Sur la forest branchue haut esleué dans l'air :
 Ses tetins pommelez d'une enfleure iumelle
 Sont douillets tout ainsi qu'une grape nouuelle :
 La bonne odeur qui part de tes léures, mon cœur,
 Aussi douce à sentir que la plaisante odeur
 Et le flair douxereux que rend la pomme franche
 Sans feuilles iaunissant meure dessus la branche.
 Le nectar fauoureux qui coule de ta vois

Est comme la liqueur de ce bon vin Gregeois,
Que l'on donne à l'ami, & qui la léure tarde
Et pesante des vieux rend souple & babillarde.

L'ESPOUSE.

Je suis à mon ami, & mon ami est mien :
Son plaisir est le mien, & le mien est le sien.
Sus d'oc mon cher Espous, fortons, il n'est que d'estre
Eflongné de la ville en quelque lieu champêtre :
Demeurons au village, & nous leuons matin
Pour mieux prendre le frais : entrons dans le iardin
Pour voir si le bourgeon de la vigne tendrette
Auance d'efpanir sa petite fleurette,
Comme le grenadier, & voir en ce temps beau
De la terre & des bois l'enfantement nouveau.
Là de mille baisers ie fouleray ton ame,
Là ie te donneray, prodigue de ma flame,
De mon sein blanchissant l'un & l'autre tetin,
Et l'honneur florissant de mon petit iardin :
Là ie te donneray & fleurs & fruits encore.

Defia deuant nostre huis florist la mandragore,
Et respand ses odeurs sous les tiedes soupirs
Et le doux euentail des ailes des Zephyrs.
J'ay des pommes aussi, & vieilles & nouvelles,
Que ie garde pour toy, iaunes, grosses & belles :
Si ce present au moins, comme de petit pris,
Mon cœur, mon cher Espous, ne te vient à mespris.

ECLOGVE VIII.

En ceste Eclogue l'Eglise desire IESVS-CHRIST
estre comme son ieune frere, à fin qu'auccques
plus de liberté elle puisse estre instruite de
sa parolle.

L'ESPOUSE.

EVSSS-TV, mon Espous, comme mon petit frere,
Sugant dans le giron le tetin de ma mere,
A fin que plus souuent pour ma flamme
appaifer,
Je peusse deuant tous librement te baïser,
Pour n'estre blasonnee, & qu'vne belle excuse
Tint nostre feu couuert sous vne douce ruse :
Lors tu viendrois content & libre en la maison
De ma mere, enseigner ma premiere saison
Des graces que la vierge en sa ieunesse tendre
Doit suyure bien apprise, & chastement apprendre.
Là de ce vin confit tu beurois, amoureux,
Et de mon grenadier le surmoust fauoureux :
Là sous mon chef lassé souuent ta main fenestre
Douce se glisseroit, m'embrassant de la destre.

L'ESPOVS.

Ce pendant que m'amie est en son doux repos,
Et que pour mieux le prendre elle tient les yeux clos,
Filles, ie vous supply que point on ne l'esueille
Du sommeil doux & lent, iusqu'à tant qu'elle vueille.

LES FILLES DE SION.

Mais qui est celle-là sous ces ombrages verts,
Pleine de doux parfum, qui monte des deserts
Deffus son cher Espous mollement appuyee?

L'ESPOVS.

C'est deffous ce pommier que ie t'ay réueillée,
 Deffous l'ombre duquel ta mere te conceut
 Et accoucha de toy : pommier gentil, qui fut
 Le fidele tefmoin de nos flammes secretes,
 Et des baisers mignards de nos léures mollettes.

Graue-moy dans ton cœur comme vn image beau
 Mignonnement taillé dans le fond d'un anneau,
 Ou le braffolet d'or qui ton bras enuironne :
 Car ainfi que la mort, l'Amour entiere & bonne
 A la main dure & forte, & fur nous a pouuoir,
 Des hommes le vainqueur. Comme vn fepulchre noir
 Qui nous embarque tous, dure eft la ialoufie :
 C'est vn brafier ardent, c'est vn feu qui prend vie,
 Et s'amorce & s'allume, & s'accroift peu à peu.
 L'eau ne fçauroit eftreindre ou amortir ce feu :
 Les grands flots de la mer, ny les eaux des riuieres
 Ne le pourroyent noyer, tant font fortes & fieres
 Les flammes de l'Amour : l'Amour ne cede à rien.
 Si quelqu'un me donnoit fa cheuance & fon bien,
 Il n'auroit pas de moy l'amour que ie foupire :
 L'aurois mefme à defdain le fceptre d'un empire.

L'ESPOVSE.

Nous auons vne fœur petite & ieune d'ans,
 Qui ne découure encor la fleur de fon printemps,
 N'ayant point de tetin, mais ieune, tendre & belle :
 Lors que viendra le iour qu'on tiendra propos d'elle
 Pour luy dōner Espous, qu'en ferons-nous, ma fœur ?

LES FILLES.

Si c'est vn mur d'airain, ferme, fort & bien feur,
 Vn beau palais d'argent edifrons fur elle :
 Et fi c'est vn portail, d'une planche immortelle
 De cedre bien choifi, nous la fortifrons.

L'ESPOUSE.

Je fuis le mur d'airain, mes tetins beaux & ronds
Comme petites tours : auffi dans la lumiere
De ses yeux languiffans ie fuis l'auant-courriere,
Et celle qui au monde a retrouué la paix.

Ce grand Roy Salomon est feigneur pour tãmais
Dedans Bathalamon d'vne vigne tres-belle
Qu'il a baillee en garde, & chacun doit pour elle
Mille pieces d'argent à payer chacun an.

L'ESPOVS.

La vigne est toute à moy, & mon oeil gardien
Toufiours veille fur elle & l'a prise en fa charge :
l'y commande toufiours, & l'ay deffous ma targe.

LES FILLES.

Auffi pour le raifin tu reçois tous les ans
Mille pieces d'argent, & les gardes deux cents.

L'ESPOVS.

Belle, de ce verger gardienne fidelle,
Par les fons redoublez de ta voix immortelle
Tu as derobé l'ame à ce peuple voifin :
Fay donc que ie l'entende, & que ce beau iardin,
Ces plaines & ces monts, & ce touffu bocage
Ne s'anime finon de ce plaifant ramage.

L'ESPOUSE.

Fuy toft, mon bien aimé, d'vn pié prompt & leger,
Auffi vifte qu'un Daim ou vn Fan bocager,
Broffant, fuyant, courant, par ces forefts ramees
De cedre & de cyprés aux gommès embafmees.

LES
APPARENCES CELESTES
D'ARAT.



LES

APPARENCES CELESTES

D'ARAT,

POÈTE GREC. (1)

PAR le grand Iupiter il nous faut commencer :
 Jamais sans estre dit ne le deuons laiffer,
 Nous hommes d'icy bas. La grande & large
 plaine
 De l'ecumeuse mer de Iupiter est pleine,
 Les cours & les marchez de Iupiter sont pleins,
 Les chemins & les ports, & nous pauures humains
 Toufiours auons besoin du secours de sa grace
 Quelque part que foyons, car nous sommes sa race.

1. Sauf quelques fragments insérés dans la seconde Journée de la Bergerie (Voir t. II, p. 249 et suiv.), la traduction des *Apparences* d'Aratus n'a point été imprimée du temps de Belleau ; elle fut trouvée après sa mort parmi ses papiers, à peine revue et encore incomplète, et publiée pour la première fois dans l'édition posthume de 1586. Le poème d'Aratus, fort en honneur dans l'antiquité, avait été traduit déjà par Cicéron, puis par Avienus, poète latin du Bas-Empire.

Il est doux & benin : c'est luy qui prend le soing
 Aux hommes de monstrier ce qui leur est besoing.
 C'est Iupiter, c'est luy qui réueille & radresse
 Les peuples au trauail languiffans de paresse,
 D'un froid morne engourdis, leur faisan souuenir
 Qu'il faut en trauaillant nourrir & soustenir
 Ceste mortelle vie, & que la nourriture
 Est le seul entretien de l'humaine nature.
 C'est ce grand Iupiter qui la course des ans
 Retranche par saisons, & remarque les temps
 Pour accoupler ses bœufs, casser la motte oisue
 A grands coups de hoyau, clorre de haye viue
 Et dechauffer l'entour des petits arbriffeaux,
 Et quand il faut semer. Par luy les astres beaux
 Sont fichez dans le Ciel de si iuste ordonnance,
 Qu'ils donnent des saisons certaine cognoissance.

Puis songneux ordonna que les flambeaux espars
 Des estoiles du Ciel de l'an fissent les pars,
 Qui monstrent aux humains les saisons annuelles,
 A fin que tout renaisse en suites eternelles,
 Fermeement asseuré sans iamais varier :
 Et pource on le reuere & premier & dernier.

Pere, merueille grande, exauce ma priere,
 Grand secours aux humains : toy la race premiere,
 Pere, ie te salué : & vous salué aussi,
 O Muses, vous priant de prendre le souci
 D'accompagner mes vers, & de finir l'emprise
 Que sans vostre faueur iamais ie n'eusse prise :
 Et douces permettez, ne refusant mes vœux,
 Que ie puisse chanter les estoiles des Cieux.

Or la plus grande part des estoiles luisantes
 Se trainent dans le Ciel de toutes parts roulantes,
 Et par diuers sentiers se tournent tous les iours,
 D'un mouuoir eternel continuant leur cours :
 Mais l'effieu ne se bouge, & iamais ne se tourne,

Ains ferrément fiché en mesme point sejourne,
 Et sans point se mouvoir ny locher tant soit peu,
 Mouuant tout, il demeure immobile en son lieu,
 Tenant de tous costez en rondeur amassée
 La Terre également au milieu balancee.
 Le Ciel autour de luy porte les astres beaux,
 Et les tire avec soy : deux polaires flambeaux
 De l'une & l'autre part luy font borne & limite :
 L'un jamais ne se voit, & l'autre à l'opposite
 Directement assis du costé Borean,
 Se voit haut esleué par dessus l'Ocean.

LES OVRSES.

Tout à l'entour de luy deux Ourfes estoilees
 Roulent ensemblément, pource sont appelees
 Par un autre surnom des Grecs, les Chariots :
 L'une & l'autre tousiours se soutenant du dos
 Becheuet sur les flancs, les testes abaissées,
 Espaulé contre espaulé à rebours renuersees.
 S'il est vray que dans Crete elles furent és Cieux,
 Du vouloir de Iupin, mises entre les feux
 Des astres flamboyans : car par leur diligence
 Fut celé Iupiter encor en son enfance,
 Et mis au plus profond de l'antré Diçtean,
 De l'antré bien fleurant pres le mont Idean,
 Où par le cours d'un an les Diçteans Curetes
 Nourrissant cest enfant, les emprises secretes
 Tromperent de Saturne : & pource le surnom
 De l'une est Cynosure, & l'autre prend le nom
 D'Helice, dont les Grecs pour seurement conduire
 Dessus les flots marins le cours de leur nauire,
 Prennent grande assurance, & la Phenice gent
 Suit l'autre & se conduit par elle seulement,

Se confiant du tout en sa flamme estoilee
 Pour trauerser sans peur la grand' plaine salee.
 Mais Helice plus grande apparoist sur la nuit,
 Son lustre est pur & net & clairement reluit :
 Et l'autre est plus petite & plus lente & debile,
 Mais aux sages nochers plus seure & plus vtile :
 Toute d'un moindre tour elle va s'eslançant.
 Et le Sidonien dessus la mer dressant
 Vn voyage lointain, ne vogue que par elle,
 La retenant tousiours pour sa guide fidelle.

LE DRAGON.

Entre ces deux on voit, ainsi que le coulant
 D'un fleuve recourbé va son onde roulant,
 Le Dragon en longueur presque non mesuree
 Trainer à longs replis son eschine doree,
 Merueille espouuenteable : or de son ply glissant
 D'un & d'autre costé les Ourfes vont naissant,
 Qui du noir Ocean craignent l'onde écumante :
 L'une il tranche du bout de sa queue ondoyante,
 Puis entrecoupe l'autre en ses plis tortûment
 Où le bout de sa queue aboutist droitement,
 Et finissant repose à la teste d'Helice.
 Cynofure a le front où ce Dragon se plisse,
 Puis autour de sa teste il tourne flamboyant,
 Et glisse iusqu'au pié de l'espine ondoyant :
 Puis reprenant sa course il refuit en arriere,
 Et non en ceste part seulement sa lumiere
 D'une estoile reluit, ny dessus le fourcy,
 Mais sur les temples deux, & deux belles aussi
 Brillent dedans ses yeux, & une autre plus basse
 Le bout de la machoire en ses rayons embrasse
 De ce monstre hideux, qui la teste du tout
 Recourbe encontre bas, & la met sur le bout

De la queue d'Helice, & de trauers la couche :
 Mais tout le costé droit du temple & de la bouche
 Dessus le mesme bout est droitement és Cieux,
 Où la teste se baigne & se pert de nos yeux :
 De ceste part aussi le leuant pelle-messe
 Ensemble le couchant s'entresuyuant se melle.

L'AGENOILLÉ.

Voisin de ce Dragon vn image estoilé,
 Figurant le portrait d'un homme trauaillé
 Et pressé sous le faix, se retourne & se vire :
 Son vray nom proprement on ne sceut iamais dire,
 Ny moins l'occasion qui cause le malheur
 Qui tousiours le retient suant sous le labeur :
 Le vulgaire pourtant l'Agenoillé l'appelle,
 Courbé sur ses genoux, comme cil qui chancelle
 Et qui boiteux flechist le iarret en marchant.
 Nous le voyons chetif les deux mains espanchant
 De l'une & l'autre espaule estendant la brassée
 Tant qu'ell' peut çà & là au Ciel estre eslançee,
 Puis du bout du pié droit va le milieu froissant
 De la teste au Dragon en cent plis tortissant.

LA COVRONNE.

En ce mesme canton, voy comme la Couronne
 La marque de Bacchus flamboyante rayonne,
 Et le beau lustre d'or de sa flamme respand :
 Voy comme elle se tourne, où l'espaule s'estend
 Sur le dos recourbé de l'image lassée,
 Le fidele tesmoing d'Ariadne laissée
 Pour gage de ce Dieu, qui la fist dans les Cieux
 Luire de ses amours vn flambeau radieux.

LE PORTE-SERPENT.

Doncques ceste Couronne est voisine & s'arreste
Au dos du Genoiller, qui le haut de sa teste
Pose droit sur le front du grand Porte-Serpent :
Par elle cognoistras que sa flamme il espend,
Et qu'il la monstre au Ciel clairement apparante :
Puis l'une & l'autre espaule apparoit rayonnante
Sous la teste courbee, ainsi que le flambeau
De la Lune se monstre en son croissant nouveau :
Mais ses mains ne sont pas entierement egales,
Et n'ont pas à souhait les flammes liberales,
Mais lentement courant se monstre leur splendeur
Foible, lente & debile, & de petite ardeur.
On les voit toutesfois, & ne sont si legeres
Qu'ils ne montrent au Ciel leurs petites lumieres.
Le Serpent les trauaille, & de ses plis retors
Du grand Porte-Serpent ceint le milieu du corps,
Qui ne tremble pourtant, mais plein de hardiesse,
Fermement asseuré, des deux piez foule & presse
De l'ardant Scorpion, monstre vrayment hideux,
A grands coups redoublez, l'estomach & les yeux.
Par l'une & l'autre main le Serpent s'entortille
Et se glisse en roulant, mais la dextre gentille
Le serre au plus menu où il va finissant,
Et la gauche à l'endroit où il va grossissant :
Puis va lechant le bout de ses larges machoires
La Couronne estoilee : & sous les traces fieres
De ses plis ondoyans, chercheras espandus
Les piez du Scorpion, grands & longs estendus,
Qui ne paroissent point, car leur flamme escoulee
Se couue sous les plis du Serpent recelee.

L'OVRSE-GARDANT.

Au derriere d'Helic', voy puis l'Ourse-Gardant,
 Ressemblant au cocher qui son char va guidant :
 On l'appelle Bouvier, parce qu'il fuit la course
 Et qu'il semble trainer le chariot de l'Ourse.
 On le voit tout entier, mais vn astre plus grand
 Sur les autres reluit & roule sous le flanc
 A l'endroit proprement où se ioint sa ceinture :
 Cest astre dans le Ciel est furnommé l'Arcture.

LA VIERGE.

Sous les pieds du Bouvier voy la Vierge sacree,
 La Vierge à l'œil benin, noble race d'Astree,
 Qui branle dans sa main vn espy flamboyant
 A la teste doree & au crin ondoyant.
 Ou que du vieil Astré soit sa race premiere,
 Qu'on vante auoir esté des vieux astres le pere,
 Ou que d'une autre part foyent ses premiers ayeux,
 En repos asseuree elle habite les Cieux,
 Humble, tranquille & douce : encores qu'on la tienne
 Auoir fait quelquefois sa demeure ancienne
 En ceste terre basse, & n'auoir dedaigné,
 Deesse qu'elle estoit, d'auoir accompagné
 Les hommes en tous lieux, leur estre secourable,
 Venir au deuant d'eux, se rendre compagnable
 Aux femmes, aux vieillars, & en toute douceur
 L'equité & la loy leur engrauer au cœur :
 Librement se meslant en la troupe mortelle,
 Encores que de race elle fust immortelle.
 On l'appelloit Iustice : elle de toutes parts
 Dedans vn carrefour affembloit les vieillards,
 Au milieu d'une rue, hors & dedans les villes,

Et au peuple ignorant monstroït les loix ciuiles.

Celuy vrayment estoit en ce bel âge d'or
Trois & trois fois heureux qui ne voyoit encor
Ny discord ennemi, ny procès, ny querelle :
La pallissante peur, ny la peine cruelle,
La rage & la fureur, le trouble & les débats,
N'animoyent point encor les mutins aux combats :
Chacun viuoit heureux, car le fer ny l'enuie
Ne troubloït le repos des douceurs de la vie.

On n'auoit point encor, à force de ramer,
Roulé dessus les flots de l'écumeuse mer,
Ny fouillé dans le sein des mines non trouuées :
Des hauts pins esbranchez les tronches my-cauees
Encor n'auoyent trainé le pallissant nocher
A combatre l'orage, ou les flancs d'un rocher,
Ou pour se pendre aux flots dans la nef voyagere,
A fin de butiner sur la riue estrangere.
On n'auoit iamais veu monstres dedans les eaux,
Encores sous le ioug ne souffloyent les toreaux,
Ny le foc argenté ne fillonnoit la plaine
Qui de son gré portoit sa cheuelure pleine
De beaux espics crestez, & feconde en tout temps
Se monstroït à nos yeux grosse d'un beau Printemps.

Donc en ce siecle d'or, ceste sainte Deesse,
Le fidelle entretien & l'vnique maistresse
Du peuple & des citez, en chacune faïson,
Liberale, verfoit aux hommes à foïson
Toutes sortes de biens, comme celle qui donne
Iustement ce qu'il faut à chacune personne :
Et demeura çà bas tant que l'âge honoré
Nourrit dedans son sein ce beau tige doré.

Mais depuis que la terre alterant sa nature,
De ce noble metal eut changé la teinture
Pallissante en argent, plus ne voulut hanter
Les cours ny les citez, moins encor frequenter

Ainsi qu'elle fouloit ceste race seconde,
Et plus ne se rendoit familiere en ce monde :
Mais bien peu se montrant, pleuroit les heritiers
Avoir si mal suyui la trace des premiers.
En cest âge pourtant sa face venerable
Se monstroit quelquefois au peuple fauorable,
Mais non pas si fouuent, & la maligne gent
Du tout n'abandonnoit en ce siecle d'argent.
Quelquefois sur le soir lors que la nuit muette
Auoit couuert les champs sous son æle brunette,
Solitaire & pensue ayant la larme à l'œil,
Venoit d'une montagne ou du haut d'un escueil,
Et de voix effroyable accufoit la malice
Des hommes desbordez à l'abandon du vice,
Et noire de courroux, le sourcy rabaislé,
Le visage couuert, du beau siecle passé
Regretoit les vertus, se meslant en la presse
Sans luy porter faueur ny luy faire carresse.
Puis si tost qu'elle auoit de propos irritéz
Comblé de toutes parts les plus grandes citez,
Triste les accufoit de leur meschante vie :
« Plus vous ne me verrez, ores qu'ayez enuie
(Difoit-elle en pleurant) bien fouuent de me voir,
Et de baiser mes pas à fin de me r'auoir.
Hà Dieux, que vostre race est vrayment empiree
Depuis que ie laissé seulement la doree!
Faut-il qu'en empirant tout doïue ainsi marcher,
Forcé par le Destin qu'on ne peut retrancher!
Les bons peres dorez que i'honore & ie vante,
Après eux ont laissé une race mechante,
Un siecle depraué tel que nous voyons or,
Et vous en laisserez un autre pire encor.
Lors la guerre cruelle armera les prouinces,
Armera les citez & Princes contre Princes :
Lors naistront les douleurs & les meurdres nouveaux,

Et de sang ennemy couleront les ruisseaux. »
 Puis ayant dit ces mots, retournoit forcenee
 Se cacher dans les monts, la face destournee,
 Seulette s'esgarant du peuple qui çà bas
 Beant la regardoit, à l'œil fuyuant ses pas.

Or si tost que de mort la fatale ordonnance
 Les eut mis au tombeau, autres prindrent naissance
 Pires que les derniers, car en naissant soudain,
 O cruel changement! nasquit l'âge d'airain.
 Alors le fer trenchant sur l'enclume forgerent
 Et la meurdriere lame en estoc allongerent,
 La lame voyagee, & leurs sanglantes mains
 Trancherent en morceaux, le support des humains,
 Les toreaux laboureurs, pour leurs bouches gourmandes
 Et pour souiller l'apprest de leurs tables friandes.
 Depuis, ceste Deesse a conçu dans son cœur
 Encontre les mortels la haine & la rancœur,
 Et vola dans le Ciel despitée & dedaigneuse,
 Choisisant sa demeure, où par la nuit ombreuse
 Aux hommes se fait voir entre les astres beaux,
 Voisine du Bouvier aux lumineux flambeaux.

Elle a d'un astre beau les espauls dorees
 Devers le droit costé des ailes peintures
 Qu'elle a dessus le dos : c'est l'Auant-Vandangeur,
 De lumiere pareille & pareille grandeur
 Que celle qui se voit par la noire carriere
 Sur la queue d'Helice espendant sa lumiere.
 Ceste estoile est ardante, & les autres aussi
 Qui sont voisines d'elle : & voyant celles-cy
 Des autres ne t'enquiers, car vne autre s'enflamme
 Au deuant de ses pieds, qui va iettant sa flamme
 Grande, gentille & belle : vne autre luit dessous
 Son espaul, vne aux flancs, vne sous les genous.
 Toutes les autres ont leurs flammes languissantes
 Dessous un voile obscur moyennement luisantes,

Comme troupe inutile, ayant peu de splendeur,
Et roulent dans le Ciel sans tiltre & sans honneur.

LES IVMEAVX.

Puis les astres beffons des lumeaux font leur courfe,
Et tiennent leur sentier à la tefte de l'Ourfe.

LE CANCRE.

Et le Cancre efcaillé fe courbe fous fes flancs.

LE LION.

Et fous fes pieds fourchus les feux eftincelans
Du Lion heriffé viuement apparoiffent,
Où les sentiers plus chauds & les traces renaiffent
Du Soleil flamboyant, quand les fillons tous nus
Se monftrent depouillez de leurs épics grenus,
Alors que le Soleil par l'ardante colere
Du Lion aux longs crins fait fa courfe legere.
Volontiers en ce temps fur les flots écumeux
Les vents Etefiens d'haleinemens fumeux
Pefle-melle accouplez, & pourfuiuant leur route,
Courent bruyant, fiffant de violence toute.
Et lors n'eft affeuré dedans les creux vaiiffeaux
A doubles auirons ramer deffus les eaux :
Et voudrois en ce temps pour deftourner la charge
D'un orage mutin, que mon vaiiffeau fust large.
Le pilote s'en garde, & qu'il tienne fouuent
La main au gouuernail, ferme contre le vent.

LE CHARTON.

Puis s'il te plaift de voir la flamme qui refide
Belle dedans le Ciel, du Charton porte-bride,

Du Charton estoilé, pour bien la concevoir
 De la Chéure il te faut la souvenance avoir,
 Et des petits Cheureaux, qui de face hayneufe
 Regardent les nochers sur la mer escumeufe
 Pallissans de frayeur, sur les flots estendus
 Les vaisseaux affondrez & les hommes perdus.
 Ce Charton se voit tout à face devoilee
 Vers le gauche costé des lumeaux aualee,
 Se clinant contre bas, & tourne vis-à-vis
 De la hure d'Helice où son visage est mis.
 Sur l'espaule gauche il retient attachee
 Le flambeau consacré de la Chéure panchee,
 De celle qui donna gracieufe à teter.
 De sa mammelle douce à ce grand Iupiter :
 Les Souprophetes saints l'appellent Olenie.
 Elle est fort apparente, & de lustre garnie,
 Mais au ioinct de la main la lumiere & le feu
 Des Cheureaux obscurcis ne paroist que bien peu.

LE TOREAV.

Plus cherche du Toreau la figure attachee
 Pres les pieds du Charton, sur le ventre couchee :
 Il porte furieux deux cornes sur le front,
 Cornes à poinctes d'or, qui terrible le font.
 Par beaucoup de moyens tu le pourras cognoistre :
 Car par les clairs flambeaux il se fait apparoir
 Haut la teste leuee, & marquee en cent lieux
 D'un & d'autre costé de flambeaux radieux,
 Qui roulent à l'entour, & figurent l'audace
 De ce Toreau courbé & de sa belle face.
 Les Hyades ont nom : on les cognoist assez
 Par tout cest Vniuers, car les feux ramassez
 Sur le front du Toreau aux cornes flamboyantes,
 Les font voir dans le Ciel clairement apparantes,

Vne estoile sans plus sur le gauche costé
Tient le bout de la corne, & sur elle est planté
Le pié droit du Charton, qui ensemble se roule :
Seulement le Toreau en descendant se coule
Plus viste en Occident, & se haste inegal,
Mais tous deux au leuer marchent d'un pas egal.

CEPHÉ.

Je ne tairay pourtant la race miserable
De l'asïn Cephé, car son nom venerable
Et sa noble maison vint le Ciel habiter,
Comme race cousine à ce grand Iupiter.
Il est contre le dos de l'Ourse Cynosure,
Estendant les deux mains, & la mesme mesure
Qu'on voit depuis le bout de la queue en longueur
S'estendre iusqu'aux pieds, est pareille en largeur
A l'espace qu'on voit mesurer la pascée
De l'un à l'autre pié iustement compascée.

CASSIOPE.

Puis t'esloignant vn peu de son large baudrier,
Du Dragon ondoyant verras le ply premier :
Puis auançant les yeux, Cassiope dolente
Aux pieds de son Cephé chetive se tourmente :
Son lustre est foible & rare, & lentement reluit
Lors que la Lune pleine espanche par la nuit
Ses beaux rayons dorez, car sa flamme est petite,
Et petite l'ardeur qui dedans elle habite,
Et les feux mal rangez des estoiles qui font
Sa figure obscurcie, & qui enceinte l'ont.
Et tout ainsi qu'on voit d'une porte bien sure
Par le dedans garnie à double fermeture,
L'un & l'autre corail, & les gonts se forcer

A la rencontre fiere, & tous deux repousser :
 Ces estoiles ainsi çà & là respandues
 Figurent son image, espaules estendues
 Et les mains dans le Ciel : on diroit à la voir
 Que pour sa fille encor elle veut se douloir.

ANDROMEDE.

En ceste mesme part se retourne offensee
 De tristesse & douleur sous sa mere agencee
 L'image d'Andromede, & ne prens grand souci
 Pour de nuict concevoir son beau lustre esclairci :
 Car sa teste se voit claire, luisante & belle,
 Des espaules aussi la carreuse iumelle,
 Et de son vestement les replis ondelets,
 Et le bout delicat de ses pieds tendrelets.
 Elle estend les deux mains, dont le lien se traine
 Encore dans le Ciel, seur tesmoing de sa peine,
 Où feront pour iamaïs en signes de ses plaints
 Ses bras d'un fort lien estroittement contrains.

LE CHEVAL.

Sur le chef d'Andromede on voit haut esleuee
 Du Cheual monstrueux la figure engrauee
 Jusques au bas du ventre : vn bel astre commun
 La teste & le nombril du Cheual ioint en vn.
 Il porte à ses costez trois estoiles roulantes
 Jusques dessus l'espaule egaleement distantes,
 D'un feu luisant & beau & de iuste grandeur.
 Il a la teste morne & de peu de splendeur,
 Et le trait brunissant de sa longue encolure
 Ne se voit qu'enfumé d'une lumiere obscure :
 Mais la derniere estoile allume son flambeau
 Sur sa machoire ardante, aussi luisant & beau,

Et de lustre aussi net que les quatre premières
 Qui versent dans le Ciel leurs gentiles lumières.
 Or ce Cheual sacré, en ses vistes retours
 Ne fait des quatre pieds sa carrière & son cours,
 Car iusques au milieu sa figure portraite
 Se finist au nombril & se voit imparfaite.
 Si dit-on toutefois que ce fut ce Cheual
 Qui de son pié cornu fist rouler contreual
 Du plus haut d'Helicon vne belle & claire onde
 À petits flots ondez d'une source seconde :
 Car du haut de ce mont iamaïs n'eussent coulé
 Les ruisseaux argentins, si ce Cheual ælé
 N'eust frappé du pié droit ceste roche alterée,
 Qui beante aussi tost poussa l'onde sacrée
 Qu'elle eut senti le coup : & furent les pasteurs
 Qui vanterent premiers ces iazardes liqueurs,
 La fontaine au Cheual, la gentile fontaine,
 Qui distile & qui sourd de la roche hautaine.
 Le peuple Thesprien habite ce coupeau,
 Et n'est point esloigné de ce coulant ruisseau :
 Mais ce Cheual au Ciel va secoûant ses æles,
 Et se tourne au milieu des flammes immortelles.

LE BELLIER.

Pres de ce My-Cheual tu verras le sentier
 Et les vistes retours que passe le Bellier,
 Pres des cercles plus longs, poussé de telle course
 Qu'en tournât n'est en rien moins paresseux que l'Ourse.
 Il a peu de clairté, & son lustre obscurci
 Est lent, brun & tardif, & parest tout ainsi
 Que font les astres beaux, lors que la Lune entière
 Va redorant le Ciel de sa belle lumière.
 Mais marque son espaule aupres du ceinturon
 De la triste Andromede, il est à l'enuiron

Appuyé deffous elle, où trauerfant il fraye
 Au milieu du grand Ciel fa bruniffante voye,
 La part mefme où l'on voit les bras du Scorpion
 Finir, & fe tourner l'eftreinte d'Orion.

DELTOTON.

Sous la mefme Andromede eft mis vn autre figne,
 Proprement agencé de trois coftez infigne,
 Dont les deux font egaux iuftelement, l'autre non :
 Cefte image eft des Grecs furnommé Deltoton.
 Du cofté raccourci, les flammes plus auftalles
 Ainfi que du Bellier n'eftant brunes & palles,
 Se trouuent aifément, fe retirant vn peu
 Vers le mefme cofté où fe monftre leur feu.

LES POISSONS.

En ce mefme canton fous les cours de Boree
 Voy des Poiffons couplez la lumiere doree :
 Toutesfois l'un des deux eft plus noble & plus beau
 Que l'autre, & de plus pres oit l'orage nouveau
 De ce venteux Boree. Ils font tous deux enfemble
 Eftroittement couplez d'un lien qui s'affemble
 De l'une à l'autre queue, & qui fe ioint en vn.
 Ce lien eft marqué d'un bel afre commun,
 Grand, clair, lufant & beau, & de lumiere belle :
 Et cefte liaifon Sous-Couarde s'appelle.
 L'efpaule d'Andromede en fon gauche cofté
 Te foit pour tout iamais vn vray figne arrefte
 Du poiffon Borean, qui tourne & qui chemine
 Vers le Septentrion, & de pres l'auoifine.

PERSEE.

Les deux pieds d'Andromede enseignent fon espous
 Perfee qui fe tient planté fous le deffous

Des talons, qui fans fin les espaules luy pressent.
 Mais ses feux les plus grands dessus tous appareissent
 Du costé de Boree, estendant le bras droit,
 Hardi l'espee au poing, iustement à l'endroit
 Où se sied Cassiope, & de plante legere
 Se hafte tout poudreux dedans le Ciel son pere.

LES PLEIADES.

Pres de son iarret gauche, on peut voir le troupeau
 Des Pleiades ferré en vn petit monceau.
 Elles sont à les voir de petite apparence,
 Mais entre les humains de fort grande puissance.
 On les surnomme icy les sept Chemins des cieux,
 Or' que six seulement paroissent à nos yeux :
 Car iamais d'ici bas estoile ne s'est veüe
 Qui se soit hors du Ciel desrobée ou perdue,
 Aumoins depuis le temps que nous auons appris
 Leur premiere naissance & que tels noms ont pris :
 Alcyone, Celene, & Electre, & Merope,
 Maie la venerable, & Tayette, & Sterope.
 Voila les noms des sept, & est fonge auancé
 Dire que la septiesme eust le Ciel delaissé.
 Petite est leur clairté, & sont comme en tenebres :
 Leurs beaux noms toutefois ici bas sont celebres,
 Parce que se leuant le matin & le soir
 Et tournant dans le Ciel aux hommes se font voir.
 Iupiter est l'auteur de leur vertu connue,
 Qui leur a commandé d'aduouer la venue
 Et d'Hyuer & d'Esté, & remarquer le temps
 Qu'il nous faut traualier à labourer les champs.

LA LYRE.

On voit en mesme lieu petitement reluire
 Cela que façonna Mercure en vne Lyre

Estant dans le berceau, auparavant sans nom,
 Mais qui la fist au Ciel d'un immortel renom.
 L'image qui se sied dessus sa hanche érnée,
 Du genoil gauche atteint ceste Lyre dorée,
 Et le haut de sa teste & de son lustre beau
 Se tourne clairement vis-à-vis de l'oiseau,
 Rendant dedans le Ciel sa lumière diuine
 Entre l'Agenouillé & la teste du Cygne.

LE CYGNE.

Cet Oiseau peinturé de plumes bigarrees,
 Va courant dans le Ciel en ces mesmes contrees.
 Il a le teint couuert de brunette espeffeur
 D'une part, mais de l'autre il a viue couleur,
 Portant l'æle semée & aspre & raboteuse
 D'autres petits, mais beaux de clarté lumineuse.
 A voir planer au Ciel ce plumage nouveau
 D'un vol doux & serein, il ressemble un oiseau.
 Il se porte de queue enuers l'autre partie
 Où tombe le Soleil, au lieu où se manie
 La dextre de Cephé, qu'il va contre-abordant
 Du bout de l'æle dextre à plein vol s'estendant,
 Puis l'ongle du Cheual se courbe sous l'autre æle.

LE VERSEAU.

Les Poissons vont pressant ce Cheual qui sautelle
 D'un & d'autre costé, & la main du Verseau
 Pres la teste au Cheual eslend son lustre beau :
 Il se leue tousiours apres le Capricorne.

LE CAPRICORNE.

Ce signe en se leuant panche & courbe sa corne
 Vers Austre, où le Soleil tourne & flechist son cours.

Ne te mets point sur mer en ce mois, où les iours
Sont si courts & fâcheux, & la mer orageuse,
Par trop longues les nuits, l'Aurore paresseuse,
Or que tremblant de peur tu l'appelles souuent
Cruellement traité de la nuit & du vent :
Car en ceste saison les vents & la tourmente
S'efflancent furieux sur la mer ecumante
Et pleine de fureur, au temps où le Soleil
Se tourne en Capricorne : vn froid le nompareil
Venant de Iupiter, alors transist & gelle
Le palle nautonnier qui fremist & chancelle.
Toutesfois en tout temps de cent perils nouueaux,
La mer trouble noircist dessous les creux vaisseaux :
Et comme les plongeurs les mariniers regardent
Du tillac çà & là les vents qui les retardent
D'aborder, mais en vain se tournent vers le port,
Et vn petit de bois les defend de la mort.

L'ARCHER.

Or en ce premier mois ayant couru fortune
Sur le dos escumeux des vagues de Neptune,
Garde-toy bien encor quand sur l'arc estendu
Et sur le Tireur d'arc le Soleil espandu
Aura ses feux dorez : venant le soir, retire
Soudain, & n'y faux pas, sur le port ton nauires,
Sans te fier en rien à l'horreur de la nuit.
Le signe de ce mois & du temps qui le suit
Sera le Scorpion, qui sur l'heure dernière
De la nuit espanra en naissant sa lumiere
Comme enuiron le iour, où l'on voit approcher
Pres de son aiguillon le grand arc de l'Archer :
Mais quelque peu de temps auant le Sagittaire
Le Scorpion se leue, & le voit-on retraire
Et monter dans le Ciel haut esleué soudain.

On voit au mesme temps & de fort viste train
 Au plus fort de la nuit la teste à la grande Ourse
 Se porter dans le Ciel d'une tres-haute course.
 Alors mesme Orion au petit point du iour
 En tombant se perd tout dans le marin seiour.
 Cephé depuis la main iusques aux flancs s'y iette.

LA SAGETTE.

Là plus outre s'efflance vne ardante Sagette
 Toute seule & sans arc, & pres d'elle voisin
 Le Cygne estend son vol, mais il est plus austrin.

LE DAVPHIN.

Pres de là le Dauphin chemine sur la corne
 Et sur le dos courbé de ce grand Capricorne.
 Ce Dauphin est petit, & à demi obscur,
 Mais il a deux-à-deux, & de gentile ardeur
 Luifantes sur le front quatre estoiles fort belles :
 Et diriez que ce sont quatre belles prunelles
 Esparfées çà & là droit entre le fillon
 Du Soleil vagabond & le froid Aquilon.

ORION.

Entre Auton & le trac du Soleil, Orion
 Obliquement se tourne, & biaifant se plie
 Sous les pieds du Toreau. Qui le passe & l'oublie,
 Estant belle la nuit, & ne voit esclaire
 Son feu haut estendu, point ne doit esperer
 Iettant les yeux au Ciel de voir les autres signes
 Qui sont plus excellens & beaucoup plus insignes.

LE CHIEN.

Sous son dos esleué apparoist le grand Chien
 Marchant dessus deux pieds, son fidelle gardien.
 Il est tout moucheté, non toutefois qu'il entre
 Tout cler dedans le Ciel, car par dessous le ventre
 Il tire sur le pers : mais vn astre de nom
 Violant & bruslant luy ard sur le menton.
 Il seiche & grille tout, & pourtant on l'appelle
 L'astre qui brusle & ard d'une viue estincelle.
 Quand avec le Soleil il monte en sa chaleur,
 Les arbres mal-fueillus & qui ont peu d'humeur
 Ne le trompent iamais : car d'une estrange force
 Il penetre au dedans, & des vns perd l'escorce
 Du tout, des autres non : car il les va gardant,
 Et benin les meurist des feux qu'il va dardant :
 Nous le sentons de loing quand il fait sa descente.
 Le reste rend clairté plus legere & plus lente,
 Et tourne pour marquer & rendre seulement
 Tous les membres entiers de ce Chien proprement.

LE LIÈVRE.

Sous les pieds d'Orion d'une course legere
 Le Lièvre tousiours fuit, & le Chien par derriere,
 Tout ainsi qu'un chasseur, le haste & le pourfuit,
 Et se leue avant luy, & en tombant les fuit.

ARGON.

.....



LES

PROGNOSTIQUES ET PRESAGES

D'ARAT,

PORTE GREC.

DONCQVES ne vois-tu pas, quâd la Lune nouuelle
Du costé d'Occident ses cornes renouuelle,
Qu'elle enseigne du mois la naissance en
croissant?

Et qu'aux premiers rayons qu'elle va eslançant
Sur les corps d'ici bas, iusques à faire ombrage,
Court iusqu'au iour quatrieme? & puis, que son visage
Se monstre demy plein sur le huitieme iour,
Mipartissant le mois s'elle a rempli son tour?
Bref, en quelque façon qu'elle tourne sa face,
Elle monstre du mois le quantieme se trace.

Puis les signes partis en douze egaleement,
Monstrent la fin des nuits & le commencement :
Signes iusqu'au grand an posez de façon telle,
Et tellement rangez de la main immortelle
De ce grand Iupiter, qu'ils descourent les temps
Commodés pour planter & labourer les champs,
Commodés pour preuoir sur la mer escumeuse
Pour la volante nef la tempeste orageuse :

Aumoins s'il te fouient de ce Bouvier mutin,
 Et des astres naiffans, & puïsez au matin,
 De l'humide Ocean, aussi de la lumiere
 De ceux qui sur le soir dorent la nuit première :
 Car le Soleil les passe, & trace vn long sentier
 Tirant vn grand fillon, pour rouler l'an entier.
 Puis il approche l'vn, & soudain l'autre touche,
 Quand en montant se leue, & en tombant se couche :
 Et puis vne autre estoile, & vne autre à son tour
 Regarde les rayons du premier poinct du iour.
 Tu le cognois assez, car par tout l'on te sonne
 Les cercles dix & neuf du Soleil qui rayonne,
 Et combien par la nuit se tournent d'astres beaux
 Depuis le Ceinturon, iusques aux clairs flambeaux
 Du dernier Orion & iusques à la trace
 De son Chien courageux, qui les hommes menace.

Doncques exerce-toy, & remets ton souci
 Aux astres de Neptune, & de Iupin aussi,
 Et voy diligemment comme leur cognoissance
 Rapporte le presage en seure experience
 Aux mortels d'ici bas. Sois aussi soucieux,
 Lors que voudras en nef courir aduantureux,
 Des signes deuant dits, pour les venteux orages
 Et pour la cruauté des mariniers naufrages.
 Le labeur n'est pas grand, mais certes le sçauoir
 Vtile & profitable à cil qui peut preuoir
 Le malheur aduenir d'une songneuse garde.

Il fait premierement qu'en seurté il se garde,
 Puis il peut ce pendant aduertir son amy,
 Et luy donner secours pour le temps ennemy :
 Et mesme quelquefois deffous la nuit feraine,
 Espiant sur la mer que le matin attraine
 Quelque grand fortune deffus son pauvre chef,
 S'arme contre l'orage, & sauue ainsi sa nef.
 Quelquefois le malheur iusques au iour quatrieme

Tient la bride à son cours, quelquefois au cinquième,
 Et quelquefois aussi il nous prend sur le pas :
 Mais las ! pauvres chetifs, encor ne sçavons pas
 De ce grand Iupiter pleinement toutes choses :
 Il en reste beaucoup dedans son sein enclôfés,
 Or vueille quelquefois nous les faire sçavoir.
 Il est doux & benin, & par tout se fait voir
 Le secours assuré de nostre pauvre race,
 Et nous versant du Ciel les faueurs de sa grace,
 Nous montre apertement les signes découuers
 De tout ce qui se tourne en ce grand Vniuers.

Voy donc songneusement quand la Lune est partie
 En son croissant premier, puis quand elle est remplie
 D'un & d'autre costé, & quand vne autre fois
 Elle fait son croissant sur le decours du mois :
 Ou quand le Soleil monte en sa coche doree,
 Ou qu'il se couche au soir sur la nuit estoilee :
 Ainsi pourras sçauoir de la nuit & du iour
 Les signes aduenir, l'un par l'autre à leur tour.

*Ce qui doit suyure ceci a desia esté mis cy dessus
 par l'Authheur en la II. Iournee de la Bergerie,
 sous les titres d'Apparences de la Lune & du Soleil.
 Et s'ensuit. (1)*

1. Cette même note existe dans les diverses éditions de Belleau et termine le tome premier dans celles de Lyon et de Rouen. L'édition de Paris, 1585, est la seule qui renferme la fin des *Prognostiques* imprimée ci-après.

Que te diray-ie plus des prefages certains
 Qui font assez connus icy bas des humains ?
 De la neige aduenir vn signal pourras prendre,
 Quand dedans le foyeur s'amoncelle la cendre,
 Ou qu'on voit tout autour des rougiffans nazeaux
 Du lamperon huileux, comme petits monceaux
 De semence de mil : puis c'est signe de greffe,
 Quand le charbon viuant d'une ardante estincelle,
 Rougissant sur le bout, son milieu va bordant
 D'une petite nuë, & dedans est ardent.

Le chesne bien chargé, & la noire lentisque,
 Ont de montrer l'Hyuer mesme quelque pratique.
 Le paissant voit à tout, craignant que la moisson
 N'escoule de sa main à la chaude saison.
 Si de glan fort espais le chesne prend vesture,
 Il monstre de l'Hyuer vne extreme froidure.
 S'il n'est par trop chargé, les trop grandes chaleurs
 Feront que les sillons ne s'arment d'épics meurs.

Du lentisque trois fois la fleur prend sa naissance,
 Et son fruit trois fois l'an préd nouuelle accroissance :
 Et chaque accroissement nous monstre la saison
 De prendre la charruë, & en quelle achoison :
 Car il faut trois labeurs, & trois façons'entieres,
 Pour donner ce qu'il faut aux terres nourricieres.
 Doncques le premier fruit du lentisque profond
 Te dira le premier, puis apres le second
 La seconde ensuyuant, le dernier la derniere :
 Et s'il est fort chargé en la saison premiere,
 La moisson sera bonne & fertile en espis :
 Mais si moyennement il se charge de fruits,
 Moyennement aussi nous aurons esperance
 De moyenne moisson, & moyenne semence :
 S'il se charge fort peu, fort peu aurons aussi
 A recueillir le grain de si plaisant souci.
 Or comme luy trois fois florissante est la scylle,

Et d'elle on peut prevoir sur la moisson fertile
Comme on fait du lentisq' : car c'est mesme argument
Pour iuger des saisons & de leur changement,
Et tout mesme signal au laboureur rustique,
Scylle à la blanche fleur, & la noire lentisque.

Or tu pourras prevoir la froidure cuifante,
Si deuant le leuer de la troupe luisante
Des Pleiades, on voit sur l'Automne vn amas
De bourdonnans frellons s'amasier en vn tas :
Tel rond & tel monceau en ces guespes se tourne.
Ou quand de son manger la truye s'en retourne,
La chéure & la brebis, & dedans leur pourpris
Les femelles sautant saillent sur leurs maris :
Ainsi que des frellons, d'elles on coniecture
Les rigueurs de l'Hyuer & poignante froidure.
Mais s'en saison tardieue on les voit accoupler,
Montant l'vn dessus l'autre, & en vain se mesler,
L'homme trop malheureux & transi de froidure,
Mal chaussé, mal vestu, de quelque bien s'asseure :
Car c'est signe certain de l'an plaissant & beau,
Quand bien tard en chaleur se rue le troupeau.

Or le bon laboureur & sage en son affaire,
Se resiouist de voir la grue se retraire
Bien tost en la saison, quand il est diligent :
Mais celuy-là qui est tardif & negligent,
S'ell' ne reuiet bien tard, ne prend resiouissance.
Car ainsi que la grue, ainsi l'Hyuer commence :
S'en troupe ell' reuiet tost, l'Hyuer vient tost aussi :
S'ell' retourne plus tard, l'Hyuer vient tout ainsi :
Bref, s'elle est paresseuse, & qu'en troupe ell' n'arriue,
La saison de l'Hyuer en sera plus tardieue.
Mais l'Hyuer plus tardif aussi porte cest heur,
Qu'il garde sa faueur pour le dernier labeur.

Quand & bœufs & brebis sur la fin de l'Automne
Fouillent la terre aux pieds, & leur teste se donne

Contre le vent Boré, foudain en descendant
 La Pouffiniere estoile en terre va dardant
 Vne tempeste horrible & vn froid importable :
 Et s'ils fouillent beaucoup, ell' sera dommageable
 Et cruelle ennemie aux arbres & au grain.

Doncques le laboureur qui veut son grenier plein,
 Et qui veut s'esjouir d'une moisson fertile,
 Doit fouhaiter la neige, aux bleds verts tres-vtile :
 Si trop haute n'estoit, si qu'ell' vint à froisser
 L'herbe encore tendrette, & pressant l'offenser.

Doit fouhaiter aussi que la brigade errante
 Des estoiles du Ciel, semblablement luisante
 Se regarde tousiours, sans qu'on voye par l'ær
 Vne ny deux, ny plus des estoiles briller,
 Qui portent sur le front vne espesse criniere
 De longs cheveux ardans, esendus par derriere :
 Car s'ell' ont cheuclure, esperer il nous faut
 Que l'an doit estre sec extremement & chaud.

Outre le laboureur n'a plaisir voir descendre
 Des Isles les oiseaux en grand' troupe, & se rendre
 Dessus la terre ferme, aux premiers iours d'Esté :
 Car il craint que son bled des chaleurs offensé
 Ne trompe son attente, & la moisson s'en aille
 En lieu d'espics grenus en estrain & en paille.

Le cheurier au contraire en ce temps s'esjouist
 Du retour des oiseaux, car tousiours il iouist
 Par les grandes chaleurs d'une bonne esperance
 Pour auoir l'an entier laitage en abondance.
 Ainsi pauvres chetifs, errans & malheureux,
 Viuons diuerfement, les vns estans heureux
 Par le malheur d'autrui, preuoyans les augures
 De ce qu'est à nos pieds sur les choses futures.

Mesmement les bergers iugent par leurs troupeaux
 La tempeste aduenir, quand leurs petits aigneaux
 Courent plus asprement pour trouuer la pasture,

Ou quand hors du troupeau le bellier s'aduanture
 De choquer de la corne avec les aignelets :
 Ou quand par les chemins & sentiers verdelets,
 Les vns des quatre pieds d'une gente allaigresse
 Ruant foulent la terre, & les vieux, de paresse,
 Comme les plus pesans, ne fautent seulement
 Que des pieds de deuant : ou quand ensemblément
 Retournant sur le soir de la verte prairie,
 Ne rentrent que contraints dedans la bergerie :
 Ou quand ils mordent l'herbe, à peine le berger
 A force de cailloux les chaffe du manger.

Mesme le laboureur & le bouvier champestre
 Ont cogneu par leurs bœufs quād l'orage doit naistre.
 Quand la corne du pié dessous l'espaule enté
 Ils lechent de la langue, ou sur le droit costé
 Ils s'estendent sur terre, alors c'est vn presage
 Qu'il est temps de tarder encor le labourage.
 Ou quand deffus le soir en troupe s'amassant,
 Se rendent à la creche ensemble mugissant :
 Ou qu'on voit la genice au retour de la pree
 Gourmande se remplir, comme toute attristee,
 Ayant peur de l'orage : ou qu'on voit se bouter
 Par les buissons la chéure, & gloutement brouter :
 Ou qu'on voit le pourceau qui se touille (1) & se masse
 Dans le boubier fangeux, & le chaume en iauelle
 Ça & là par les champs esparpille du groin :
 Ou quand le loup seulet, pour appaiser sa faim
 Abandonne le bois, & d'une longue haleine
 Hurlé parmy les champs, & descend en la plaine,
 Audacieux & fier, approchant le labeur
 Et l'ouurage entrepris du pauvre laboureur
 Pour se mettre à couuert, & trouuer couche sure,

1. Se frotte, se vautre. On dit encore en bas-breton un *toùailen*, une serviette à essuyer les mains.

Semblable à celui-là qui cherche couuerture :
 Auant qu'il soit trois iours il te faut esperer
 Vne tempeste horrible, & aussi t'asseurer
 Des signes deuant dits, pour faire le presage
 Ou des vents aduenir, ou de pluye, ou d'orage
 Dessus le mesme iour, car l'orage en est pres,
 Ou vrayment du second, ou du troisieme apres.

Et mesmé les vieillards ont pris songneuse garde
 Escoutant la fouris, quand d'une voix crierde
 Elle chante à mi-iour, & s'esgaye en sautant
 Plus qu'ell' n'a de coustume, & va presque imitant
 Le sauter d'un bouffon : & le bruyant tonnerre
 Le chien va pre-sentant quand il gratte la terre
 Des deux pieds de deuant : & en issant de l'eau
 Le cancre preuoit bien tout orage nouveau,
 Cherchant la terre ferme, & la plaine asseuree :
 Et de ses pieds crochus la ratte appriuoisee
 Renuerfant la paille, & recherchant le liët,
 Augure asseurement que l'orage s'ensuit,
 Car en toute saison ceste petite beste
 Preuoit asseurement la future tempeste.

Or de ce que j'ay dit ne prens rien à mespris :
 Car c'est vn beau suiet, & digne d'estre appris,
 De sçauoir bien iuger de l'un par l'autre signe,
 Mais l'espoir plus certain, & la chose plus digne
 Pour y adiouter foy, quand deux ensemblément
 Aduiennent en vn temps, mais plus asseurement
 S'il en vient trois au coup, & puis le nombre assemble
 Des signes que verras, les conferant ensemble
 A ceux de l'an passé, songneux à obseruer
 Si le coucher du iour est pareil au leuer :
 Car tel qu'il est auant les estoiles luisantes,
 Tel il doit estre apres les estoiles couchantes.

Il est commode aussi voir du mois finissant,
 Et de celui qui vient apres luy renaissant,

Et l'une & l'autre quarte, ayant la fin dernière
Et de l'autre ensuiuant la nature première :
Car l'air est incertain par les huit iours entiers
Que la Lune ne court par ses vagues sentiers,
Ne paroissant au Ciel, à faute de lumière.
Doncques si d'an en an deument tu considere'
Tout cela que j'ay dit, tu pourras preuenir
Par les signes de l'air aux choses aduenir.

FIN DES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES.



LA RECONNVE,

COMEDIE,

PAR

REMY BELLEAV.

LES ACTEURS.

MONSIEUR L'ADVOCAT.	POTIRON, son laquais.
MADAME L'ADVOCATE, sa femme.	ANTOINETTE, l'amoureuse. LE CAPITAINE RODOMONT.
MAISTRE LEHAN, le clerc.	BERNARD, son valet.
IANNE, la chambrière.	LE GENTILHOMME DE
LA VOISINE.	POICTOU.
L'AMOREVX, son fils.	



ARGVMENT

DE LA RECONNVE. (1)

Av fac de Poitiers, vn Capitaine fait butin
d'une ieune Damoiselle, de bonne grace &
de bon lieu, & qui peu de temps aupara-
vant auoit esté professe en vne Abbaye
de filles : toutesfois se sentant de la nouvelle religion,
auoit changé d'habit, prenant l'accoustrement de
bourgeoise. Ce Capitaine fort amoureux d'elle, ap-
pellé au seruice du Roy pour le recouurement du
Haure, la laissa en la ville de Paris, en la maison
d'un sien cousin Aduocat en la Court, desia vieil &

1. Il n'existe que des éditions posthumes de *la Reconnue*.
Publiée pour la première fois l'année même de la mort de l'auteur
(Paris, 1677, in-8°), elle fut encore imprimée à Rouen (Thomas
Darsé, 1604, petit in-12 de 42 f.), et termine en outre chacune
des éditions des œuvres complètes de Belleau.

Cette comédie « n'a peu recevoir la dernière lime de l'Autheur »
(V. Avert. du 1^{er} vol.), ce qui fait supposer qu'elle n'a jamais
été publiquement représentée ; elle n'en était pas moins fort
estimée, grâce à son style rempli de naturel et de naïveté. Jean
de La Fresnaye, dans son *Art poétique françois*, parle avec éloges

..... de cette Reconnue

Qui des mains de Belleau naguères est venue.

La Reconnue a été réimprimée dans le quatrième tome de
l'*Ancien Théâtre françois*, de la collection elzevirienne.

ancien & fans enfans. Pendant l'absence de ce Capitaine, cest Aduocat en deuint amoureux, sa femme desesperément ialouse, & vn autre ieune Aduocat à marier amoureux aussi. Or ce vieillard, pour haster son entreprise & manier son fait plus couuertement, feint auoir entendu pour vray la mort de ce Capitaine à la prise du Haure, & resout avec sa femme que le meilleur estoit & le plus expedient de marier ceste fille à son Clerc, qu'il auoit desia pratiqué sous promesse de quelque petit office. Ce ieune Aduocat, surpris de mille passions nouuelles, l'empesche tant qu'il peut : la fille, hors d'esperance de ce qu'elle attendoit du Capitaine qu'on auoit fait mort, & de pouuoir iamais pretendre à l'alliâce du ieune Aduocat, estant encore en tutelle, & elle reputeée comme estrangere, delibere d'accepter le mariage de ce Clerc, & est maintenant que l'on doit faire les fiançailles. Toutesfois estans prêts à se mettre à table, ce Capitaine qu'on auoit fait mort arriue & trouble tout : à l'instant mesme vn Gentilhomme de Poictou, pere de ceste Damoiselle, aduertty par vn sien Solliciteur que son procès estoit sur le bureau, vient à la maison de cet Aduocat pour entendre de ses affaires, trouue qu'il auoit gagné son procès : deuifant ensemble, iette l'œil sur ceste fille & la reconnoist sienne : s'enquiert de ce ieune Aduocat qui lui faisoit l'amour, luy promet en mariage vn office de Conseiller ou cinq cents liures de rente, & bulles expediees pour la dispense : promet à ce Capitaine vne sienne niepce & vne place d'homme d'armes : donne à son Aduocat les despens du procès, à l'Aduocate cent escus pour ses espingles : le Clerc iouist de son benefice, & tous demeurent contens. Ainsi s'accorde inesperément le mariage entre ceste ieune Damoiselle & ce ieune Aduocat.



LA RECONNVE,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE I.

IANNE, *chambriere*. M. IEHÂN, *le clerc*.

IANNE.

HA que malheureuse est qui sert
Maintenant, & seruant qui pert
Son bien, sa peine & sa ieunesse!
Et quoy? seruir vne maistresse
De Paris, i'aimerois autant
Mourir cent fois. Si ie fay tant
Que sortir hors de la maison,
Voila Madame en venaison,
En bon poinct, grasse & bien refaite,
Ialouse, fascheuse & fugette
A son auertin (1), qui foudain

1. Maladie d'esprit qui rend opiniâtre, furieux, emporté. Ce mot vient de *vertigo* ou encore d'*avertere*.

Se met en son aigre leuain
 Pour crier apres moy trois heures.
 « Hà que les rentes sont mal feures
 » Du seruice de ces Messieurs ! »
 Sus mon Dieu, quelquefois ie meurs,
 Quelquefois ie meurs quand i'y pense.
 Si Monsieur n'a traitté sa panse
 Des presens d'un pauvre plaideur,
 Tout le iour il sera refuseur,
 Morne, triste, melancolique :
 Toute la nuit ou sa colique,
 Ou sa migraine le tourmente :
 Et Madame qui perd l'attente
 Du bien que donnent les maris,
 Soupire de son amarris,
 Et crie que personne n'entre,
 Qu'elle a des trenchaïsons au ventre,
 Comme s'ell' vouloit accoucher.
 Monsieur ne fait rien que cracher,
 Touffer, emutir, & m'appelle :
 « Ianne, debout, de la chandelle,
 Hastez-vous & prenez vn peu
 De ce fagot, faites du feu,
 Mettez ces deux tizons ensemble. »
 La pauvre Ianne est là qui tremble
 Deuant deux charbons qu'elle attise
 Toute la nuit en sa chemise,
 Pendant que Monsieur se pourmeine,
 Pendant que Monsieur prend haleine,
 Pendant que ce gentil Monsieur
 Veut appaiser son mal de cœur.

MAISTRE IEHAN.

Il y a trois heures entieres
 Que i'escoute icy les coleres

De Ianne à toute heure qui bruit.
 Elle a eu quelque male-nuit
 Pour la colique de Monsieur :
 Nous pourrions bien dîner par cœur
 Ou bien tard : puis qu'elle est en quinte,
 Elle beura tantost sa pinte
 A fin d'aualler ce courroux.
 Mais il faut parler bas & doux
 Pour ouyr comme elle caquette :
 Ianne parle toufiours seulette,
 Redit tout, & ne celle rien :
 Vrayment elle en contera bien,
 Ianne est maintenant en ses gogues. (1)

IANNE.

Maistre & maistresse font si rogues
 Et si fiers, qu'ils ne feroient pas
 Pour me secourir vn seul pas.
 L'vn me dit : « Ianne, frotte-moy. »
 L'autre me dit : « Approche-toy
 Et me hausse ce trauerfin :
 Ianne, apporte-moy ce biffin.
 Mon orge mondé est-il fait ?
 Que l'on mette au frais mon iuillet : (2)
 Mon lait d'amandes, qu'on le passe. »
 Et voyla comme ie trespasse
 Cent mille fois toutes les nuits.

MAISTRE IEHAN.

Ianne raconte les ennuis

1. Plaisanteries, joyeusetés, de *joci*; on dit encore *être en pognettes*. Mais évidemment ici l'expression est employée ironiquement par Maistre Jehan.

2. *Juillet* est ici pour *julep*, potion que l'on donne aux malades. « Le peuple dit *juillet*, » lisons-nous dans le Dictionnaire universel. Ce mot vient de l'arabe *giulep*.

Qu'elle a soufferts ceste nuitée
De Madame, aussi mal traitée
Aumoins de son mari grison
Que parente de sa maison,
Et femme qui soit en sa race.

IANNE.

Cela fait, ie vais, ie tracasse
Çà & là, puis me faut aller
Au marché, au retour filer,
Balier, faire la lexiue,
Et ne trouue ny fons ny riue,
Ny le moyen de m'en tirer :
Encor me faut-il endurer
Mille vergongnes sur le front
Que tous deux ensemble me font.
Puis ay-ie bien fait tout cela,
Il me faut suyure çà & là
Madame, & frotter haut & bas,
Me rompre mains, iambes & bras
A tourmenter vne escabelle,
Vn banc, vne table, vne escuelle :
A celle fin que son airain,
Son cuire, son fer, son estain
Reluise, iusqu'au lamperon
Et iusqu'au cul du chauderon.

MAISTRE IEHAN.

Ianne me donne des atteintes,
Ie n'ose faire mes complaintes,
I'en scay trop plus que ie ne veux :
Elle en dit assez pour nous deux.

IANNE.

Hà Dieu, que ne me fis-tu naistre
Serue de quelque homme champestre,

Ou de quelque bon laboureur,
Sans m'affectuer à ce Monsieur!

MAISTRE IEHAN.

Ianne dit vray, l'affection
Luy fait plaindre la passion
Qui la tourmente : & sur mon ame,
S'il me falloir ourdir sa trame,
J'aimerois mieux avec la peine
Ne manger que du foin d'aueine,
Gardant les boucs & les brebis,
Et ne manger que du pain bis,
Que d'endurer dedans ces villes
Choses indignes & serviles,
Et plus qu'on ne sauroit penser :
C'est tousiours à recommencer.

IANNE.

Mais, mon Dieu, ie voy ma maistresse
Qui reuient desia de la messe :
Mon pot n'est pas encore au feu.
Ie m'en vay souffler peu à peu
Ces trois charbons que j'ay par conte.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, si sa quinte luy monte
Vous aurez tantost vn assaut.
Si me fache-t-il bien qu'il faut
Si tost au Palais retourner
Trouuer Monsieur : sans desieuner
Ie ne puis plus long temps attendre,
L'appetit commence à me prendre.

SCENE II.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

IANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Qu'auons-nous

A dîner?

IANNE.

Du lard & des chous,
 Vne andouille, & vn hochepot, (1)
 Et le reste de ce gigot
 Pour faire vn hachis.

MADAME.

C'est assez.

Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Ramassez

Ceste cendre au feu qui se pert:
 Le pot est toujours descouvert
 S'il bouft, & couuert s'il escume:
 Mais ie fçay, c'est vostre coustume,
 Iamais ne feistes autrement.
 Repliez cet accouffrement,
 Et reportez mon chaperon
 Pour reprefser. Quoy? ce chaudron

1. Terrine, pâté en pot.

Est-il bien là? & ceste escuelle,
Ceste chaire, ceste escabelle?
Que tu es paresseuse! Brique,
J'ay vne espingle qui me pique
Iustement sur le droit costé :
Mon attiffet va de costé.
Hé mon Dieu, que ie fuis mal-faite!
Ma verdugale s'est defaite
Pendant que i'estois à l'eglise,
Et si j'ay deffous ma chemise
Dedans le dos ie ne sçay quoy.
Je te pry, Ianne, accoustre-moy,
Et me dy si nostre Antoinette
Couue point quelque amour secrette.
T'en a-t-elle iamais parlé?

IANNE.

Je ne l'eusse pas tant celé,
Vous me cognoissez bien, Madame.
Et puis ie ne fuis qu'une femme,
Vaisseau percé de tous costez :
Mais de vous-mêmes éuentez
Si auez quelque sentiment,
Si nostre homme secretement
Luy fait l'amour, & sur ma foy
J'en ay conneu ie ne sçay quoy.

MADAME.

Je n'en fuis que trop asseuree :
Et qui me rend desesperee,
C'est cela. Mais ie voudrois bien
Trouuer quelque gentil moyen
Pour m'en tirer.

IANNE.

N'y pensez point.

MADAME.

Je ne puis, car cela me point
De si pres, que ie ne fais pas
Ouurage, repos ny repas,
Cent fois le iour que ie n'y fonge.

IANNE.

C'est le vif-argent qui vous ronge,
Et qui me fait tousiours tancer :
Et sans autrement y penfer,
Sus mon Dieu ie m'en suis doutee.

MADAME.

Hà vieille carcasse edentee,
Je vous y prendray, vieil refuseur.

IANNE.

Vrayment c'est vn beau laboureur
Pour trainer là ceste charrue.

MADAME.

Il n'y a femme en ceste rue
Plus malheureuse que ie suis.
Hà si i'estois... mais ie ne puis...
Je vous les ferois bien porter,
Puis que vous me voulez traiter
En ceste forte.

IANNE.

Mais la fille
Vous aime, puis elle est gentille :
D'elle ie n'auray iamais peur.

MADAME.

Toutefois ie tiens pour le seur,
Et des yeux me l'a fait entendre,
Que s'elle vouloit entreprendre,
Elle s'y porteroit si bien

Que iamais on n'en sçauroit rien.
Car l'apperceu bien l'autre iour
Que pour dissimuler l'amour
Elle feroit assez finette.

IANNE.

Elle est mignarde, elle est saffrette,
Fort bien apprise, & sur mon Dieu
Elle doit estre de bon lieu
Et noble, ou ie suis abusee.

MADAME.

S'elle estoit vn peu plus rufee,
Il n'y a fille dans Paris
Qui trouuast plustost cent maris
Qu'elle, s'elle en auoit besoin.

IANNE.

Elle est modeste, elle prend foin
De son fait, bonne mefnagere.

MADAME.

Ie m'en vay trouuer ma commere
A fin de descharger mon cœur,
Ie n'en puis plus : & si Monsieur
Reuient du Palais, qu'on m'appelle.
Mais, Ianne, foyez-moy fidelle,
Car ie veux matter ce vilain :
Ie le feray mourir de faim,
De soif & de mauuaise chere.

IANNE.

Madame est bien en sa colere,
Ie l'ay mise en son ver coquin.
Mais ie ne fais rien ce matin
Autre chose que babiller :
Si me faut-il tost habiller
A dîner pour nostre Monsieur.

Par ma foy, il n'est plus refuseur
 Depuis qu'il devient amoureux :
 Il est gentil, doux, gracieux,
 Et n'y a parfum qu'il ne porte.
 Antoinette, auant que l'on sorte,
 Descendez & dressez la table.

SCENE III.

ANTOINETTE. IANNE.

ANTOINETTE.

Ne suis-ie pas bien miserable?
 Ne suis-ie pas bien fortunee?
 Je pense que ie ne suis nee
 Que pour endurer du malheur!
 Si i'ay tant soit peu de bon-heur
 Qui me face esperer en mieux,
 Seulement en tournant les yeux
 Il me laisse & soudain s'enfuit :
 C'est vn defastre qui me fuit
 Et qui iamais ne m'abandonne.
 Si i'ay fortune qui me donne
 Quelque moyen de m'auancer,
 Je ne sçay quoy sans y penser
 Se vient ietter à la trauerse,
 Qui broüille, tracasle & renuerse,
 Me tire & arrache des mains
 Le succès de tous mes deslains.

IANNE.

Ceste fille est bien mal-traitee.
 Mon Dieu, quelle langue afftee!

Comme elle parle! elle dit d'or.
L'en voudrois bien sçavoir encor,
N'estoit qu'il me faut apprester
Nostre dîner & le hafter.
Je m'en vay trouuer ma cuisine :
Mais i'ay peur que ceste cousine
Ceans n'attraine auecques foy,
Sans y penser, ie ne sçay quoy.
Mon cœur en fait mauuais presage :
Je crains fort que ce cousinage
Ne vienne d'un autre costé.
Ce beau Capitaine éuenté,
Cousin germain de nostre maistre,
La laissa en passant pour estre
Auec Madame, pour sçavoir
Et le seruice & le deuoir
Que font les filles de maison.

ANTOINETTE.

L'en auray tousiours ma raison :
Il m'aime, & sçay qu'il est de race
De gens de bien, puis vne place
Ne luy peut manquer chez le Roy :
Aussi il m'a promis la foy
Qu'il me prendroit en mariage.
Je l'ay trouué homme si sage,
Si tres-bon, & si tres-honneste,
Qu'ayant puissance sur ma teste,
Iamais & non plus que sa sœur
Ne me presia de mon honneur :
Vray est que bien fort volontiers
A la surprise de Poitiers
Je me rendy sa prisonniere,
Reconnoissant à sa maniere
Qu'il estoit quelque homme de bien :

Si ne sçait-il encores rien
Du tout que j'aye esté nourrie
Nonnain dans vne moinerie
Par l'espace de sept bons ans.
Mais ie pers icy bien mon tems
A discourir de ma fortune.
Ce n'est pas ce qui m'importune
Pour le present : c'est le fouci
Que j'ay de me tirer d'icy,
Et de sçavoir toutes nouvelles.
Mon Dieu, s'elles estoient cruelles,
Et que l'on me dist qu'il est mort
Au Haure en affaillant le fort!
Que ferois-tu, pauvre Antoinette?
Tu demourrois serue & fugette,
Veufue d'amis & de secours!
En ce monde ie n'ay recours
De frere, de sœur ny de mere.

De me retirer chez mon pere,
Ayant delaissé le couuent,
Et puis changé d'accoustrement,
Ie ferois fort bien arriuee!
Il n'est pas de la reformee,
Il me renuoiroit bien chez moy.

De demeurer icy, & quoy?
D'un costé ie suis tourmentee,
Et de l'autre folicitee :
Mon Dieu, tout me vient à rebours!
Aide-moy, tu es mon secours,
Mon fort, mon tout, mon esperance.
Mais las! mon Dieu, l'heure s'auance,
Et moy ie ne m'auance pas.
L'enten Madame d'icy bas.

SCENE IIII.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

A DIEU, voisine.

LA VOISINE.

Adieu, mon cœur.

MADAME.

Je sens venir nostre Monsieur.

LA VOISINE.

Il porte le gand parfumé,
Maintenant qu'il est allumé
D'un feu qu'il ne sçauroit esteindre.

MADAME.

Qu'il a de peine à se contraindre
Pour se faire de belle taille!
Adieu, il faut que ie m'en aille :
Ce fera pour vne autre fois.

LA VOISINE.

S'ell' ne fait rendre les abbois
A Monsieur, ie veux qu'on me tonde!
Il n'y a femme en tout le monde
Qui se fasche plus aigrement.
Ell' le rendra doux comme vn gand,
Et souple comme vn marroquin.
S'ell' ne luy met le brodequin
De trauers, ie veux qu'on me pende!
La voisine est assez friande
Pour luy dresser vn bon appas,
Et si ne s'en doutera pas.
Encor découurant l'entreprise,

Elle est secresse & bien apprise
 Pour fort bien déguiser vn fait :
 Et si le galland contrefait
 L'amoureux, hà qu'elle est rasée
 Pour déuider vne fuzee,
 Et tirer dedans & dehors
 Le filet d'vn fuzeau retors.

Aussi ce n'est pas la façon
 Qu'vn vieillard face le garçon,
 Abusant la ieunesse tendre
 D'vne femme qui peut apprendre
 A faire tout ainsi que luy.
 Encor en la maison d'autrui,
 Il y auroit quelque apparence :
 Mais de le faire en la presence
 De sa femme, & en sa maison,
 Il n'y a ryme ni raison.
 Puis l'endurer, i'aimerois mieux
 Cent fois qu'on me creuast les yeux,
 Et qu'on me brullast toute viue.

L'atten que nostre fils arriue :
 Il fait l'amour, ie le sçay bien.
 Mais ie croy que nous n'auons rien
 Pour disner, ie n'y pensois pas :
 Aussi ne luy faut-il grand cas,
 Il se paist de chose legere.
 Que Dieu pardoint à feu son pere !
 Il auoit ce bon naturel.
 Celuy de maistre Iehan n'est tel,
 Que ie voy venir droit à nous :
 Il ne peut plier les genous,
 Tant il est affoibli de faim :
 A le voir, il a mieux besoin
 De disner cent fois que de rire.
 Maistre Iehan triomphe de dire,

Mais c'est quand il a les piez chaudx,
Ou qu'il a quelques vieux defaux
A taxer contre sa partie.
Maistre Iehan dresse vne sortie.

SCENE V.

MAISTRE IEHAN.

SVR mon Dieu, ie ne viens iamais
Toft ou tard de nostre Palais,
Que ie n'apporte la famine :
Ie croy que c'est là qu'elle affine
A tous les ongles & les dens.
Ouy sur mon Dieu, c'est là dedans
Que l'on s'affame, & qu'on pratique
A faire passer la colique,
Et bien toft par l'ame d'un sac.
Si vous auez dans l'estomac
Quelque chose mal digeree,
Euentez la mine alteree
De quelque maigre chiquaneur :
Il n'y a si grand mal de cœur,
Ny de ventre, qui ne se passe.
Ses yeux haues, ses mains, sa face,
Son ventre & son foye d'aimant
Cuifent l'or & le diamant :
Ses paroles sont des fanfues,
Ses doigts de glus, ses mains crochues :
Ce qu'il parle & ce qu'il soupire
N'est rien qu'un esprit qui attire,
Et qui par son attraction
Fait fuiure la digestion.

Ce sont carelles attrayantes,
 Ce ne sont qu'espines mordantes
 Qui font laisser le poil à tous.
 Il y a de l'aigre & du doux,
 Il y a du mol & du dur
 Dedans le sac d'un chiquaneur.
 Il est l'amorce & l'hameçon,
 Et vous, vous estes son poisson :
 C'est l'ambre, vous estes la paille :
 C'est l'aimant, & vous la limaille
 De fer : ses mains font des gluaux,
 Et vous, vous estes ses oiseaux.
 Nostre Palais est la pantiere,
 La glus, le rapeau, la filiere,
 Le ré saillant, le feu, la vois,
 Où toute la France vne fois
 Tous les ans se prend au filet.

C'est là, c'est là que le caquet
 Se vend aussi cher comme crème :
 Jamais le fourment ne s'y seme,
 Ny l'herbe, & en toutes saisons
 On y fauche, & fait-on moissons.
 C'est là que naissent les minieres
 D'or, d'argent, de toutes manieres,
 Et toutes sortes de metaux :
 C'est là que coulent les ruisseaux
 Qui trainent l'areine doree :
 C'est là qu'on prend à la pipee,
 En faisant consultation,
 Vne bonne succession.
 Les piliers, les bancs & les portes,
 Bref tout y mord : là les peaux mortes
 Font mourir les hommes viuans.
 C'est là qu'on ronge à belles dens,
 Ou de Poitou, ou de Solongne,

Toufiours quelque vieille charongne.
 Auffi nostre Palais n'est beau
 Que pour escorcher vne peau ,
 Et regratter vn parchemin.

Si ie traine mon escarpin
 Le long de ce paué glissant,
 Le reuien soudain pallissant
 De faim, de soif & de colere :
 C'est ce barreau qui nous altere,
 Et qui nous effime (1) le flanc.
 Si ie frotte contre le banc
 De quelque Procureur nouveau
 Le petit bord de mon manteau,
 Me voila mis en appetit :
 Ou si ie demeure vn petit
 Debout en la chambre doree,
 Me voila remis en curee

Pour courir apres vn grand cerf.

Sans plus me desplait d'estre serf
 A ce Monsieur qui m'importune
 Iour & nuit changer de fortune,
 Et parle de me marier :
 Encores me dist-il hier,
 Si i'accepte ce mariage,
 Qu'il me fera grand aduantage,
 Qu'il me donra ou vne office
 De Sergent, ou le benefice
 Qu'il tient de long temps en mon nom.
 L'ayant, qu'en feray-ie sinon
 De bon argent pour me meublér?
 Hà si ie pouuois affembler
 Cinq ou six cens escus ensemble ,

1. Vieux mot qui veut dire fatiguer, exténuer. *Essimer* une vigne, lui faire rapporter des fruits outre mesure.

Je serois riche, ce me semble.
 Mais ce pendant ie disneray,
 Et en disnant i'y penferay.

Je suis las : il y a trois nuits
 Que sans me reposer ie suis
 A faire l'extract d'un procès
 En droit & matiere d'excès,
 D'un Gentilhomme de Poitou :
 S'il vient, i'en auray fer ou clou,
 Quand il seroit ferré à glace.
 Mais ce pendant le temps se passe,
 Je m'en vay prendre mon repas.

ACTE II.

SCENE I.

L'AMOVREUX.

MA que celui est malheureux
 Aujourd'huy qui vit amoureux !
 Amour porte toujours en croupe
 Quelque malheur qui dône en poupe,
 Pour elancer nostre vaisseau
 Contre un rocher ou dessous l'eau :
 Amour porte toujours en queue
 Quelque maladie inconnue.
 C'est un mal qu'on ne peut guarir,
 Un mal qu'on ne peut secourir
 En temps qui soit : le mal d'aimer
 Est un mal qu'on ne peut charmer,
 Un esprit qu'on ne peut contraindre,

Vn malheur qu'on ne sçauroit peindre,
Vn froid qu'on ne peut eschauffer,
Vn feu qu'on ne peut estouffer :
C'est vn tourment, c'est vn erreur,
Vn doux mal, vn plaissant malheur,
A qui ius, drogue, ny racine
Ne sçauroit faire medecine.

Amour est fertile de miel,
Amour est fertile de fiel :
Il iette le miel en la bouche,
Le fiel iusques au cœur nous touche :
Il porte le doux & l'amer.
Amour est semblable à la mer,
Qui douce & calme nous inuite,
Puis nous tenant, toute dépité,
Vomist & crache dessus nous
Sa rage & son aigre courroux.

Puis outre les maux de l'Amour,
L'ay vn tuteur qui nuit & iour
Ne parle que de me pouffer
A ce barreau, de m'auancer :
D'autre costé i'ay vne mere
Qui tousiours me dit : « Feu ton pere
Faisoit cecy, faisoit cela,
Alloit deçà, alloit delà,
Pour auoir pratique au Palais.
Hà que Dieu luy pardoint ! jamais
Ne reuint en quelque saison
La bourse vuide à la maison. »
Ce pendant au lieu de gouster
Le plaisir, il faut escouter
Ces propos & ne dire rien.
Je sçay que nous auons du bien,
Mais quoy ? quel bien si ie n'ay point
Moyen de me tenir en point ?

D'avoir la chemise froncee,
Le collet, la cappe doublee
De taffetas ou de satin?
D'avoir la mulle, l'escarpin,
Et quelque chausse de couleur,
Quelque rubis, quelque faueur
Pour donner à mon Antoinette,
Dont le fouvenir me sagement,
Me trouble & m'altère le sang,
Et me fait soupirer le flanc?
Ce beau teint, ce front, cette face,
Ce tetin, cette bonne grace,
Ce parler accort & ces yeux
Me font devenir furieux.
Et puis il faut que la jeunesse
Se rende servie à la rudesse
Ou d'un pere, ou d'un precepteur,
Ou d'une mere, ou d'un tuteur!
J'aimerois mieux mourir cent fois
Que me ranger dessous leurs lois,
Et d'asservir ma liberté
A leur grave severité :
Et vous promets qu'une partie
Se fera à ma fantaisie
Pour ce coup, & j'en seray creu.
Je ne voy rien & n'ay rien veu
Au monde que je puisse fuir
Qu'Antoinette, qui me fait vivre,
Destournant ses yeux doucement,
Et puis mourir en un moment.
Aussi je n'aime point ma vie,
Sinon que pour la seule envie
Que j'ay de luy donner mon cœur
Pour humble & loyal serviteur.
J'auray tantost quelque nouvelle,

Car i'ay laiffé en sentinelle
 Potiron, à fin de la voir
 Expressément, & de fçavoir
 De l'anne comme elle se porte.
 Jamais ne vient qu'il ne m'apporte
 L'esperance ou le defefpoir.
 Je fçay bien pourtant fon vouloir :
 Seulement fi ce Capitaine
 Estoit mort, ie fuis hors de peine :
 Je feray choisi entre tous,
 L'abbatray aisément les coups
 Et de Monsieur & de son Clerc.
 Poy Potiron, il parle cler,
 Il a quelque chose à me dire.
 Il vaut mieux que ie me retire
 Icy pour fçavoir le discours
 Et le secret de mes amours :
 Potiron est sur ses complaints,
 S'il ne me donne des atteintes
 Bien aigrement, ie veux mourir.
 Oyez, vous aurez du plaisir.

SCENE II.

POTIRON. L'AMOVREUX.

POTIRON.

HA que pleust à Dieu que mon maistre,
 Mon ieune aduocaceau, peust estre
 Vne fois aussi diligent
 Au Palais à gagner argent,
 Pour bien y faire son deuoir,
 Qu'il est diligent de fçavoir
 iii.

Des nouvelles de sa maîtresse !
 Luy ou moy nuit & iour sans cesse
 Nous sommes là, pour demander
 S'elle voudroit rien commander :
 C'est son estude, son barreau,
 Son sac, ses pieces, son bureau,
 Bref il ne pense en autre chose.
 Dieu sçait si Potiron repose,
 Et s'il a seulement loisir
 De boire vn trait à son plaisir,
 Pendant que Monsieur escarmouche
 A toutes heures cette mouche
 Qui luy poinçonne le cerueau.
 S'il y a quelque cas nouveau,
 Tousiours quand le dîner s'apreste,
 Potiron, fus auant en queste,
 Potiron il vous faut trotter,
 Potiron il faut éuenter
 Soudain si la beste est en prise :
 Ou si c'est nouvelle entreprise
 Et qu'il faille courir expres,
 Potiron, fus, allez apres :
 Cela n'est que mon ordinaire.
 Ce pendant ie ne puis tant faire
 Que venir à temps pour dîner,
 Et ce n'estoit le desieuner,
 Voila Potiron bien crotté,
 Potiron aussi mal traité
 Qu'un vieil potiron au vinaigre.

L'AMOREVX.

Potiron, que tu feras maigre
 S'il faut viure en ceste façon !

POTIRON.

Plustost serois aide à maçon

Que de servir ces langoureux,
Ces aduocaceaux amoureux,
Qui ne vendent que les fumées
De leurs parolles parfumees.

L'AMOVREUX.

Voila comme ces paillardaux,
Ces petits coquins friandeaux,
Deussent ordinairement
De leurs maîtres publiquement :
Puis mettez là vostre segret.
Je n'ay tant seulement regret
De luy auoir dit mon affaire.

POTIRON.

Pay, Potiron, il vous faut taire :
Je le voy bien là qui m'attend.
Jamais n'aura ce qu'il pretend,
Car il a trop forte partie.

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

E^t bien?

POTIRON.

Elle n'est pas sortie,
Monsieur estoit encore à table.

L'AMOVREUX.

Et Ianne?

POTIRON.

Ianne, secourable
De Potiron & de sa faim,

Aussi tost qu'elle a veu de loin
 Potiron, la voila plantee
 Sur la porte toute attristee :
 Elle nous en a bien conté !
 Monsieur n'est pas trop desgoutté.

L'AMOREVX.

Amoureux !

POTIRON.

Mais de quelle forte !
 Il n'y a faueur qu'il ne porte.

L'AMOREVX.

Mais dy, Potiron, ie t'en prie.

POTIRON.

Si ie le dis, sans menterie,
 Cela vous fera mal au cueur.

L'AMOREVX.

Dy, Potiron.

POTIRON.

C'est ce refueur
 Qui brasse quelque amour segrette,
 Comme dit Ianne, à Antoinette,
 Et voudroit bien trouuer manteau
 Pour bien couvrir le feu nouveau
 Qui fait allumer le tison
 Es cendres de ce poil grison.
 La pauurette mal-affeeuee
 Est à demy desesperee :
 Et pour l'auoir plus finement,
 Il pratique segrettement
 Maistre Iehan pour le marier.

L'AMOREVX.

Ie sçay tout cela dés hier.
 Ianne ne dit-elle autre chose ?

POTIRON.

Elle en sçait bien , mais elle n'ose ,
Comme elle dit , le deceler :
Puis on l'est venu demander
Ainsi qu'elle parloit à moy.

L'AMOREUX.

Va dîner, mais depeſche-toy.

POTIRON.

Et vrayment i'en ay bon beſoin ,
L'enrage de ſoif & de faim :
Mes boyaux ronſient de colere ,
Ils contrefont la gibeciere
De mon maîſtre , ils bâillent touſiours.

L'AMOREUX.

Si ie ne ſçay tout le diſcours
Que Monſieur a fait en diſnant ,
Ie ſeray touſiours attendant
Deſſus le fueil de noſtre porte ,
Juſques à tant que l'anne forte ,
Pour ſçauoir d'elle ſi ie ſuis
Viuant , ou ſi viure ie puis :
C'eſt l'eſperance de ma vie ,
C'eſt mon heur , c'eſt ma ialouſie ,
Mon tout , mon ame , mon deſir ,
Mon œil , ma grace , mon plaîſir .
Sans elle ie pourrois bien dire
Qu'Amour exerce ſon empire
De rigueur , d'ennuy , de mechef ,
Maintenant ſur mon pauvre chef :
Sans elle ie ſerois en peine
Nuit & iour à perte d'haleine ,
A force de trop ſoupirer :
Ie ne ſçaurois bien eſperer

Sans son aide & sans son secours
De mettre fin à mes amours.
C'est ce Monsieur, c'est ce brouillon
Qui me veut donner l'aiguillon,
Affin de me mettre en martel.

Hà mon Dieu, que tu es cruel,
Amour, & que tes mains cruelles
Font sur moy de playes nouvelles!
Aumoins quelquefois pren souci
De moy, & me prens à merci,
Ou me fay perdre la memoire
De ses yeux, de sa dent d'yuoire,
De la belle & blonde crespine
De ses cheveux, de sa poitrine,
De sa taille, de son tetin,
De sa bouche qui sent le thym
Quand elle a les léures déclofes,
Des lis, des œillets & des roses
Qui fleurissent dessus son sein,
De son front, de sa blanche main,
De sa douceur & de sa grace,
Qui toutes ces beautez efface.

Pren donc pitié de mon malheur,
Et donne trêve à ma douleur,
Amour, & relasche à ma peine.
S'il disoit que ce Capitaine,
Son cousin, fust mort à l'assaut,
Ce que pleust à Dieu, il ne faut
Que cela seulement aduienne :
Si n'ay-ie pas peur qu'il reuienne,
Aumoins s'il est en affaillant
Aussi braue & aussi vaillant
Que ie l'ay veu estant à table.

Mais que fay-ie icy, miserable?
Il vaut mieux que ie me retire

Dedans nostre falette, & dire
A Potiron qu'il vienne prest,
Et qu'il pourfuiue l'interest
De moy & de ma pauvre vie,
Que i'ay maintenant asseruie
Pour vne beauté languissant
Chez ce Monsieur à vingt pour cent.
Potiron.

POTIRON.

Monsieur.

L'AMOREUX.

Sus auant,
Que l'on se tienne icy deuant,
Pour espier qui va, qui vient,
Qui sort, qui entre : & s'il aduient
Que lanne forte, qu'on m'appelle.

POTIRON.

Je ne suis plus que sentinelle,
Je ne sçay plus autre mestier.
Potiron dedans son cartier
A aussi bien porté les armes
Pendant qu'on donnoit les allarmes,
Qu'homme qui fust dedans Paris :
Potiron tout vestu de gris,
Ouy Potiron faisoit le braue
Dans la cuisine ou dans la caue.
Là dedans est mon lit d'honneur :
C'est là que ie veux que mon cœur,
Ma fallade (1) & ma vieille espee
Soyent mis & pendus en trophée.
Mais il me faut parler pian pian,
Car voila lanne & maître lehan

1. Sorte de casque à l'usage des gens de guerre.

Qui fortent : c'est à moy d'attendre
 Ce qu'ils diront, & de l'apprendre.
 Il sera tombé de l'orage,
 Ianne est morne & triste en visage.
 Ces yeux rouges, ce poil rebours,
 Font iuger qu'il y a trois iours
 Qu'elle n'a mangé que moutarde :
 Ell' n'a point la mine gaillarde,
 Il y a quelque malencontre.

SCENE IIII.

MAISTRE IEHAN. IANNE. POTIRON.

MAISTRE IEHAN.

ET vraiment son visage monstre
 Qu'elle a son beguin à l'enuers :
 Quelque chose va de trauers
 Qui luy trouble la fantaisie.

IANNE.

Ce n'est rien qu'une jaloufie
 Qui luy altere le cerueau.

MAISTRE IEHAN.

Son mal va bien outre la peau,
 Il luy touche iusques au cœur.

IANNE.

Aussi il falloir que Monsieur
 Luy donnast les occasions
 De la mettre en ces passions.

MAISTRE IEHAN.

Il y a anguille sous roche :
 Aussi tost que Monsieur approche

D'elle, à fin de la caresser,
Madame vient le repousser
Si fierement que c'est merueille.
S'elle n'a la puce en l'oreille,
le veux mourir presentement.
Ianne dit vray, ce seul tourment
Luy feroit perdre la ceruelle.

IANNE.

Je sçay bien comme elle chancelle
Et de la langue & de l'esprit,
Quand elle oit seulement le bruit
D'un voisin, ou d'une voisine,
Qui porte moudre sa farine
Ailleurs que dedans sa maison.

MAISTRE IEHAN.

A propos voyla Potiron.

POTIRON.

Tous deux vous en contez de belles!
Et bien, dites-moy des nouuelles,
Qu'y a-t-il? Maistre Iehan sçait tout,
C'est maistre Iehan qui tient le bout,
Qui nous fait perdre la partie.
Et bien, Madame est auertie
Du fait de Monsieur, est-ce tout?
J'ay entendu de bout en bout
Vos propos.

MAISTRE IEHAN.

Ce sont de tes ruses.

IANNE.

Potiron n'a iamais d'excuses,
Potiron parle librement.

POTIRON.

C'est la façon de maintenant,

Le siecle & la faison le porte :
 Chacun en dit, chacun rapporte
 Cela mesme qu'il ne sçait pas.
 Mentir m'espargne mille pas,
 Mille courtes, mille couruees :
 Sans les menfonges controuuees,
 Mon escarpin deuiendrait tel
 Qu'un mouuement perpetuel,
 Je serois tousiours en haleine.
 Et puis il n'y a point de peine
 Au seruice d'un amoureux !

MAISTRE IEHAN.

Potiron, que tu es heureux
 Si tu le sçauois bien connoistre !

POTIRON.

Je voudrois t'auoir veu vn maistre
 De ceruelle comme le mien,
 Pour auoir cet heur & ce bien.
 Mais, Ianne, vous estes refueuse,
 Hà vrayment vous estes facheuse.

IANNE.

Vous ne faites que lanterner,
 Perdre temps & balliuerner :
 Mais que voulez-vous que ie die ?

MAISTRE IEHAN.

Potiron, cette maladie
 Ne la tourmente pas fouuent.

POTIRON.

Parbieu, c'est quelque mauuais vent
 Qui l'a frappee ce matin,
 Et l'a mise en son auertin.

MAISTRE IEHAN.

Potiron, tréues de colere,

Laiffons là Ianne. Quelle chere
Ce pendant que Monsieur contoit
Du Haure pris, & qu'il vanloit
L'heureuse & vaillante ieunesse
De nostre Roy, & la sagesse
Et l'heur de la Roynie sa mere,
Lors qu'il difoit que la main fiere
Et le cœur braue du François
Auoit mis & chassé l'Anglois
Hors des limites de la France :
Aussi tost Madame commence,
Feignant de ne l'entendre pas,
A parler haut, à parler bas,
Puis iette les yeux contre terre.

POTIRON.

Maistre Iean parle de la guerre
Ainsi que de son parchemin :
Maistre Iean a l'esprit mutin.

IANNE.

Hà Potiron, laiffe-le dire.

MAISTRE IEHAN.

Si Monsieur auoit faim de rire,
Aussi tost elle rougissoit,
Aussi tost elle pallissoit.

IANNE.

Madame est en son pelisson : (1)
Non, iamais en ceste façon
Ne la vey descontentancee.

POTIRON.

Ianne en dira sa ratelee. (2)

1. Vêtement à l'aspect sévère que les dames mettaient par dessus leur toilette. On dirait encore : Madame se drape....

2. C'est-à-dire tout ce qu'elle a sur la conscience.

LA RECONNVE.

MAISTRE IEHAN.

Monsieur est semblable à celui
Qui laboure le champ d'autrui,
Et laisse là le sien en friche :
C'est ainsi que l'on deuient riche.

IANNE.

Hà vrayment il a bonne grace :
C'est pour luy ceste soupe grasse,
Il s'en peut bien torcher le bec.

MAISTRE IEHAN.

Ianne, son moulin est trop sec
Pour y moudre ceste farine.

POTIRON.

C'est pour sa bouche qu'on l'affine,
Et pour le mettre en appetit.

IANNE.

Potiron, parlons vn petit
Plus bas : il est en la fallette.

POTIRON.

L'ay peur que ceste amour secrette
Ne se brasse pour maistre Iean.

MAISTRE IEHAN.

Pour moy?

POTIRON.

Ouy, pour vous.

MAISTRE IEHAN.

le ferois acheué de peindre. Han han,

POTIRON.

Si Monsieur vous vouloit contraindre
De l'espouser?

MAISTRE IEHAN.

Moy, & pourquoy?
Elle est trop mignarde pour moy,
Elle est de trop bonne maison.

POTIRON.

Mais la liberté du grison
Sera de luy donner carrière.

MAISTRE IEHAN.

Il s'en peut bien tirer arriere :
Ce n'est pas pour vn tel monteur,
Ce n'est pas pour vn tel picqueur
Vrayment que la lice est dressée.

IANNE.

Sa monture est trop harassée,
Il peut bien s'essayer ailleurs.

MAISTRE IEHAN.

Il n'est pas du rang des plus feurs.

POTIRON.

La lance à Monsieur est gauchere
Pour tirer droit à la visière.

IANNE.

Ce n'est pas son fait de courir.

MAISTRE IEHAN.

Je voudrais bien le secourir.

IANNE.

Ouy, pour appaiser sa furie.

POTIRON.

Ianne a serui à l'escurie,
Elle en parle assez proprement.

LA RECONNUE.

IANNE.

C'a donc esté en escurant
Mon chaudron dedans la cuisine.

MAISTRE IEHAN.

Mais i'oy Monsieur qui se mutine,
Je vais acheuer mon extrait.

POTIRON.

Et moy ie m'en vais boire vn trait,
Car nous iourons vne premiere
A toutes restes de colere
Tantost, mon Aduocat & moy.

IANNE.

Adieu tous deux.

MAISTRE IEHAN.

Adieu, ie voy
Antoinette qui se defrobe
Auec Madame au garderobe.

IANNE.

Adieu, ie vais à mon mefnage.

MAISTRE IEHAN.

Nous en parlerons dauantage.

POTIRON.

Adieu.

MAISTRE IEHAN.

Ceste nouvelle trame
Mettra iusque à la haute game
Cet Aduocat : ce fait le touche.

SCENE V.

POTIRON.

Je m'en vay bien ietter la mouche
Au cerueau de mon amoureux :
A ce coup il est malheureux,
Il peut bien quitter la partie.
Je m'en vay luy mettre l'ortie
Et l'éguillon deffous le flanc.
C'est à luy à quitter le ranc :
L'en ay descouvert l'embuscade,
Et s'il ne se donne de garde
On luy fera vn mauuais tour :
C'est vn ennemy que l'Amour.
Ce Monsieur a cent vieilles ruses,
Cent couuertes, cent excuses
Pour ruiner ce ieune sot.
Mais si ie ne luy disois mot
De tout cela que j'ay appris,
Ce feroit pour le rendre épris
Et surpris tousiours dauantage :
Ce feroit allumer sa rage
Et le rendre plus furieux
Que iamais : pourtant il vaut mieux
Dire tout & ne celer rien.
Car quand de moy il sçaura bien
Qu'on luy voudra ietter la poudre
En l'œil, il se pourra refoudre
Et reprendre le frein aux dens.
Il ne faut à ces ieunes gens
Qu'une heure pour les faire sages.
Puis il dira que les orages
Ne viennent iamais que de moy.

Si diray-ie tout, par ma foy :
 C'est œuvre de miséricorde
 De luy donner eschelle & corde
 Pour le tirer hors de prison,
 Où fureur surmonte raison,
 Et seule y commande la rage.

Potiron est devenu sage,
 Il philosophe maintenant :
 Il a repris son sentiment
 En beuvant : la digestion
 Fait fumeuse operation
 Dedans sa petite cervelle.
 Mais ie vay dire la nouvelle
 A mon Aduocat qui m'attend :
 Il est sans cœur s'il ne se pend,
 Et s'il n'a maintenant enuie
 D'honorer sa melancolie
 De quelque bien-heureuse mort,
 Plustost que d'endurer ce tort.

ACTE III.

SCENE I.

MONSIEVR L'ADVOCAT.

VRAYMENT il falloit bien qu'Amour
 Vint informer, sur le retour
 Et sur le decours de ma vie,
 De mon fait, se faisant partie
 Si aigrement encontre moy :
 Toutefois ce plaissant é moy,

Or que ie fois vieil & cassé,
Me fait souuenir du passé,
Et me remet en l'allegresse
Où i'estois lors que la ieunesse
En la plus gentille saison
Verfoit l'amoureuse poison,
Qui les cœurs doucement enflame
D'yne belle & gentille flamme.

Mais s'il me plonge en cet accès
Ie crains de perdre mon procès,
Or que i'entende la matiere :
Car i'ay oublié la maniere
D'intenter en ces actions.
Ie n'ay griefs ny saluations,
Factons, responsifs ny replices,
Ie fourniray trop de dupliques :
Mais pour conclure en cet endroit
Ie n'ay pour foustenir mon droit,
Encor que i'eusse le bureau :
Iamais la faueur du barreau
Ne fera pour moy, la ieunesse
Ne fait iamais pour la vieillesse,
Amour n'est point pour les vieillars :
Toutefois ce sont des hazars,
Amour est oiseau de passage.
Car las! aussi tost que nostre âge
Se rend de l'Hyuer compagnon,
Aussi tost s'enuolle mignon
Haut à l'effort, car sa nature
Ne peut endurer la froidure,
La vieillesse point ne luy plaist.
Toutefois point ne me déplaist
Qu'il m'assaille pour m'éprouuer,
Connoissant qu'on ne peut trouuer
Viande au monde plus exquise,

III.

Plus delicate & plus requise,
Et qui mieux retienne son miel,
Son goust, sa saumure & son sel,
Qu'Amour en son aigreur extrême :
Il fait sa sauce de luy-mesme,
Et luy-mesme porte son ius,
Son sucre, son sel, son verius :
C'est vne douce confiture.
S'il a quelque chose trop dure
A digerer, il l'adoucist,
Il l'enaigrist, il la farcist
De sucre doux & d'herbes fines :
Si l'on y trouue des espines,
Il les couure si finement
Qu'on les aualle doucement :
Et bref ie croy que rien ne plaist
Au monde si l'Amour n'y est.
C'est luy, c'est luy qui fait esprendre,
Remuant vne vieille cendre,
La glace au plus fort de l'Hyuer,
Et le feu mesme congeler :
De moy i'en fay l'experience,
Car dés le temps que ie commence
A le mesler en mon breuuage,
Encores que le poil & l'âge
Me bannissent de ce plaisir,
Ie me sens toutefois saisir
Le cœur d'une ieune allegresse,
Ie ne sens rien de la vieillesse,
Mes membres sont gaillards & forts.
Ie n'ay rien dessus tout mon corps
Qui me face monstrier caduque,
Que la dent noire & la perruque,
Et des fillons dessus le front,
Qui vieillard & ridé me font :

Au reste ie suis fort gaillard,
J'ay le parfum, le gand mignard,
L'escarpin, la chauffe coupee,
La gibeciere bien houpee,
La robe faite à haut collet,
Le clerc, le laquais, le mulet.
Bref ce que j'ay veu me desplaire
Auiourd'huy commence à me plaire :
Rien plus triste & fascheux ne m'est,
Et rien sur tout ne me desplaist
Que la colere violente
D'une femme qui me tourmente,
Qu'un œil qui m'espie & m'aguette,
Qu'une langue qui me sagement,
Qu'un regard hagard & jaloux,
Qu'un visage plein de courroux
D'une femme qui vit pour moy
Cent fois plus que ie ne voudroy.
Si faut-il pourtant que ie face,
Ou par finesse ou par menace,
Par surprise ou par action,
Qu'elle passe condamnation.
Hâ que ie la voy eschaufee!
Encor qu'elle soit mal coiffée,
Si me faut-il la caresser.
Mais s'elle devoit trespasser,
Si faut-il pourtant qu'elle endure :
Si la pillule estoit plus dure
Qu'acier, si faut-il l'avalier. (1)
Vrayment le temps s'en va troubler,
La lune est fort rouge en visage :

1. On voit dans ces cinq vers les diverses significations données au mot *si*. On l'employait surtout dans le sens de *aussi*, *néanmoins*, *ainsi*, etc. On écrivait parfois *se*, pour distinguer la conjonction de l'adverbe.

Ce vermillon est vn presage
Qu'il courra quelque mauuais vent.
Il vaut mieux aller au deuant
Pour l'appaiser, s'il est possible.
C'est verser l'eau dedans vn crible,
Et pescher les poissons en l'ær,
C'est courir les cerfs dans la mer,
De vouloir tirer ceste beste.
De l'amble qu'elle a dans sa teste.

SCENE II.

MAD. L'ADVOCATE. MONS. L'ADVOCAT.

MADAME.

IE vous en feray bien mouller.

MONSIEVR.

Et bien, où voulez-vous aller,
Mon miel, ma douceur, ma caresse?

MADAME.

Ton fiel, ta rigueur, ta destresse.
Je sçay bien dont ie suis venuë,
Je ne suis point si peu connuë
Et si n'ay point si peu de bien
Que l'on ne me recoiue bien :
J'ay de bons parens, Dieu merci.

MONSIEVR.

Ils ne sont pas de loing d'ici.

MADAME.

A moy qui suis de bon lignage,
Et ma foy d'autre parentage
Et de meilleure part que vous.

MONSIEVR.

Tout beau, Madame, parlez doux.

MADAME.

Allez, faites vostre meſnage,
Ie n'ay propoſé dauantage
De demeurer auecques vous.

MONSIEVR.

Vous ſerez toujours en courroux :
Il y a ia ſemaine entiere
Que vous tenez votre colere,
Et ſi vous ne ſçauéz pourquoy.

MADAME.

Pourquoy, merci Dieu? ie le voy
Et iour & nuit deuant mes yeux.

MONSIEVR.

Ce ne ſont que des enuieux
Qui vous donnent vn faux entendre.

MADAME.

Non non, ie n'en veux plus apprendre :
Hé, i'en ſçay trop de la moitié.

MONSIEVR.

Ou c'eſt nouuelle inimitié,
Ou quelque bauarde ſecrete
Vous a dit que i'aime Antoinette :
Et vous, vous aimez les menteurs,
Les flagorneurs, les rapporteurs,
Cela eſt votre naturel.
Il n'eſt pas vray, ie ne ſuis tel
Et ne voudrois l'auoir penſé :
Et ſi ie me ſuis auancé
Quelquefois de parler à elle,
De la prendre par ſous l'eſſelle,

De luy voir enfler le teton,
Passer la main sous le menton,
Ç'a esté en vostre presence.
Mais du depuis que ie commence
A me tenir vn peu en point,
D'estre gaillard, ne crier point,
Le soupçon & la jalousie
Vous ont troublé la fantaisie.

MADAME.

Rien ne me trouble sinon vous
Qui me plongez en ce courroux,
Et m'eschaufez cette colere.

MONSIEVR.

Venez, approchez, ma commere,
Et parlons doucement ensemble.

MADAME.

Doucement?

MONSIEVR.

Voyez, il me semble
Que tous deux auons, Dieu merci,
Du bien assez, & sans souci
Que nous pouuons viure aisément.

MADAME.

Est-ce là le bon traitement?
Est-ce l'amour & la douceur,
La courtoisie & la faueur
Que vous promistes de me faire?

MONSIEVR.

C'est grand cas, ie ne vous puis plaire,
Tout ce que ie fay vous desplait.

MADAME.

Ce que vous faites ne me plaist,
Et m'en donnez l'occasion.

MONSIEVR.

Avez-vous eu affection
De collet, de drap ou d'anneau,
De cotillon ou de manteau
Bandé de velours alentour,
Ou de quelque toile d'atour,
De chaîfnes, de bracelets d'or,
Ou de quelque autre chose encor,
Que n'ayez eu argent en main
Pour l'acheter auffi foudain?

MADAME.

Je ne m'en fuis mefcontentee.

MONSIEVR.

Quoy donc? eftes-vous mal traittee?

MADAME.

Vous fçavez bien ce qu'il me faut,
Et pourquoy ie parle fi haut
Maintenant.

MONSIEVR.

Or pour y mettre ordre,
Et pour ne voir plus ce defordre,
Sans qu'il y ait caufe ou raifon
De troubler l'eau de la maifon,
Il faut que vous fervez de mere
A Antoinette, & moy de pere :
Et bref il nous la faut pourvoir,
A fin que n'ayez de la voir
Occafion, ny moy auffi.
Mais tirons-nous vn peu d'icy,
Car s'il ne tient qu'à vous baifer,
Vrayment ie vous veux appaifer.

MADAME.

Le baifer ne m'appaise point,

Monsieur : Monsieur, ce n'est le point
Qui m'esguillonne le côté.

MONSIEUR.

Votre mal est plus haut monté.

MADAME.

Entrons, la porte n'est pas close.

MONSIEUR.

Ce pendant gardez quelque chose
Pour crier & tancer demain :
Je vous veux dire le dessin
Et le retrainif que j'appreste
Pour guérir votre mal de teste.

SCENE III.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

Tu les as veus?

POTIRON.

Je les ay veus.

L'AMOVREUX.

Tous deux ensemble?

POTIRON.

Ouy, tous deux.

L'AMOVREUX.

Tu sçais bien tout ce qu'ils ont dit?

POTIRON.

Ouy, ie sçay tout ce qu'ils ont dit.

L'AMOREUX.

Quoy? que Monsieur aime Antoinette?

POTIRON.

Ouy, que Monsieur aime Antoinette.

L'AMOREUX.

Et qu'il pratique maistre Iean?

POTIRON.

Ouy, qu'il pratique maistre Iean.

L'AMOREUX.

Pour brasser quelque mariage?

POTIRON.

Pour brasser quelque mariage.

L'AMOREUX.

Et que Madame le sçait bien?

POTIRON.

Et que Madame le sçait bien,
le vous l'ay ia dit tant de fois :
Et si vous auez droits, ou lois,
Ou defenses pour l'empescher,
Monsieur, il vous faut depescher.

L'AMOREUX.

Mais auant que rien entreprendre,
Potiron, il te faut attendre
Icy, si tu verras sortir
Ianne, à fin de m'en aduertir :
Le meurs d'une jalouse enuie
De sçauoir ma mort ou ma vie.
l'ay Madame & Ianne pour moy,
D'Antoinette ie sçay pourquoy
Elle n'accordera iamais
D'espouser vn Clerc du Palais :
Toutefois ce traistre lutin

Est si meschant, est si tres-fin,
Qu'il me donra vn croc en iambe,
Si de fortune ie n'eniambe
A grands pas dessus ses brisées.

POTIRON.

Si les toiles sont bien dressées,
L'espère de suyure à la trace
La beste en prise, que ie chasse,
Et mettray Monsieur en defaut.

L'AMOVEVX.

Potiron, c'est ainsi qu'il faut
Prendre force, cœur & courage.

POTIRON.

Si ie ne romps le mariage,
Baste.

L'AMOVEVX.

Potiron, ie descouvre
Ce bel amoureux, qui entrouvre
La porte pour sortir dehors.

POTIRON.

Rentrez & faites vos efforts.

L'AMOVEVX.

Ie m'en vais.

POTIRON.

Allez, de par Dieu,
Car ie voy Monsieur en ce lieu,
Et Madame qui fort apres :
Ie les espiroy de si pres
Que ie vous mettray hors de peine.

SCENE III.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE.
POTIRON.

MONSIEVR.

Iz sçay bien que ce Capitaine,
Mon cousin, qui me la laissa,
Ne viendra iamais par deçà :
Il est mort, & par sa vaillance.
Vn foldat de sa connoissance,
Retourné tout nouuellement,
Me le conta dernièrement :
Je ne l'ay voulu auancer
Si tost, de peur de l'offenser.
« Aussi la nouvelle fascheuse
» Ne peut estre trop paresseuse. »

MADAME.

Que la fille en sera marrie!

MONSIEVR.

C'est la breche & la batterie
Par où nostre malheur se passe.

POTIRON.

Il ne dit mot que ie donnasse
Pour vn escu d'or & de pois :
Mais il faut retenir ma vois,
Ils n'ont point les oreilles sourdes.
S'ils ne se donnent point de bourdes,
A ce coup mon maistre est heureux.

MADAME.

C'est vn mestier tres-dangereux
Que la guerre, à ce que ie voy.

POTIRON.

C'est pour vn autre que pour moy.

MONSIEVR.

Et si m'assura pour le seur
Qu'estant couché derriere vn mur
Dessus le ventre, en embuscade,
Il suruint vne canonnade
Droit par dessus vn rauelin,
Qui prend le mur & le coufin,
Et les emporta pelle-melle
Hachez menus comme la greffe.

MADAME.

Je vous promets que c'est dommage.

POTIRON.

Mon maistre a gaigné l'auantage
Sur la partie, pour ce coup.

MONSIEVR.

Mais nous tardons icy beaucoup,
Le iour s'en va : conclusion
Pour vous tirer d'opinion,
Il nous la faut pouruoir, m'amie.

MADAME.

Je n'en feray iamais marrie.

MONSIEVR.

Puis ce n'est que charge aussi bien,
Et si c'est par nostre moyen
Qu'ell' se marie, & qu'on luy donne
Vn bon present, c'est belle aufmonne,
Rien mieux employé ne peut estre :
Puis elle est pour le reconnoistre,
Or qu'elle soit de pauvre lieu.

MADAME.

Comment? vous sçavez tout le ieu
De ce coufin qui l'enleua.

MONSIEVR.

Je sçay bien comme tout en va :
Elle est toutefois de nature
Aussi douce que creature
Qui soit au monde.

MADAME.

On a tousiours
Sur l'âge affaire du secours,
A toute heure, de ieunes gens.

MONSIEVR.

Et puis nous n'auons point d'enfans :
Que vous en semble-t-il, ma femme?

MADAME.

Mais que ceste nouuelle trame
Ne m'ourdiffe nouveau martel.
L'en fuis d'aduis, il n'est rien tel
Qu'en descharger nostre mesnage
Par l'accord d'un beau mariage.

MONSIEVR.

Je l'ay desia bien commencé.

MADAME.

Mais encore, à qui?

MONSIEVR.

J'ay pensé
Que maistre Iean estoit son cas.
Il y a cinq cens Aduocas
Au Palais qui ne sçauroyent faire
Ce qu'il fait : il sçait bien extraire,
Dresser appointemens en droit :

A la barre, hé il plaideroit.
 Maïstre Ian est gentil garçon,
 Maïstre Ian a bonne façon,
 Maïstre Ian est fin & accort,
 Maïstre Ian n'est pas vn brin sot :
 Et bref maïstre Ian sans enuie
 Gagnera aussi bien sa vie
 Que Solliciteur du Palais.

MADAME.

Puis vous ne l'oublierez iamais,
 Il nous a fait trop de seruice.

MONSIEUR.

Puis ie le mettray en office
 Ou de Clerc du Greffe, ou d'Huissier.

MADAME.

Il ne sçait que trop ce mestier.

MONSIEUR.

Est-ce bien dit? que vous en semble?

MADAME.

S'ils sont bien mariez ensemble
 l'espere qu'ils feront du fruit :
 La fille est bonne & a bon bruit,
 La fille est douce & gracieuse,
 Elle n'est fiere ny fâcheuse,
 La fille n'est pas vn brin fotte :
 Je crains qu'elle soit huguenotte
 Seulement, car elle est modeste,
 En parolles chaste & honneste,
 Et tousiours sa bouche ou son cœur
 Pensent ou parlent du Seigneur :
 l'ay peur qu'ils ne s'accordent pas. (1)

1. Quelques critiques, le P. Nicéron entre autres, ont voulu voir

MONSIEVR.

Hé, tout cela n'est pas grand cas :
Sçachez seulement son vouloir.

MADAME.

l'y vais, & feray tout deuoir
De sçauoir bien secrettement
Qui elle est, & quoy, & comment.

MONSIEVR.

N'en faites ia trop grande enqueste,
Vous luy pourriez mettre en la teste
le ne sçay quoy pour la fâcher.

MADAME.

Vrayment ie ne veux empescher,
Quant à moy, vne œuvre si sainte.

MONSIEVR.

Allez, ie vay donner l'atteinte
A mon Clerc fuyuant ce deffain.

MADAME.

Auiourd'huy plustost que demain
Nous les accorderons ensemble.

MONSIEVR.

N'ay-ie pas mis ma beste à l'amble
Doucement & sans la forcer?
Il faut seulement amorcer
Vn peu ceste beste farouche
D'un petit mors dedans la bouche,
Pour la tourner à toutes mains.
Ie vais acheuer mes deffains :
l'en auray, ou faudray à traire.

dans ce passage un éloge indirect de la religion réformée, et ont, à propos de cette prétendue allusion, vivement suspecté la foi catholique de notre poète. (V. note p. 194, t. II.)

SCÈNE V.

POTIRON. IANNE.

POTIRON.

Je suis alteré de me taire.
Voilà Ianne. Et bien, est-ce fait?

IANNE.

Potiron, vous êtes du guet :
Tu peux bien redire à ton maître
De point en point ce que peut estre,
Tu l'as entendu comme moy.

POTIRON.

Le Capitaine est mort, mais quoy?

IANNE.

Ce coup a coupé l'esguillette,
Et rompu du tout la buchette :
D'esperance ie n'en ay plus.

POTIRON.

Mais, mon Dieu ! comme ce perclus,
Ce vieux refuseur, ce mitouin, (1)
A contrefait le patelin.

IANNE.

Il l'a si bien mitouinée,
Et si bien empatelée,
Qu'il a fait ce qu'il a voulu.

POTIRON.

Et quoy, Ianne?

1. On disait *mitou* ou *matou* : d'où est venu *mitouin*, qui tient du chat; *mitouiner*, cajoler, amadouer.

IANNE.

Ils ont resolu
Faire aujourd'huy le mariage.

POTIRON.

Auiourd'huy?

IANNE.

Voire, i'en enrage
Et si i'en créue de despit :
Cela se fera sans respit.

POTIRON.

Voyci mon malheur ou mon bien.

IANNE.

Potiron, ils nous oiront bien :
Va-t'en & chemine tout beau.

POTIRON.

Encor tiennent-ils l'escheueau
Pour desmesler leur entreprise.

IANNE.

Gardons-nous de quelque surprise.

POTIRON.

Quelque chose que Ianne die,
La toile n'est pas mal ourdie :
Si ceste nouuelle poursuite
Auiourd'huy ne se precipite,
L'osteray mon aduocaceau
D'entre la pierre & le couteau,
Et mettray le tout à bon port :
S'il dit vray, ceste belle mort
Doit apporter & vie & grace
A mon Aduocat qui trespasse
Pauurement, & qui meurt ainsi
Que meurt vn amoureux transi

III.

Sous la rigueur d'une maîtresse.
 Mais ie vay luy donner adresse,
 Pour expedier promptement
 Le fouhait qu'il desire tant.

ACTE III.

SCENE I.

ANTOINETTE.

ENTRE les malheurs, le malheur
 Que plus ie craignois en mon cœur
 M'est aduenue, malencontreuse,
 Pauvre, chetive, malheureuse,
 Et fortunee (1) que ie fuis!
 Rien plus esperer ie ne puis,
 Puis que mort & malauanture
 M'ont derobé la creature
 Au monde que j'aimois le plus,
 En qui j'auois mis le surplus
 Pour iamais de mon esperance,
 En qui j'auois toute assurance,
 En qui j'auois mis mon espoir,
 Mon fouhait, mon tout, mon auoir,
 Et seul à qui j'auois enuie
 De donner mon cœur & ma vie.
 Mais que feray-ie maintenant,

1. Le mot est évidemment ici employé par antiphrase, comme au deuxième vers de la scène III du premier acte, où, à tort croyons-nous, on a mis dans l'édition de l'*Ancien Théâtre français*, *infortunée*, au lieu de *bien fortunée* que portent les textes primitifs.

Sinon de prier humblement
 Le Seigneur de me secourir,
 Si que ie ne puisse encourir
 Ny mal, ny honte, ny diffame?
 Monsieur l'Aduocat & Madame
 Me presient de me marier.
 Le ieune homme me fait prier
 D'attendre quelques iours encore.
 Ie sçay qu'il m'aime, & qu'il honore
 Sur toutes choses la vertu :
 Mais auant qu'il ait combatu
 Son tuteur, son oncle & sa mere,
 Et les parens de feu son pere
 A celle fin d'y consentir,
 Il n'en pourra iamais sortir :
 Puis on m'a dit ie ne sçay quoy,
 Qu'il auoit ia promis la foy
 A vne ieune Damoiselle,
 Et qu'il plaide pour l'amour d'elle,
 Et si croy mesme que Monsieur
 En doit estre folliciteur :
 Cela seul m'en a destournee
 De confesser dont ie suis nee.
 Ie sçay bien que secretement
 Madame m'a voulu tenter,
 Et à fin de la contenter
 I'ay dit que i'estois orfeline,
 Fille d'un facteur de marine
 Qui estoit natif de Poitiers,
 Et qu'il y a dix ans entiers
 Qu'il estoit mort en vn voyage.
 Et sans me forcer dauantage
 S'est contentee, & croy de peur
 De me fascher : elle a bon cœur.
 Seulement elle m'a prie

Si ie veux estre mariee,
 Je ne refuse le parti
 Que Monsieur m'auoit assorti,
 Me promettant bon auantage
 Si i'accepte le mariage.
 I'ay dit que i'auois arresté
 De fuyure en tout leur volonté,
 Et faire ce qu'il leur plairoit.
 Maistre lean n'est pas mal-adroit,
 Il est doux, & si a l'adresse
 En ce qu'il fait : puis la noblesse
 Auiourd'huy n'est que pauureté.
 Je ne puis viure en liberté,
 En liberté de conscience
 Mieux qu'à Paris : la patience
 Sera mon espoir & mon bien.
 Puis ne pouuant esperer rien
 De ma maison, que puis-ie mieux
 Sinon de m'eslongner de ceux
 Qui ne me voudroyent recognoistre ?
 Possible le temps fera naistre
 Quelque nouuelle occasion,
 Pour nous mettre en possession
 Du bien que nous n'esperons point.
 Mais voyci Ianne tout à point,
 Ell' me dira tout le secret.

 SCENE II.

IANNE. ANTOINETTE. MAD. L'ADVOCATE.

IANNE.

IE n'ay tant seulement regret
 Que de nostre pauvre amoureux :

Mais ie croy que ces langoureux
Ont oublié tout en vn iour.

ANTOINETTE.

Ianne, vous parlez de l'amour :
Qu'y a-t-il ?

IANNE.

Vous m'en donnez bien,
Comme si vous n'en sçauiez rien.
Vous ferez aujourd'huy fiancée,
Et demain matin espousée
A nostre Clerc : qui ne le sçait ?
Mais laissez-moy faire mon fait :
J'ay de la besongne taillee,
Et n'ay point d'esguille enfilee.
Il me faut aller achepter
Des viandes, pour apprester
A souper pour vos fiançailles.

ANTOINETTE.

Et quoy ?

IANNE.

Deux perdrix & deux cailles,
Vn connil (1), quelques hutaudeaux (2),
Cardes, oranges, pigeonneaux,
Si i'en puis trouuer à bon pris
Deffous la porte de Paris.

ANTOINETTE.

Allez, Ianne, & marchandez bien.
Mais à fin qu'il ne manque rien,
Acheptez pour l'amour de moy,
Outre cela, ie ne sçay quoy :

1. Lapin, de *cuniculus*.

2. Hutaudeau ou hestoudeau, ou encore étoudeau et hétudeau,
— Ménage est pour le dernier, comme le plus usité, — gros
poulet qui n'est pas encore chapon ; en latin *pullaster*, jeune coq.

Voilà vn escu que ie donne,
Mais ne le dites à perſonne.

IANNE.

C'eſt donc le meilleur de le prendre :
Qui veut gagner il faut deſpendre,
De là vient voſtre honneſteté,
l'enten ceſte ciuilité.
Mais qu'on ſe coiffe & qu'on ſe mire.

ANTOINETTE.

Et bien, Ianne, vous voulez rire.

IANNE.

Allez, vous me ferez tancer :
Allez donc pour vous aiancer,
Et pour vous faire vn peu iolie.

ANTOINETTE.

Madame eſt toute ramollie,
Monſieur l'a remiſe en ſon ſens.
Ie m'en vais.

IANNE.

Adieu, ie pers temps.

IANNE *ſeule.*

Mon Dieu, que ie plains ce repas!
Pauvre fille qui ne ſçait pas
Que ceſte liberalité
Se fait pour la commodité
Que Monſieur eſpere en auoir :
Et Madame qui peut ſçauoir
Ce qu'il baſtit en ſon cerueau,
Donne le drap & le cizeau
Pour ſe tailler vne cornette.
Toutefois i'eſtime Antoinette
Tant ſage & tant fille de bien,
Qu'en fin ce Monſieur n'aura rien

De ce qu'il pretend : le mechef
Qu'il forge cherra sur son chef.

MADAME.

Ianne.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Et allez donc !
Pour babiller ie ne veis onc
Femme au monde qui vous ressemble.

IANNE.

I'ay cent mille affaires ensemble.

MADAME.

Rien ne sert de vous excuser.

IANNE.

Il ne faut iamais reposer.

MADAME.

Elle caquette toute seule :
C'est vn claquet, c'est vne meule
D'un moulin qui tourne tousiours.

SCENE III.

MADAME L'ADVOCATE. LA VOISINE.

MADAME.

TOUTES les heures me font iours
Si ie ne voy nostre voisine :
Mais ie la voy qu'elle chemine
Droit icy, & fort à propos.
Non, ie n'auray iamais repos,

Si ie ne dis entierement
Comme s'est fait l'appointement
Entre mon bon mari & moy.
Et bien, voisine?

LA VOISINE.

Et bien, mais quoy?

MADAME.

Vous ne sçavez pas des nouuelles?
Il y a tréues eternelles.

LA VOISINE.

Comment? qui a fait cest accord
Si tost?

MADAME.

Affeuré de la mort
Du Capitaine son cousin,
Puis voyant le malheur voisin
Qui luy tomboit dessus la teste,
Pour m'offer le martel, arreste
D'accorder ce soir Antoinette
Avec son Clerc : c'est chose faite,
Nous l'auons ainsi resolu.

LA VOISINE.

Mais pour le feur, est-il conclu?

MADAME.

Tout conclu.

LA VOISINE.

J'en crains vne fin.

MADAME.

Comment?

LA VOISINE.

Monsieur est caut & fin,
Gardez bien qu'une vieille ruze

Sur la fin du ieu vous abuse :
Toutefois il est sage & vieux,
Et croy qu'il fait tout pour le mieux.

MADAME.

Quant à moy, ie le pense ainsi :
Et vous, commere ?

LA VOISINE.

Et moy aussi.

MADAME.

Bref, au pis aller ie conclus,
Lors que ie ne la verray plus,
Et qu'elle sera retiree
En son mesnage & mariee,
L'oste au moins les occasions
De mes ialoufes passions.
Ce que ie voy me passionne.
En mon absence, qu'il garçonne
Et face tout ce qu'il voudra :
Si ie l'apperçoy, il faudra
Qu'il ait bon pié & bonne main,
Si ie prens vne fois le frain,
Que ie ne le mette à raison,
Et ne luy fais perdre l'arçon.

LA VOISINE.

C'est donc ce soir ?

MADAME.

Que vaut l'attendre ?

LA VOISINE.

C'est bien fait, il faut tousiours prendre
Ces vieux refuseurs tout promptement :
Car ils changent en vn moment
Et de fait & de volonté.

MADAME.

Si est-il pourtant arresté :
 Ianne fait défi la cuisine.
 Mais n'y faillez pas, ma voisine,
 Mais, ie vous pry, n'y faillez pas.

LA VOISINE.

I'iray.

MADAME.

Nous n'auons pas grand cas,
 Nous n'auons que nostre ordinaire.

LA VOISINE.

Ie vous pry, que voudriez-vous faire?
 Quoy, que vous faut-il?

MADAME.

Nous rirons
 Mangeant ce peu que nous aurons,
 Et vous conteray l'auantage
 Que Monsieur donne en mariage
 A maistre Iehan.

LA VOISINE.

Cela va bien.

MADAME.

Voisine, mais n'apportez rien,
 Pour ce soir nous auons assez.

LA VOISINE.

Bien, bien : mais, commere, pensez
 Que ie me doutois de l'affaire.
 I'ay veu nostre fils se déplaire
 Tout ce iour, il n'a point disné :
 Potiron l'en a destourné
 De ne sçay quoy qu'il luy a dit.
 Il est fâcheux, triste, depit :
 Et quant à moy, ie suis fort aise,

Encor que le fait luy déplaife.
Mais le temps luy fera passer
Bien toft cest amoureux penser,
Auant trois mois il l'oublira :
Lors possible il eftudira
Mieux qu'il n'a fait le temps passé.

MADAME.

Quant à ce poinct il eft caffé,
Il peut bien ailleurs fe pourvoir
En amours : & quant au vouloir
De la fille, ie fçay qu'elle aime,
Mais elle fçait bien que la treme
N'eft pas pour ourdir cette toile.
Commere, nous y gagnons tous,
Faisant pour moy, j'ay fait pour vous :
Penfez que vofre fils n'eust peu
Se marier fans vofre fceu.

LA VOISINE.

Il eft tant leger à promettre.

MADAME.

Encore il vous pouoit remettre,
Comme il a fait, en defarroy.

LA VOISINE.

Hà commere, vous dites vray.
Encor n'en eft-il pas dehors.

MADAME.

Dieu foit loué, puis que i'en fors
A mon honneur à cette fois.
Adieu, commere, ie m'en vois,
Adieu, il eft temps que ie forte :
Ie voy Monsieur à noftre porte,
Qui m'attend. Venez de bonne heure
Ce soir.

LA RECONNUE.

LA VOISINE.

l'iray, ie vous assure,
Sans mentir.

MADAME.

Mais ne faillez pas
D'amener vostre fils, commerc :
Plustost oubliera sa colere
Voyant son malheur deuant luy,
Que de l'entendre par autrui.

SCENE IIII.

MONS. L'ADVOCAT. MAD. L'ADVOCATE.

MONSIEVR.

IL me tarde qu'il ne soit nuit,
De peur que le malheur, qui suit
Pas à pas la bonne fortune,
A son arriuer n'importune
De quelque fascheux déplaisir
Les douceurs de nostre plaisir.
Mon Dieu, quel trouble, quelle allarme
Maintenant si nostre gendarme
Arriuait dispos & gaillard !
Puis ie crains ce petit paillard
Potiron, il est fin & caut,
Et sçait trop bien comment il faut
Assaisonner vn bon broüet :
Il mettra mon Clerc au roüet
S'il peut, il n'a sens ny memoire,
Il est assez fol de le croire,
A cela il n'est point retif.
Et puis l'Amour est inuentif

A guerir soudain les vlceres
 Qui prouiennent de ses coleres :
 Il a ses emplastres tous prests,
 Le bafme & l'onguent tout expres
 Pour rejoindre ce qu'il entame.
 Mais voici arriuer ma femme,
 M'auroit-elle bien entendu?
 Je m'en-vay, c'est trop attendu.

MADAME.

Mais que dites-vous, mon amy?

MONSIEVR.

Je ne sçay, ie suis endormy,
 Je suis tout mal-fait.

MADAME.

Si faut-il

Rire ce soir, estre gentil :
 Nous aurons bonne compagnee
 Pour festoyer nostre accordee,
 Si faut-il se mettre en pourpoint.

MONSIEVR.

Nos voisins y viendront-ils point?

MADAME.

Eux? ils n'ont garde d'y faillir.

MONSIEVR.

Ce pendant ie vais affaillir
 Vn gros procez, & le happer
 Au poil, attendant le fouper :
 Et vous, ma femme, donnez ordre
 Qu'on ne face point de defordre,
 Et que nostre fouper soit prest
 De bonne heure, & ce qui y est

Soit ferui bien & nettement,
De broche en bouche chaudement.

MADAME.

J'y vais, & si feray si bien
En tout qu'il n'y manquera rien.

SCENE V.

MADAME L'ADVOCATE. IANNE.

MADAME.

I ANNE.

IANNE.

Madame.

MADAME.

Approchez-vous.

IANNE.

Vous me debauchez à tous coups.

MADAME.

La viande est-elle lardée?
La volaille est-elle amandée?

IANNE.

Tout est si cher que c'est pitié,
Tout est enchery de moitié :
Je ne vey iamais si cher tems,
Et croyez que les pauvres gens
Cest hyuer auront bien à faire.

MADAME.

Ianne, parlons de nostre affaire,
Le tems nous pourroit bien tromper.
Il vous faut haster le souper,
Ianne, & ne parlez d'autre chose.

IANNE.

Laiffez donc ceste porte cloſe,
Et vous en allez hors d'ici :
Allez, n'ayez point de ſouci,
Je vous pry, ie feray bien tout,
Et ſi i'en viendray bien à bout,
Dieu aidant, & me laiffez faire.

MADAME.

C'eſt donc le plus court de me taire,
Il faut laiffer Ianne ſeulette :
Pendant ie vay voir Antoinette
Et maiftre Ian, qui font l'amour.
Je croy que c'eſt le premier iour
Qu'ils parlerent iamais enſemble.

SCENE VI.

L'AMOVREUX. POTIRON.

L'AMOVREUX.

L'HOMME, quand il naiſt en ce monde,
Eſt comme vn deſſain que l'on fonde
Pour faire vn baſtiment nouveau.
Quand il eſt parfait, riche & beau,
Vn chacun de ſa grace belle
Prend le portrait, prend le modele,
Pour en deſrober la façon :
Puis l'architecte & le maçon
En tirent prouſit & louange.
Mais ſi vn locatif ſ'y range,
Mauuais meſnager, mal-fongneux,
Sale, ſans cœur, ord, pareſſeux,

Le mur, le toit, le fenestrage
 Se sent de son mauvais mefnage :
 Ou il prend coup, ou se dement,
 Ou perd sa grace en vn moment.
 Vn vent se leue, vne tempeste,
 Qui rompt la tuille, abbat le feste,
 Puis la paresse du monsieur
 Laisse les cheurons & le mur
 Au vent, à l'air, sans couuerture :
 Suruient vne eau, vne froidure
 Qui pourrist lates, enfesteaux,
 Poultres, trauerfes, foliueaux :
 Et ainsi peu à peu se mine,
 A la fin tombant en ruine.

Ainsi le bon pere qui sert
 D'ouurier, de maçon, & qui fait
 La muraille & les fondemens,
 Et le plancher à ses enfans :
 Les fait songneusement instruire,
 Les fait marchans, les fait escrire,
 Bref il en fait vn bastiment
 Pour exemple & pour ornement,
 Sans espargner ny chaux ny fable
 Pour rendre la muraille stable.
 Mais quand ce maçon n'y est plus,
 Tout se gaste & deuiet reclus,
 Tout s'y pourrist : la nonchalance
 Le fait tomber en decadance.
 Je le scay : car durant le temps
 Que la puissance des parens
 Me tenoit en obeissance,
 Je donnoy bien telle esperance
 De moy, que i'estois le premier
 Des plus gentils de mon quartier.
 Mais depuis que ceste tempeste

Amour a pleu dessus ma teste,
 Depuis que l'orage & le vent
 Ont corrompu ce bastiment,
 Et qu'Amour s'en est fait le maistre,
 Il n'y a plus moyen d'y estre,
 Il pleut partout, deuant, derriere,
 Je ne suis plus qu'une goutiere,
 Tout est pourry, tout s'en va choir,
 Et n'y a ordre d'y pourvoir
 Qui ne voudroit, pour me refaire
 Dessus le premier exemplaire,
 Me rebastir tout de nouveau :
 Je n'attens plus que le cordeau
 Pour donner tréues à ma peine.
 Voici Potiron hors d'haleine,
 Qu'y a-t-il?

POTIRON.

Il faudroit fonder
 Dix escus, pour vous annoncer
 Le vray segret & la nouvelle
 Qui vous tire de la cordelle
 Du bourreau qui vous tyrannise.

L'AMOREUX.

Quoy? y a-t-il quelque surprise,
 Ou quelque bon secours pour moy?

POTIRON.

Fort bon.

L'AMOREUX.

Je te promets, ma foy,
 Tu auras un accoustrement.
 Mais dy doncques.

POTIRON.

Tout promptement
 Je sçay que nostre Capitaine
 III.

Est bien mort, c'est chose certaine.

L'AMOREUX.

Il est mort ! Potiron, va, brasse,
 Taille, recous quelque fallace,
 Pour rompre & pour troubler la feste
 Du mariage qui s'appreste.
 Va, & dy qu'elle m'a promis,
 Assure qu'un de tes amis
 Aujourd'hui même s'est fait fort
 Que le gendarme n'est pas mort,
 Et qu'il fera tost de retour.
 Si nous pouvons passer ce iour
 Pour empêcher, ou pour attendre,
 La fièvre ne me peut reprendre
 Estant guery de cet accès.

POTIRON.

Ainsi gaigne-t-on son procès :
 Il faut gagner Mademoiselle
 Ou bien d'une robe nouvelle,
 Ou d'une chaîne, ou d'un anneau,
 A fin d'être sur le bureau :
 Pratiquer un Solliciteur,
 Et suborner un Rapporteur
 De quelque chose de grand pris.

L'AMOREUX.

Mon Dieu, que tu es mal appris !
 Il n'est pas tant de rencontrer :
 Maintenant il faut inventer
 Quelque chose bonne pour moy,
 Quelque moyen, ie ne sçay quoy.
 Dy plustost qu'elle est mon épouse.

POTIRON.

Il ne faut que cette ventouse

Deffus la nuque du vieillard,
Pour esteindre le feu qui l'ard :
Sans plus ie crains l'aigre colere.
Et l'auertin de vostre mere,
Elle creuera de dépit.

L'AMOVREUX.

Pendant j'auray quelque repit
Pour donner ordre à mon affaire.

POTIRON.

Adieu, Monsieur, laissez-moy faire :
Parbieu, ie m'en vais brouiller tout.

L'AMOVREUX.

Va, Ianne tiendra bien le bout,
Elle est assez fine & rufée
Pour deuider cette fuzée.

ACTE V.

SCENE I.

LE CAPITAINE. BERNARD, *son valet*. IANNE.

LE CAPITAINE.

Les hay ces ames cafanieres,
Je hay ces ames buissonnieres,
Ces soldats qui le plus fouuent
N'osent mettre la teste au vent
Pour trouuer la bonne fortune.
La guerre est vne mer commune
Pour s'enrichir en vn moment :

Il ne faut qu'un abordement,
 Vn sac, vn dé, vne ruine,
 Vn trouble, vn assaut, vne mine :
 Il ne faut qu'une guerre encor
 En France, pour se faire d'or,
 Vn vieil curé, vn riche moine,
 Vn bon abbé, vn bon chanoine,
 Ou quelque prieur bien nourry
 Pour decouvrir le pot pourry.
 Bernard.

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAINE.

N'es-tu point las ?

BERNARD.

Parbieu, ie n'ay iambe ny bras
 Qui ne perde force & vigueur,
 Je n'en puis plus : mais vous, Monsieur ?

LE CAPITAINE.

J'ay fait autrefois de grans traittes,
 J'ay dressé embusches segrettes,
 J'ay fait des approches de nuit,
 J'ay fait cent fois, oyant le bruit
 Du tabourin, la sentinelle :
 J'ay miné, fappé, fait eschelle,
 Et pour acquerir quelque nom
 J'ay fait à gorge de canon
 A l'ennemy cent camifades,
 J'ay donné cent harquebusades,
 Cent fois j'ay couru au defaut
 D'un bataillon ou d'un assaut,
 Cent fois j'ay donné des allarmes,
 J'ay mille fois porté les armes

Trente six heures sans dormir,
 l'ay fait trembler, i'ay fait fremir
 Cent fois l'ennemy en campagne,
 Et en Piémont, & en Espagne :
 Trois fois combatu en camp clos,
 Mille fois perdu le repos,
 Mille fois couché sur la dure,
 A l'air, au chaud, à la froidure :
 Mais ie n'eu iamais tant de mal,
 Fust à pié ou fust à cheual,
 Que i'ay eu pour gagner Paris.

BERNARD.

Vos amours ne seront marris
 De vous voir en bonne santé.
 Monsieur, trançon de ce costé,
 le voy porte & fenestre ensemble
 De vostre coufin, ce me semble.

LE CAPITAIN.

Bernard.

BERNARD.

Monsieur.

LE CAPITAIN.

Approche-toy.

BERNARD.

Que voulez-vous?

LE CAPITAIN.

Vien çà : dy-moy,
 Que te semble de l'entreprise?

BERNARD.

Si la ville n'eust esté prise
 Et si Dieu n'eust esté François,
 le ne fais doute que l'Anglois
 N'eust forgé & mis en ballance

Les angelots (1) en nostre France,
Ainsi qu'il a fait autrefois.

LE CAPITAINE.

Vien çà, Bernard : depuis trois mois
Combien monte nostre butin ?

BERNARD.

Monsieur, vous n'êtes point mutin
Pour entrer premier à la breche.
Je ne suis qu'une pique-seiche,
Mais je suis toujours des premiers :
Si l'on me trouve des derniers,
Parbleu, je veux que l'on me berne.

LE CAPITAINE.

Ouy, pour aller à la tauerne,
Bernard.

BERNARD.

Ouy dea, cela s'entend.
Mais pour être brave ou vaillant
Vous n'êtes point heureux en terre :
Allez sur mer, puis que la guerre
Ne vous peut en rien secourir.

LE CAPITAINE.

Viue Poitiers pour s'enrichir.

BERNARD.

Il vous en fouient, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Nous y tirâmes bien la laine.

BERNARD.

Ouy bien, la greffe & la toison

1. Angelot, pièce de monnaie qui au XIII^e siècle valait un écu d'or. Le vainqueur « mettait en balance » les contributions levées sur le vaincu, l'or qui servait à sa rançon.

Du troupeau de la grand' maison.

LE CAPITAINE.

Deux mille escus furent mon gain.

BERNARD.

Vous ne contez pas la nonnain
Que laissastes en ceste ville.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est belle & qu'elle est gentille !
Mais elle est vn peu huguenotte.

BERNARD.

Je croy pourtant que sous la cotte
Elle est de chair ainsi que nous :
Vous le sçavez.

LE CAPITAINE.

Vous tairez-vous,
Bernard ?

BERNARD.

Il le faut bien celer.

LE CAPITAINE.

Je vous defens bien d'en parler.

BERNARD.

Il ne faut ia me le defendre.

LE CAPITAINE.

Tu sçais bien que i'ay fait entendre
Qu'elle estoit de mon parentage.

BERNARD.

Mais s'on braffoit vn mariage
Sans vostre sceu ?

LE CAPITAINE.

On n'oseroit.

LA RECONNVE.

BERNARD.

Non dea! & qui l'empescheroit?

LE CAPITAIN.

Moy, parbieu.

BERNARD.

Comment? les abbeſſes,
 Les ſeruantes & les profeſſes
 De vingt & cinq ans le font bien.

LE CAPITAIN.

Eſt-il vray?

BERNARD.

Hà, cela n'eſt rien :
 Vrayment on fait bien autre choſe.

LE CAPITAIN.

Paix là, Bernard, la bouche cloſe :
 Nous en dirons vne autre fois
 Librement entre deux parois.
 Ie te pry, voy tant ſeulement
 Si la chauffe & l'accouſtremet,
 Et le fourreau de mon eſpee,
 Et mon eſcharpe bien houpée,
 Sont bien en point, à celle fin
 Que ie ſalue mon couſin
 Et luy face la reuerence.

BERNARD.

C'eſt là que dort voſtre eſperance,
 Antoinette, voſtre fouci.

LE CAPITAIN.

Mais ie penſe que c'eſt ici,
 Bernard.

BERNARD.

Vous eſtes à la porte.
 Fraperay-ie?

LE CAPITAINE.

De quelle sorte!
Je suis amy de la maison.

BERNARD.

Parbieu, ie sens la venaïson,
l'ay le nez comme vn vray limier :
On fait festin, c'est mon mestier
De sçauoir si la broche tourne :
Et vrayment si ie m'en retourne
Sans souper, ie veux qu'on me pende.

LE CAPITAINE.

Frappe, frappe, que l'on t'entende..

IANNE.

Qu'est-ce là qui frappe si fort?

LE CAPITAINE.

Amis, Ianne.

IANNE.

Vous auez tort.

LE CAPITAINE.

Ianne, ouurez, c'est le Capitaine.
Je suis né pour vous faire peine,
Toufiours l'auéz ainsi connu.

IANNE.

Le Capitaine est-il venu?
Comment? on nous l'auoit fait mort.

LE CAPITAINE.

Hà parbieu, l'on me faisoit tort,
Je n'y pensay onc en ma vie.
Mais vien çà, Ianne, ie te prie :
Va-t-il bien à nostre Antoinette?

IANNE.

Monsieur, entrez en la fallette,

Vous la trouuerez bien en point.
 Vrayment Monsieur n'esperoit point,
 Ny elle, de iamais auoir
 Ce bonheur que de vous reuoir.
 Entrez, on se va mettre à table.

SCENE II.

IANNE.

VRAY Dieu, vray Dieu, quelle meslee!
 Vrayment la feste est bien troublee,
 Le broüet est bien respandu.
 Si ay-ie pourtant despendu
 Trois francs pour le moins en viande,
 Sera pour festoyer la bande
 Et bien veigner ⁽¹⁾ nostre cousin.
 Pleust à Dieu que nostre voisin
 Fust aduerti de l'auanture.
 Hà, maistre Ian, vostre mouture
 Ne fera pas pour ce moulin :
 Et vous, refuseur, vieux gobelin,
 Vous pouuez bien chercher à paistrer,
 Puis que le mufnier & le maistre,
 Ce beau cousin, est de retour.
 Antoinette, viue l'Amour!
 A ce coup vous ferez ramee, ⁽²⁾
 Encor que foyez reformee :
 Cela passe legerement.

1. Accueillir.

2. Il serait difficile de traduire cette allusion faite par Jeanne, qui ne se pique pas de pruderie, aux dangers que court la vertu de la jeune huguenotte.

Ouy, ouy, le simple accoustrement,
 L'œil triste & la face baissée,
 La coiffure mal agencée,
 Couue bien vne affection,
 Couue bien vne passion
 De la chair qui nous épointonne.
 Mais n'y a-t-il icy personne
 Qui puisse entendre mon propos ?
 Il faut que Ianne entre les pos
 Parle de reformation.
 La nouvelle religion
 A tant fait, que les chambrières,
 Les fauetiers & les tripières
 En disputent publiquement :
 Ianne en parle assez librement.
 Mais Potiron est-il prophète ?
 Il auoit dit à Antoinette
 Tout maintenant qu'il sçauoit bien,
 Et si croy qu'il n'en sçauoit rien,
 Que c'estoit vne chose vaine
 De croire que ce Capitaine
 Fust mort, & par ce faux langage
 Vuloit troubler ce mariage :
 Et de fait, il auoit tant fait,
 Que tout estoit presque défait.
 Bref nostre Monsieur est infame,
 Maître Ian demeure sans fame,
 Potiron gaigne son procès,
 Madame est hors de son accès :
 L'amoureux est dessus les erres
 De pouuoir tirer hors des ferres
 Et des pinces de ce hobreau
 Les plumes de ce ieune oiseau,
 A fin de se mettre en cuisine.
 Je voudrois que ceste cousine,

Vrayment, & ce gentil cousin,
 Fussent bien loin en Limosin,
 Ou en chemin de la Floride.
 Il faut bien que Monsieur preside
 A toutes ces responses fieres.
 Mais pour refroidir leurs coleres
 Ils ne mangeront rien que froid :
 Le souper se gaste, & faudroit
 Tout maintenant se mettre à table.

SCENE III.

LE GENTILHOMME DE POICTOV. IANNE.

LE GENTILHOMME.

HA que celui vit miserable
 Qui a procès! C'est vn grand cas,
 Aussi tost que ces Aduocas
 Nous ont empietez vne fois,
 Ils nous font rendre les abbois.
 Ceste gent farouche & rebourse
 Tire l'esprit de nostre bourse
 Subtilement par les fumees
 De leurs parolles parfumees,
 Puis nous chaffe à l'extremité
 Des bornes de la pauureté.
 Hà que ie hay ces mangereaux,
 Ces chiquaneurs procuraceaux!
 Hà que ie hay ceste vermine,
 La seule & presente ruine,
 Et le mal commun de la France!
 Mais quoy? creuer, ou patience.
 Il y a seulement vingt ans

Que ie suis de ces pourfuyuans
Qui bayent apres vn arrest :
L'eusse bien gagné l'intérest
Au double de mon action,
Si quelque condamnation
M'en eust tiré premierement.
Mais quoy? ils sont tous de ferment
De n'estranger point le gibier,
Ny les pigeons du colombier.

Mais du depuis que ie traffique
Auecque Messieurs, & pratique
Aux despens de ma pauvre vie
Comme le Palais se manie,
L'ay bien connu que la Faueur
Est le rampart d'un bon plaideur.
Et pourtant, gentille Deesse,
Faueur, c'est à toy que l'adresse
Mon procès, mon sac & mes quilles :
Car mes raisons sont inutiles,
Mon bien, ma peine & mon labeur,
Sans ton secours, gente Faueur.
C'est à toy, Faueur, que ie donne
Mon bien, mes vœux & ma personne.
Sans toy ie n'espere iamais
De voir la fin de mon procès,
Sans toy ie n'ay plus d'esperance,
Sans toy ie pers la patience :
Car c'est toy qui tiens aujourd'huy
Nostre bien & celui d'autrui :
C'est toy qui traites la iustice,
L'eglise, la court, la police :
C'est toy qui donnes les arrests,
Les honneurs & les interests :
C'est toy qui couls & qui entame',
Qui gagnes le cœur de Madame

Ou d'une chaîne, ou d'un biffin,
Ou d'une piece de satin,
A fin d'avoir une audience :
C'est toy qui soustiens la balance
Et qui donnes le contrepoids
Des ordonnances & des lois.
Bref, c'est toy, gentille Faueur,
Qui d'un maquereau & hableur,
D'un sot, d'un bouffon, d'un plaifant,
Fais un Monsieur le suffisant,
Qui d'une humeur outrecuïdee
Et d'une langue marchandee
Feroit rougir les mieux appris :
C'est toy qui emportes le pris
Dessus les vertus de ce monde.
Et pourtant en toy ie me fonde,
Et pense que ces iours passés
Tu auras vuidé mon procès :
Car ie t'ay porté des chandelles.
L'en sçauray tantost des nouvelles,
Car ie vais chez mon Rapporteur
Pour en sçavoir. Si j'ay cest heur,
L'auray gaigné avec l'attente
Sept ou huit cens liures de rente,
Sans les despens qui m'escherront :
S'ils sont taxez, ils monteront
A grans deniers, ie le sçay bien.
Mais ce pendant ie ne fais rien,
Et s'en va tard : or pour ce soir
Il suffit faire le deuoir,
Et faire entendre seulement,
En suyuant l'aduertissement
De la lettre que j'ay receué,
L'heure & le temps de ma venue,
A fin qu'il entende la traite

En moins de trois iours que i'ay faite
De Poitiers, où est ma maison.
Puis s'il se trouuè venaison,
Demain ie luy en porteray.
Ie sçay bien que i'en trouueray :
A Paris, tout pour de l'argent.
Il vaut mieux frapper hardiment,
Voicy la porte.

IANNE.

Qui est là ?

LE GENTILHOMME.

Ouurez, m'amie, ouurez, holà.

IANNE.

Ie ne veis iamais tant de gens.

LE GENTILHOMME.

Dites, Monsieur est-il ceans ?
Ie luy veux donner le bon soir.

IANNE.

Entrez.

LE GENTILHOMME.

Il fera de me voir
Bien fort aise, ie m'en assure.

IANNE.

Vous arriuez à la bonne heure,
Il est prest de se mettre à table :
Entrez. Hà pauvre miserable,
Pauvre plaideur mal-aduisé !
Pensez comme il sera traitté
Maintenant de nostre Monsieur,
Il est en son grand creuecoeur :
Vrayment il pouuoit bien attendre
Iusques à demain, pour entendre
Des nouuelles de son procès.

Il l'a surpris en son accès,
 Et son Clerc en sa chaude colle.
 Mais, mon Dieu, ne suis-je pas folle
 De muser si long temps icy?
 Mon rost se gaste, & puis voicy
 Maître Iehan qui souffle & soupire.
 Par ma foy, j'ay tant faim de rire
 Que ie n'ose pas l'accoster.
 Pource il vaut mieux me retirer
 Secrettement en ma cuisine :
 Car ie voy ceste bonne mine
 De Potiron, qui luy tiendra
 Compagnie, & qui l'attendra,
 Mais pour se mocquer seulement.

SCENE IIII.

POTIRON. MAISTRE IEHAN.

POTIRON.

ET bien, maître Iehan, quoy? comment
 Vous va, monsieur le marié?

MAISTRE IEHAN.

Parbieu, ie suis bien allié!
 Hà vertubieu du mariage.

POTIRON.

Qu'y a-t-il?

MAISTRE IEHAN.

Hà parbieu, j'enrage,
 le meurs & créue de despit.

POTIRON.

Quoy? n'y a-t-il point de respit
 Pour passer ceste chaude allarme?

MAISTRE IEHAN.

Comment? c'est ce vaillant gendarme,
Ce braue soldat de Piémont,
Qui tranche là du Rodomont :
Et diriez, oyant son langage,
Qu'on luy a fait vn grand outrage
D'auoir eschangé le vouloir
D'Antoinette, & de la pouruoir.

POTIRON.

Parbieu, Monsieur vaut bien Madame.

MAISTRE IEHAN.

Je n'ay que faire d'une femme,
J'en trouue trop pour de l'argent.

POTIRON.

Mais quoy? cela n'est pas vrgent
Pour refuser si bon parti.

MAISTRE IEHAN.

Vrayment ie ferois bien forti.
Comment? la petite affetee
Est là deuant ses yeux plantee,
Sans faire semblant de sçauoir
Qui ie suis : & diriez à voir
Sa contenance & grace bonne,
Qu'ell' ne conneut iamais perfonne.

POTIRON.

Rufee & ingrate vrayment,
Qui celes le bon traitement
Que tous ensemble t'auons fait.

MAISTRE IEHAN.

Monsieur est là qui contrefait
Au coin de nostre cheminee
Vne vieille idole enfumee,

III.

Tout tranſi & tout eſperdu :
Et diriez qu'il eſt deſcendu
Soudain quelque eſclat de tonnerre,
Qui l'a mis & rué par terre.

POTIRON.

Et mon bon maïſtre, que fait-il ?

MAISTRE IEHAN.

Il eſt gaillard, il eſt gentil,
Et me ſemble qu'il ſoit bien aïſe
De ce trouble & de mon mal-aïſe.

POTIRON.

Ouy, comme s'il y pretendoit
Quelque intereſt, ou s'il auoit
Enuie de ſe marier.

MAISTRE IEHAN.

Tu ſçais bien qu'il m'a fait prier
Par toy-meſme de me diſtraire
De ne pourſuyure ceſt affaire,
Et de chercher autre parti.

POTIRON.

Ouy bien, mais il fut aduerti
Que vous faiſiez l'opiniâtre.
Mais quoy ? ſe veulent-ils combattre
Là dedans ? dites, maïſtre Ian.

MAISTRE IEHAN.

Le meurs de deſtreſſe & d'ahan.

POTIRON.

Et de Madame, quelle chere ?

MAISTRE IEHAN.

Madame eſt là qui de colere,
Ou de peur, n'oſe dire mot.

POTIRON.

Et ce bragard, ce maistre sot
Se courrouce & fait là le braue?

MAISTRE IEHAN.

Ny fa colere ny fa baue,
Parbieu, ne m'espouuente en rien.

POTIRON.

Maistre Ian, il vous oira bien.

MAISTRE IEHAN.

Je ne le crains ny mort ny vif :
Je n'ay pas le cœur si craintif,
Or que ie n'ais que l'escritoire,
Que i'aye peur de sa colere :
Son vallet l'a battu cent fois.

POTIRON.

Mais où allez-vous?

MAISTRE IEHAN.

Je m'en vois.

POTIRON.

Quoy? n'entrer d'aujourd'huy leans?

MAISTRE IEHAN.

Il fait le maistre là dedans,
Et diriez à voir baguollet
Que Monsieur n'est que son vallet,
Et Madame sa chambriere.
Adieu.

POTIRON.

Mais tréues de colere,
Ma foy vous attendrez vn peu.

MAISTRE IEHAN.

Non feray, ie quitte le ieu.

POTIRON.

Mais vrayment il est impossible
Que tout ne se face paisible
Par quelque bon appointement
Qui furuiendra soudainement
Sans y penser : il s'en va tard.

MAISTRE IEHAN.

Quant à moy i'en quitte ma part,
Ie m'en vais, ie n'y veux point estre.

POTIRON.

Paix, maistre Iehan, voicy mon maistre
Qui nous dira toutes nouvelles.
Vrayment, vrayment elles sont telles
Qu'il les desire, ie le voy :
Son marcher porte ne sçay quoy
De gaillard, ie le connois bien.

SCENE V.

L'AMOVREUX. POTIRON. MAISTRE IEHAN.

L'AMOVREUX.

Qvor? y a-t-il homme en ce monde
Qui viue plus heureux que moy,
Ny plus content aujourd'huy? Quoy?
Les Dieux m'ont donné, ce me semble,
Tant d'heur & tant de bien ensemble
Que ie me peux bien contenter
De ma fortune, & me vanter
Que i'ay conquis presque de rien
Cent fois plus d'heur & plus de bien
Que ie n'eus oncques d'esperance.

POTIRON.

Quelle nouvelle esjouissante?
Quoy? qu'y a-t-il?

L'AMOVREUX.

Hà, Potiron,
Seul tu m'as donné l'esperon
Pour galopper ceste entreprise.

POTIRON.

Mais quoy? la beste est-elle prise?

L'AMOVREUX.

Mais toy, sçais-tu comme ie suis
Tant heureux que dire ne puis
L'aïse que i'ay dedans mon cœur?
Sçais-tu bien que tu es l'auteur
Et le seul moyen de ma vie?

MAISTRE IEHAN.

La querelle est-elle finie?
Dites, ie vous supply, Monsieur?

L'AMOVREUX.

Maistre Iehan, ie suis le seigneur
Et le mary à Antoinette.

POTIRON.

Comment?

L'AMOVREUX.

Tu as esté profette.

MAISTRE IEHAN.

Est-il vray?

L'AMOVREUX.

Comme il n'est qu'un Dieu.

POTIRON.

Ie ne puis entendre le ieu
Si ne parlez plus clairement.

LA RECONNVE.

L'AMOVREUX.

Faut entendre premierement,
 Pour bien sçavoir tout le fait, comme
 Tout maintenant vn Gentilhomme
 De Poictou est venu leans.

POTIRON.

Je l'ay veu n'y a pas longtemps
 Ainsi qu'il fraploit à la porte.

MAISTRE IEHAN.

Vous m'estonnez de telle forte
 Que ie ne sçay presque où i'en suis.

L'AMOVREUX.

Aussi c'est vn vray songe?

POTIRON.

Et puis?

L'AMOVREUX.

Comme il parloit de son affaire
 A monfieur l'Aduocat, pour faire
 Taxer les despens d'un procez
 Qu'il a gaigné ces iours paffez,
 De bien huit cens liures de rente...

POTIRON.

Cela n'a raifon apparente
 Qui en rien touche nostre fait :
 Vous refuez.

L'AMOVREUX.

Si tost qu'il eut fait,
 Il veit & contemple la grace
 D'Antoinette, fes yeux, fa face,
 Sa taille, fes mains & fes dois :
 Et la regardant à deux fois,
 La remarque d'une bruleure

Qu'elle a fur l'œil. Lors il affeure
 Apres s'estre bien enquesté
 Du Capitaine, & éuenté
 Tout le fait, que ceste Antoinette
 Estoit sa fille : & la pauurette
 Soudain commence à resentir
 Le vray sang qui ne peut mentir,
 Blefmit, rougit, & le bon pere
 A peine à peine se modere
 De se pasmer en la baissant.

MAISTRE IEHAN.

S'il est vray ce qu'il va disant,
 C'est bien le cas le plus estrange,
 C'est bien le plus nouuel eschange
 Qui iamais fut dit ny pensé.

POTIRON.

C'est bien le mieux encommencé
 Pour agencer bien proprement
 Le plus vraysemblable argument
 De la meilleure comedie
 Que ie vis oncques en ma vie.
 Mais dites comme elle est tombee
 Entre les mains de ce soldard.

L'AMOVREVI.

Ce bon pere, ce bon vieillard,
 Voyant trop griefuement chargee
 Sa maison de trop de maignee,
 Mist sa fille en religion
 Pour y faire profession,
 Comme elle a fait depuis sept ans.
 Mais depuis que ce fascheux temps
 A mis en nostre pauvre France
 Et le trouble & la violence :

Depuis que ce monde nouveau
 A changé de poil & de peau,
 Qu'un d'homme de bien, & qu'un certes
 Ont rendu nos villes desertes,
 Ceste fille à ce premier vent
 Laissa l'habit & le couvent,
 Et fuit l'opinion nouvelle,
 Prenant l'habit de Damoiselle,
 Pour se mettre au rang des premiers.
 Se trouua au sac de Poitiers,
 Où de malheur elle fut prise
 Comme prisonniere, & puis mise
 Entre les mains de ce foudard,
 Qui commandoit : puis le hazard
 Le contraignit de retourner
 Tost au Haure, pour y mener
 Des foldats qu'il va ramassant
 Çà & là : & puis en passant,
 Pressé, laissa en ceste ville
 De Paris ceste ieune fille
 Entre les mains de ce cousin.

POTIRON.

Le vous pry, que dit le voisin
 De ceste nouvelle auanture?

L'AMOREUX.

Mais ceste pauvre creature
 De maistre Iehan?

MAISTRE IEHAN.

Le pense bien
 Que ce que vous dites n'est rien,
 Et que ce sont choses refusees
 Ou bien mensonges controuuees :
 Et qui diable le croiroit?

L'AMOREUX.

Hà vrayment, qui ne le verroit,
Il feroit difficile à croire.

POTIRON.

Mais acheuez vostre memoire.
Et bien, en fin qu'ont-ils conclu?

L'AMOREUX.

Ce Gentilhomme a refolu,
Après auoir sceu d'Antoinette
Et de moy l'amitié fecrette,
En presence de l'affiftance,
Ayant obtenu la dispense
Du Pere saint premierement,
Qu'on obtiendra pour de l'argent,
De luy faire grand aduantage
Si ie la prens en mariage :
De fait s'oblige à me bailler
Vn office de Conseiller,
Ou quatre cens liures de rente.

POTIRON.

Parbieu, vous auez gaigné trente
Sur la partie, ie le voy :
Vous tous y gaignez, fors que moy,
Qui a demellé l'escheueau.

L'AMOREUX.

Tu auras part à mon gasteau,
Ouy, Potiron, ie t'en affeure.

POTIRON.

Mais que ie viue, ie n'ay cure
De m'enrichir d'un plus grand bien :
Vn accoustrement, & puis rien,
Sera pour dancier à la feste:

LA RECONNUE.

L'AMOREVX.

Hà Potiron, que tu es beste!
 Il laisse à Monsieur les despens
 Du procès, cent escus contens
 Pour les espingles de Madame.

MAISTRE IEHAN.

Et moy qui ay perdu ma femme,
 Qu'auray-ie pour mon interest?
 J'ay le double de son arrest,
 Il faut bien que j'ays quelque chose.

L'AMOREVX.

Sa bourse ne vous sera close.
 Il a desia parlé pour vous.

MAISTRE IEHAN.

Mais comment?

L'AMOREVX.

Conclu entre tous
 De vous donner ou vn office,
 Ou vous laisser le benefice
 Que scauez, à fin d'en iouir.

MAISTRE IEHAN.

Cela me fait tout resjouir.

POTIRON.

Mais que deuient ce Capitaine?

L'AMOREVX.

Ce bon Gentilhomme l'emmeine,
 Luy promettant de luy donner
 Sa niepce à fin de l'espouser,
 Et vne place de gendarme.

POTIRON.

Il ne fut onc en tel allarme,
Ny si chaud, s'il veut dire vray.

MAISTRE IEHAN.

La pauvre Ianne, dites-moy,
Qu'aura-t-elle?

L'AMOREUX.

L'accoustrement

D'Antoinette.

POTIRON.

Vrayment, vrayment
Elle a merit  doublement :
Jamais ell' ne vous fut contraire.

L'AMOREUX.

Elle a conduit tout nostre affaire
Auecque toy, ie le sçay bien.

POTIRON.

Ouy, ouy vrayment, ie sçay combien
Elle a ferui   la conduite
De ceste amoureuse poursuite.

MAISTRE IEHAN.

Tout ceci est vray?

L'AMOREUX.

Pour le feur.

Mais ie vais hafter mon tuteur,
Pour contracter le mariage
Et assigner sur mon partage
Le douaire qu'on luy veut donner.

MAISTRE IEHAN.

Ie n'oserois y retourner,
De peur qu'on se mocquast de moy.

POTIRON.

Parbieu, ie meurs si ie ne voy
Monfieur auec vn pié de nez,
Et ce foldat, ce Piémontez
Retiré comme vn limaçon.

MAISTRE IEHAN.

D'Antoinette elle a la façon
Fort gentille & fort aifeuree.

POTIRON.

Ie crains qu'ell' ne foit trop rufée,
Et que foyons de ces maris...

MAISTRE IEHAN.

Faits à la mode de Paris.

POTIRON.

Entrons enfemble librement,
I'y peux bien entrer maintenant
Que la querelle eft accordee :
Puis ie fens d'icy la fumee
Du roft, on fouppe, ie le fens.
Ie vous prirois d'entrer ceans
Si la falle effoit afiez grande :
Mais adieu, ie me recommande,
Ce fera pour vne autre fois.

FIN DE LA RECONNVE.



REMIGII BELLAQVEI

TVMVLVS. (1)

ΡΗΜΙΓΙΟΥ ΒΕΛΛΑΚΟΙΟΥ ΕΠΤΑΦΙΟΝ.

Κυκνοιν δς διδύμοιν νέον ἀμπολέσχεσ ἀοιδάς,
 Κασταλῆς ἀδελφῷ νόματι τεγγόμενος.
 Θρηϊκίου κελαδῶν παρ Στρυμόνι κρούματα κύκνου,
 Τοῖσι λίθοις τιμὴν πηκτίδι προσθεμένου·
 Εἶτα δ' Ἰδουμαίῳ μελικύκνοιο μελίζων,
 Ψυχῆς ἤδ' εἰδὺ σεμνοπρεπεῖς δάρους.

1. La *Tombe* de Belleau qui, selon Garasse (*Recherche des Recherches*) a exercé les plus nobles esprits, fut imprimée séparément l'année même de la mort du poète (Paris, in 4°, 1577, sans nom). Ce recueil se trouve encore à la fin de l'édition de Gilles-Gilles, 1585.

Nous y ajoutons l'ode de Courtin de Cissé, qui nous semble avoir sa place marquée dans cet éloge. Sans doute plus d'un lecteur, assez peu familiarisé avec la langue d'Anacréon, se trouverait fort embarrassé en face des diverses compositions grecques insérées ici. Grâce à la bienveillante collaboration de l'érudit principal du collège de Nogent, M. Poirot, nous pouvons en donner la traduction, mise en vers avec autant de fidélité que d'élégance par notre excellent maître, M. Prosper Blanchemain.

Νῦν ἄρα καὶ κύκνου μόνον ἑμμορες, ὅστις ἀμ' ἀμφω
Μελπιδό τε θνήσκων, μελπόμενός τ' ἔθανες.

Ιω. Αδράτος ποιητῆς Βασιλικός. (1)

QVI modo cycnorum repetebas orsa duorum,
Castaliæ puro fonte rigatus aquæ.
Threïcij modulans ad Strymona carmen oloris,
Dum pretium gemmis per sua pleðra facit,
Dein & Idumæi resonans pia cantica cycni,
Atque dei atque animæ basia sancta piæ.
Nunc & olorina venisti ad funera forte,
Dum cantas moriens, dum morerisque canens.

IO. AVRATVS Poeta Regius.

Μεῖλιχιον Φοῖβου ποθέω τεθνηκότα κύκνον,
Ἡδυεπὴ πρόσπολον Μνημοσύνης θυγατρῶν.
Τόν δ' αὐταὶ κλαίουσι θεαὶ κατὰ δάκρυ χέουσσαι
Πιερίδες, Νυμφῶν ἀμφιλαφῆς τε χορός.
Θῆρες ὀδύρονται, πέτραι, δρύες οὐατόεσσαι,
Κεῖθος τὰς ἑρατῇ τοπρῖν ἔθελγε λύρη.
Τουνόμα καλὸν ὕδωρ κρήνης λιβάς, ἣν ποτε πτήνου
Καὶ προπετοῦς ἵππου σκληρὸς ἐπηξεν ὄνυξ.

1. Des deux cygnes divins toi qui suivais la trace,
Toi qui, des chastes Sœurs nourrisson délicat,
Répétais les accents du cygne de la Thrace,
Lorsque des diamants ton luth doublait l'éclat;
Toi qui, prenant sa harpe au cygne d'Idumée,
De l'âme unie à Dieu disais l'amour constant,
Tu finis comme un cygne, âme toujours aimée,
En mourant tu chantaïs, tu mourus en chantant.

JEAN DAUBAT, Poète royal.

Λαοδαῆς Ὀρφεὺς, νόμιός τε Θεόκριτος ἄλλος,
 Ἄλλος Ἀνακρείων Φραγκιγενῶν γένετο.
 Ἀφρόδος, ἑσθλὸς ἔην, καὶ πᾶσιν ἐράσμιος ἀνὴρ,
 Οὐποτε χρυσομανῆς, μηδὲ μεριμνόσοφος.
 Θεῖα νοῶν καὶ θεῖα λέγων, μελοποιὸς ἄριστος,
 Ἀξία τῶντε βροτῶν μελψατο τῶντε θεῶν.
 Ἀλλὰ τί τύμβον ἐδείμαμεν; αὐτὸς ἔτευξεν ἑαυτῷ
 Ἀφρόιτον, ἄδιον μνῆμα σοφῇ γραφίδι.

N. Γουλόνιος. (1)

N^E taillez, mains industrieuses,
 Des pierres pour couvrir BELLEAV,
 Luymesme a basti son tombeau
 Dedans ses Pierres precieuses.

RONSARD. (2)

1. Pleure, divin Phoebus, ton cygne harmonieux!
 Pleurez votre chanteur, filles de Mnemosyne!
 Vierges du Pierus, baignez de pleurs vos yeux!
 Chœurs des nymphes, pleurez dans la forêt divine!
 Les tigres, les rochers, les arbres du coteau
 Ne s'animeront plus à sa voix souveraine;
 D'un pied cruel Pégase a troublé la fontaine
 Où, poète, il puisa le doux nom de Belleau.
 Il fut Orphée, il fut le pasteur Théocrite;
 A la France il rendit le luth d'Anacréon.
 Doux, aimable, étranger à la haine maudite,
 A la pâle avarice, à l'âpre ambition;
 Noble par la pensée et noble par le style,
 A la terre il disait des chants dignes du ciel.
 A quoi bon lui construire un monument fragile:
 Il s'est fait, par sa plume, un sépulcre immortel!

NICOLAS GOULET.

2. On a faussement attribué ce charmant quatrain à Passerat
 qui n'a fait que le traduire en vers latins, imités eux-mêmes
 en grec par R. Estienne.

IN EVNDEM.

QUID nostro inferias, quid inania busta paramus
 BELLÆO? hæc campis ridet ab Elysiis.
*Ipse sibi suprema tulit, struxitque poetæ
 E gemmis tumulum gemmea Musa suo.*

IO. PASSERATIVS.

Εἰς τὸν αὐτὸν, ἐκ τοῦ Πασσερατίου.

Ἡμετέρω τάφον ἐντύνειν τί ματαιοπονοῦμεν
 BEAAAIO; τάδε νῦν οὐρανοθεν γελάα.
 Αὐτὰς οἱ αὐτῶ ἐτυμβοδόμει, χρυσῇ τε ποιητῇ
 Μοῦσᾳ ᾧ ἡρώϊς τύμβον ἔδειμε λίθοις.
 Ρωδ. Στεφάνου.

IN REM. BELLÆI OBITVM IO. PASSERATIVS
 PROFESSOR ET INTERP. REGIVS.

NON infletus abis, ocelle vatum.
Te flent Hesperij, diuque flebunt :
Sed plus Hesperiiis dolent Eoi,
Nec iam diuitibus tument lapillis.
Quin magno ille metus subest dolori,
Audito interitu sui poetæ
Nec gemma in lacrymas liquefcet omnis.

SVR LE MESME SVIET.

TA mort, ô cher BELLEAV, ta mort n'est demeuree
 Sans regret d'un chacun, & estre bien pleuree.
 Nous te pleurons icy, & pleurerons fouvent :

Et nos pleurs couleront iufqu'aux mers du Leuant
 Qui pleurera ta perte & fon propre dommage,
 Despouillé de l'honneur de l'Indique riuage.
 Car fes Pierres de prix au bruit de ce malheur
 Ne perdront feulemēt leur naïfue couleur,
 Ains y a grand danger que ce trefor de l'onde
 Regrettant fon Poëte en larmes ne fe fonde.

PASSERAT.

BELLEVS *lapidum ingenium gentile canebat,*
Ista fuit cycnea viro musa vltima Phœbi.
Credo tamen, nec vana fides, rediiffe priorem
(Pyrrha faue generis solers sarcire ruinas)
In nitide formam gemmæ, natale trahebat
Unde genus, sic Parca illum volente reuolui,
Si quid habent veri vatūque effata priorum,
Et scintillantem lapidem fas credere solem
Oceano extingui, & rursus diffundere lumen,
Fœlices vatem Elyfij lapidefcere nuper
In solem stupuere nouum, & conualle micantem
Purpurea, totoque animæ plaufere theatro.

PP.

QVALEM *ô feretrum capsula virum tegis?*
O quale condi fers humo carum caput?
Probus, suavis, comis, ille BELLAQVVS,
Prudensque, doctusque, elegansque heic iacet.
Inuisus ille nemini, carus simul
Ut cuique notus extitit: sed is fuit
Stipes, flexve, nescijt qui BELLAQVVM.

*Mens destitutum deferat corpus licet,
Nomen superstes mille chartis manserit,
Vel inter hos qui BELLAQVVM non viderint.
Deflere damnum pristinum dampnum est recens.
Laudanda fors est, ut colatur BELLAQVVS.
Heu porta quæ nunc excipit talem virum,
Ultro patebit optimis, vix pessimis.*

I. A. ΒΑΙΠΠ.

Φέρετρον, οἷον ἄνδρα κίστη κέρυφας;
Οἷον καλύπτειν γῆ φίλον κάρη φέρεις;
Κάλλυδρος ἡδὺς καλοπαγαθὸς γεγώς,
Σοφὸς σάφρων ἐκπορηθεὶς κείσεται,
Κεῖνος γ' ἀπεχθὴς μηδενί. Φίλος δὲ φῖνι
Γνωστὸς φάνθη. Ἄλλ' ἀναίσθητος γ' ἔφθι
Κάλλυδρον ὅστις οὐκ ἔγνωκεν σύγχρονος.
Ψυχὴ γὰρ εἰ καὶ σῶμα νεκρὸν λιμπάναι,
Κῆν ἀγνωστὸν δῖμα Κάλλυδρου φίλον,
Κλέος σωθὲν μυρίοις χάρταις μενεῖ.
Κλαίειν παλαιὸν πῆμα πῆμ' ἐστὶ νέον.
Φεῦ, ἄνδρα τοῖον αἰ δέδεκται νῦν πύλαι,
Καλοῖς γ' ἐνέωκται ῥᾶστα, δειλοῖς δ' αὖ μόγις.

I. A. Βαϊπίου. (1)

1. Cercueil, qu'enfermes-tu? quel mortel révé-
ré
Va, dans tes flancs muets, reposer solitaire?
Ce vertueux Belleau, sage, aimant, modéré,
On l'emporte! on le couche à jamais sous la terre!
Il n'eut point d'ennemis; qui le connut l'aima;
Seul un cœur de rocher peut ne pas le connaître!
Si son âme a quitté le corps qu'elle anima,
Dans son œuvre il revit pour ceux qui sont à naître.
Nos enfants s'uniront à nos regrets touchants;
Pleurant un deuil ancien d'une plainte nouvelle,
Ils s'écrieront: « Hélas! que la tombe cruelle
S'ouvre tôt pour les bons et tard pour les méchants! »

J. A. ΒΑΙΠ.

OQV'VN grand reliquaire est clos en peu de place :
 Passant, prens y bien garde. En ce lieu si ferré
 Avec vn seul BELLEAV tu peux voir enterré
 Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.

J'auois creu iusqu'ici que la celeste race
 S'exemptoit du passage aux mortels préparé :
 Mais sa fin m'a rendu le contraire auéré,
 Voyant mourir en luy tout le Chœur de Parnasse.

Iamais plus rare esprit d'un corps ne fut vestu,
 Ce n'estoit que douceur, que sçauoir, que vertu,
 Dont mainte grand' lumiere en terre estoit rendue.

Maintenant d'un cercueil tous ces biens font enclos :
 Non, ie faux : le Tombeau n'en serre que les os,
 Et par tout l'univers sa gloire est espandue.

PH. DES PORTES.

LES Dieux deuoyent changer en eau de Castalie
 Ton corps, pour ton beau nom & pour ta belle voix,
 Et faire que celuy qui-en boiroit neuf fois
 Se vist l'esprit tout plein de belle poésie.
 Mais il n'estoit besoin, car tes liures bien faits
 Sont l'eau de Castalie, & seront à iamais.

AMADIS LAMYN.

CLAVDII BINETI AD P. RONSARDVM.

ERGO mortuus est meus, tuusque,
 BELLEVS tuus & meus Poeta!
Ronsarde, vnio, flos amorque Amoris,

*Ille molliculus Poeta totus,
 Mellitusque magis, magisque tersus
 Quàm mel, quamque suo artifex in alueo,
 Seu per gaudia rusticationum
 Mille & delicias iuuat iocari,
 Seu lubet posita feueritate
 Tot bella oscula diffuauiri.*

*O bella vt solida esse non potestis!
 Bellus mortuus est, meus Poeta,
 Ille candidulus bonusque amicus,
 Quo nil candidiusque amiciusque.*

*Illum ergo Aoniæ rigate Musæ
 Vestræ & lacrimis pioque fletu,
 Quicquid atque hominum est politiorum :
 Lugeant simul Indici lapilli
 Rari illi & lacrimis licet medentes,
 Politi Inda ope Thynicoque torno,
 Tam rarum caput atque perpolitum :
 Et prius solitæ virere gemmæ,
 Prius & solitæ rubere gemmæ,
 Adsuetæ digitis micare gemmæ,
 Furuas en patiantur & tenebras
 Tam bellum mihi quæ abfulere amicum.*

*En corallia perditio rubore
 Palescunt, adamantinæ & tabellæ
 Nunc natiuam animæ exuere guttam.
 Beryllus quoque & igneus Pyropus
 Sordent, fulgor abest nitorque purus.
 Nequicquam Herculeo admoues lapillo
 Ferri pabula, mortuo vigore
 En gratas prius osculationes
 (Oblitas modo at osculationes)
 Amatam prius en cibum relinquit.
 Ipsa & candida Margarita nuper,
 Luteam ecce modo induit senectam :*

*Bellus mortuus est meus Poeta,
Dignus scilicet Indicis lapillis,
Gemmeo vndique dignus & sepulchro.*

*At, Phœbe, incolumem tuum meumque
Ronsardum Aoniæ arbitrum Camœnæ
Mi seruare diu & suis amicis,
Immo Galliæ vt orbi & vniuerso
Sit cordi tibi, namque vix sepulchro
Possit sufficere orbis vniuersus,
Nedum Gallia, nedum & acciti vna
Gemmei vndique & Indici lapilli.*

LE Ciel d'abondante largeffe
Doûa l'esprit heureux & beau
De cil qui gist sous ce Tombeau,
Plein de vertus & de sagesse.

Qui n'eut ny langue vanteresse,
N'ambition en son cerueau,
Ains fut comme vn parfait tableau
Mirouër d'honneur à la ieunesse.

BELLEAV, nos fontaines n'ont pas
De si belles sources çà bas,
La tienne au ciel print origine :

Aussi font logez en repos
Au sein de la mere tes os,
Ton ame en sa source diuine.

TROVSSILH.

QVOD Veneris lusus, placidique Cupidinis artes
Tam bellè omnigeno carmine condideris,
Et quod pastorum proscenia ludicra, bellè

*Cantando, reliquos viceris artifices :
 En tibi semineces pulla cum veste parentant
 Syluani, Fauni, Pan, Satyri, Dryades.
 Se comites illis vda iunxere Napææ,
 Naiades æquoreæ, rusticæ Hamadryades.
 Teque poetarum decus immortale fatentes,
 Ornarunt lauro Pieria feretrum :
 Quæ ne temporibus possit marcere futuris,
 Vastum amnem lacrymis constituere suis :
 Gemmato tumulo sculpsentes nobile lemma,
 Gallorum Orpheus hic, hicque Theocritus est.*

LEOD. A. QVERCV, LECTOR REGIVS.

AD P. RONSARDVM.

ILLE BELLAQVEVS tuus, meusque,
 Imo Pieridum comes Dearum,
 Cuius scripta venusta, tersa, docta,
 Communi studio student probare
 Phæbus, & Charis, & nouem Sorores :
 Ille inquam tuus, ac meus vicissim,
 Siue REMIGIVM libet vocare,
 Siue BELLAQVEVM vocare mauis,
 Pro! (RONSARDE) tibi, mihi, omnibusque
 Ereptus modo : nos reliquit inter
 Planctus, murmura, lacrymationes!
 O Parcæ! ô nimis astra inauspicata!
 Vobiscumne tamen Dij, Deæque,
 Noster BELLAQVEVS morans quiescit?
 Extinctum inscias eunt, & ibunt,
 Et Francæ, & Latia simul Camænæ,
 Hymni, Bassa, Ouile, Gallicoque

*Pollens Graius Anacreon lepore :
 Hoc Gemme pariter vetant, & ipsis
 Si Gemmis pretiosius quid extat :
 Gemme, carmine quas legens supremo
 In lucem ediderat, daturus olim
 Plura, si Lachesis rapax tulisset :
 Et tamen velit, atque nolit illa,
 Cuncta hac restituent suo Poeta
 Seclis oppositam perennitatem!*

*Ergo BELLAQVEVS tuus, meusque
 Inter gaudia nota collocatus,
 (Nam, RONSARDE, viros mori negamus
 Assertos superum beatitati)
 Cuius gaudet eo recens Olympo
 Quem spretis adiit merendo terris :
 Ergo BELLAQVEVS poli colonus,
 Ille BELLAQVEVS tuus, meusque,
 Inter gaudia mille collocatus,
 Nos mundi grauis incolas retorquet
 Inter tedia mille derelictos :
 Quid si BELLAQVEVS necat redemptus
 Viua morte superstites amicos?*

I. GESSEVS.

LE MESME.

LE cruel Mars, & la Parque infidelle,
 L'un de son glaiue, & l'autre de son trait,
 Ont (peu s'en faut) à la France soustrait
 Et sa valeur, & sa gloire immortelle,
 Telle est leur force, & nostre perte est telle!
 Mais ce trespas agraue le forfait
 De celle-là qui de mesme a défaict
 Vn Bellay doux, voire vn graue Iodelle.

Amy BELLEAV, pendant que tu viuois,
T'oyant chanter quelque desir i'auois
De fuyure encor les neuf vierges accortes :

Ore ayant veu ta mort & ton conuoy,
Je quiers sans plus de mourir comme toy
En ce dur siecle où les lettres sont mortes.

LE MESME.

Mort, Libitine, Dieu, tué, ferre, cherit,
Au liç, en terre, au Ciel, vie, corps, esperit.

ELBEVF son Precepteur regrete,
Les Muses plorent leur mignon,
Les Poëtes leur compagnon,
La France son sacré Poëte :
Les Nymphes d'Huine leur Belleau,
Le Peuple son patron de vie,
Et la Mort meisme sacrifie
Des larmes dessus ce Tombeau.
D'où vient que seul le Ciel s'égaye
Riant d'un front clair & serein,
Et que la Terre allaigre & gaye
Pare de fleurettes son sein ?
Ceux-là lamentent leur dommage :
La Mort ne pleure que de rage
De voir surmonter son pouuoir :
La Terre orgueilleit de se voir
De ce corps diuin honoree,
Et le Ciel prend gloire d'auoir
Entre ses feux ceste ame heuree.

GEOR. DV TRONCHAY.

OUBLIEUSE Lethé, laisse croupir ton eau,
Et demeure cachée au profond des abysses,
Puis que par les efforts des neuf Sœurs, mon BELLEAU
Malgré toy monte aux cieux sur l'aile de ses rymes.

PASC. ROB. DV FAVX.

Q'ALLEZ-VOUS faire en Parnasse pour boire
Au ruisselet des filles de Memoire?
Après la mort de leur divin BELLEAU,
Las! plus n'y reste vn seul trait de belle eau.

I. LE FRERE.

Εἰς τὸν αὐτὸν.

Ἰσχει πειθόμενος τοῦ ἐγὼ τάφος· ἄλλο γὰρ οὐδὲν
Ἰδὼν ὁσῶν κατέχω, οὐρανὸς αὐτὸν ἔχει.

Ρωβ. Στεφάνου. (1)

IN EVNDEM,

A P. RONSARDO, I. A. BAIFIO, PH. PORTIO, ET AM. LAMINIO,
POETIS CLARISSIMIS ELATVM,

DISTICHON NVMERALE.

*Postera LVX seXta est MartI, tIbI, BeLLaQVa, Vates
QY'a faCIVnt soCio LVCtIbVs eXeqVias.*

LVD. MARTELLI.

1. Ne m'interroge pas : je n'enferme, ô mortel,
Que le corps de Belleau ; son âme est dans le ciel.

R. ESTIENNE.

Εἰς αὐτόν.

Καλλιῦδρον νέκυν οἱ περίλοιποι ἄωτον ἀοιδῶν
 Ρώνσαρδας, Βαίφος, Πόρτιος, ἡδ' Ἀμάδις,
 Πιερίδων πρόσπολον πρόσπολοι, τον ἑταῖρον ἑταῖροι
 Τέσσαρες ἐνθάδ' ἐὼν θῆκαν ὀδυρόμενοι.

Λοδ. Μαρτέλλου. (1)

PASSANT, ce marbre cy, qui enferme les os
 De BELLEAU nourriçon des Muses de la France,
 Ne te peut faire voir rien beau en apparence,
 Pourquoi ayes enuie au lieu de son repos.

Plustost la pitié doit animer tes sanglots,
 Et ioindre à nostre dueil tes pleurs en abondance :
 Donc ensemble pleurons l'injuste violence,
 Qui nous rait ce bien de l'auare Atropos.

Rien que perte & regret ceste tombe n'enferme,
 Dés que le pauvre corps fut mis sous ceste pierre,
 Mais son diuin Esprit ce lieu ne comprend pas :

Ne le cherche au pourpris de la mortelle Lune,
 Le Ciel l'a retiré du pouuoir de Fortune,
 Son nom sans plus demeure, & ses vers icy bas.

F. D. B. H. (2)

1. Belleau n'est plus, le poète divin !
 Ronsard, Balf, des Portes et Jamyn,
 Fils d'Apollon, pleurant leur jeune frère,
 Amis, l'amî qui les laisse en chemin,
 Ont érigé ce marbre funéraire.

L. MARTEL.

2. Initiales de Guy Le Fevre De la Boderie, avocat, interprète royal.

AV SEIGNEVR CLAVDE BINET.

DONQVVS la mort fiere inhumaine
 A raii mon gentil Belleau,
 Belleau qui d'une douce peine
 Auoit épuisé toute l'eau
 Qui va distillant cristaline
 De la fontaine cheualine.

Il est mort & sa docte bouche
 Sur qui la melliere mouche
 Auoit épanché ses douceurs,
 Veuue de sa grace plus douce,
 Ne dit plus les gentes ardeurs
 Que dans nos cueurs Cythere pousse.

Hé quoi n'as-tu pas fouuenance,
 Mon docte Binet, mon demi,
 Que le Soleil à son absence
 Obscurcit son visage ami,
 Et sa clarté non plus connue
 Voila ses rayons d'une nûe.

Cette large pesante masse
 S'opposa droit contre la face
 De sa Sœur au front de toreau,
 Touiours depuis ce iour pleureuse
 Elle verse un mal-heur nouveau
 Dessus la Terre mal-heureuse.

Huigne adonq retarda la course
 De ses ruisselets argenteux,
 Et rebourfant contre sa fource
 Il s'en retourna larmoieux,
 Ses eaux témoignèrent plaintiues
 Leurs detresses longues-chetiues.

Hé que feront par cette plaine
Les brebis toffûes de laine,
Qui aujourd'hui les conduira?
Lui mort les herbes sont pourries,
Le thim & le trefle mourra
Et les prees seront fletries.

Les forez ores depouillees
De l'ombrage de leurs rameaux,
Ne presteront plus defolees
Leur couuerture aux patoureaux,
Les Dryades quittront desertes
L'ombre de leurs perruques vertes.

La brebis ores egaree
Ira troubler l'onde sacree
A Pan & aux Dieux villageois.
Les lous enragez de furie
Laisseront aujourd'hui les bois
Pour depeupler la Bergerie.

Toute cette ronde machine
Pleurera son cruel destin,
Mêmes ou la charette orine
Du iour commence son chemin
On detestera la colere
De la Deesse fillandiere.

L'aurore de fleurs embellie
Ternira sa couleur pallie,
Et sur le riuage perleux
De l'Inde mer les gemmes belles
Depouilleront l'honneur fameux
De leurs raretez naturelles.

Ah Muses, diuines princesses,
Que ne pleurez-vous aujourd'hui

Ces impitoyables detresses
Qui vous comblent de tant d'ennui,
Perdant Belleau votre brigade
Pert vn des feux de la Pleiade.

Combien de fois troupe sacree
Deffous la nuiteufe feree
L'auez-vous veu fuiure vos pas,
Quand yure de vos gentillesies
Il fauouroit les doux apas
De vos graces enchanteresses.

Je fçai que les pointes ferrees
De Parnasse votre saint mont,
Applaniront malencontres
Les deux cornes de son beau front,
Et que ses verdiiffans boccages
N'eleueront plus leurs ombrages.

L'eau qui gazouille doux-coulante
Le long de la grotte plaifante
Qui se creuse à son pié iumeau,
N'arrosera plus écoulee
Des petits flots de son ruisseau
Les fleurons de cette vallee.

Desia vos lyres affourdies
Laissent moisir leurs nerfs tendus,
Et le long de ces grand's prairies
Vos chants ne sont plus entendus,
Ou s'ils le font, votre parolle
Pleure le mal qui vous affolle.

Venus, & son fils accompagnent
Vos soupirs, & pleureux ils baignent
De larmes leur sein sanglottant.
Amour romt son arc, & la flame

De son brandon la se mourant
Petit à petit se deflame.

Les Charites mignardelettes
Laissent pallir l'honneur vermeil
De leurs bouchettes doucelettes
Combles d'un miserable dueil,
Et leurs baisers, & leurs œillades
Sont maintenant deuenus fades.

Ah cruauté trop impiteuse,
Ah Parque par trop rigoureuse,
Du Bellay mort, tu nous deuois
Laisser Belleau tenir sa place,
Mais toujours tu range' à tes lois
Ce qui ça bas a plus de grace.

I. COURTIN DE Cissé. (1)

1. Qualifié par les bibliographes de gentilhomme percheron, sans que le lieu de sa naissance ait été précisé. Il était le fils de Jacques Courtin, le dernier Bailly du Perche en robe longue, « homme de bonnes lettres, selon l'historien Bry de la Clergerie, d'un esprit poly, ayant exercé vingt ans entiers l'estat d'aduocat en la cour de Parlement, » et qui fut tué en 1572, en la forêt de Bellême, par un parti de huguenots. A vingt ans, Jacques Courtin de Cissé était déjà connu de tous les poètes de son temps; il eût certes compté parmi les meilleurs si la mort ne l'eût frappé dans sa 24^e année, le 18 mars 1584.

Les Œuvres de Jaques de Courtin de Cissé, gentilhomme percheron, renfermant les Amours de Rosine, les hymnes de Synèse Cyrenean, euesque de Ptolemaïde, traduites de grec en françois, ont été imprimées à Paris, par Gilles Beys, 1581, en deux parties réunies en un vol. petit in-12. Il a laissé en outre quelques poésies manuscrites, entre autres une Bergerie dans le goût de celle de Remy Belleau, dont la publication serait fort intéressante.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

LES PIERRES PRECIEUSES.

	Pages
Discours.	19
Promethee	29
L'Amethyste	33
Le Diamant	43
L'Aymant ou Calamite	50
La Perle.	58
L'Hyacinthe & la Chrysolithe	64
Le Rubis	73
L'Iris & l'Opalle	79
Le Coral	83
L'Onyce.	89
L'Émeraude	93
Le Saphir	100
La Turquoise	105
L'Agathe	109
Le Jafpe.	115
Le Cryftal	118
La Cornaline	122
La Pierre d'Aigle ou Ætites.	124

La Pierre du Coq	127
La Pierre d'Aronnelle	129
La Pierre d'Once	132
La Carchedoine	134
L'Heliotrope	137
La Pierre Lunaire	140
La Pierre Inextinguible	143
Le Beril.	145
La Pierre Aqueuse	146
La Gagatè	149
La Sardoyne	151
La Pierre d'Azur	153
La Pierre Sanguinaire.	155
La Pierre Laitéuse.	158
DISCOURS DE LA VANITÉ	165
ECLOGUES SACREES	205
LES APPARENCES CELESTES D'ARAT.	235
LES PROGNOSTIQUES ET PRESAGES D'ARAT	256
LA RECONNVE, comedie	267
LE TOMBEAU DE REMY BELLEAU.	365



ACHEVÉ D'IMPRIMER A NOGENT-LE-ROTRON,
PAR A. GOUVERNEUR,
LE XX AVRIL M DCCC LXVII.

